

BULLETIN

DU MUSÉE BASQUE



n° 185



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Pour naviguer facilement dans ce document, vous ferez apparaître le volet "plan" ou "signets". Vous accéderez ainsi au sommaire et vous pourrez, en cliquant sur l'article que vous souhaitez consulter, y accéder directement.

Pour profiter au mieux des doubles-pages, nous vous recommandons l'affichage sur deux pages.

Bonne lecture!

Ce numéro bénéficie du soutien de / Ale honen babesleak dira :



A.M.A. TRA





*José Gonzales de la Peña (Madrid, 1888 – Anglet, 1961)
Portrait de Marcelle Salles en 1939.
Huile sur panneau : H. 72 cm ; L. 60 cm ; encadrée par l'artiste et protégée par une vitre.
Cadre en bois sculpté noir : H. 94 cm ; L. 80 cm.
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° 2015.7.1,
Don Société des Amis du Musée Basque, 2015.*

AITZINSOLAS

Maritxu
ETCHANDY

Euskal Museoaren
Adiskideen
Elkarteko
presidentea

1914-1918-ko gerlaren ehungarren urte mugakari Euskal Erakustokiko boletinak argitaratzen du dokumentu bat aldi berean ohikoa eta arraroa : Bernard Maurice Dospital baionesaren egunkaria. 28 urteko gizon gazte hori andari izan zen Paueko 218. infanteria erreximenduan. Bost urtetako haren biziaren kondaira zehatzak 1914-eko abuztuaren 4-tik 1919-ko martxoaren 29-ra - gure arreta merezi du. Izpiritu argi, sakon eta kementsua sendi da. Kezka materialak, ulergarriak bizirautekotan, guduaren hurbiltasuna, heriotzea nabari dira, baina ageria da haren zurkaitza, bidean irauteko laguntza, berekin zituen baionesen adiskidantza izan zela. Lekukotasun hunkigarria.

Desberdina desberdin. "Poilu" horren egunkaria eta irailan ixtripuz hil den gure adixkide Poyo Althabegoity-k eskurat eman zigun egunkaria pareka daitezke. Haren aitaxi, Jean-Baptiste, 1858-an Ameriketarat joan zen 29 urtetan "fortunaren bila" (BMB, n° 172, 2008). Hura ere urrundu zen, beharbada itzultzerik gabe. Harek ere kuraia behar izan zuen hola joaiteko lur ezezagun batera. Haren egun guzietako bizia zer izan zen badakigu. Ez herriminik, ez halabeharrik, konkistatzaile bat zen. 13 urte iraun zuten urruneko bere esperientziak kondatu zituen.

Ariane Bruneteau-k beste euskaldun erbesteratu batzuren kontakizunak, Elie eta Léopold Etcheverry-renak, aurkeztu zituen (BMB n° 180). Merkatari familia bateko seme, bi anaiak Arnegitik joan ziren Xilerat. Han egon ziren denbora guzian beren familiarekin lokarriak atxiki zituzten eskutitzen bidez. Erbesteratuak 10 urtez, 1883-tik 1894-era, merkatari etxe ttipien berri emaiten digute, horietan baitzituzten aurkitu Xileko euskaldunek diru egiteko baldintzarik hoberenak.

Soldado baten egunkaria, bidaia karneta, eskutitzak, denek sorterritik eta etxeoetarik urruntzea oroitarazten dute, baina ere abentura, zerbait berriren jakinmina, atseginezkoa batzurentzat, odoltsua besteentzat.

Kontakizun horiek beren idazleen barne-barnean sartzeko atea zabaltzen digute. Denboratik libratzen gaituzte.

Azken hitz : zenbaki honek varia baten ezustea eskainiko dizue, ez dut gehiagorik erranen. Zer dela pentsa ?



ÉDITORIAL

Maritxu
ETCHANDY

Présidente
de la Société
des Amis
du Musée Basque

Pour illustrer le centenaire de la guerre de 1914-1918, le *Bulletin du Musée Basque* publie un document à la fois si courant et si rare : le journal de route du Bayonnais Bernard Maurice Dospital, jeune brancardier de 28 ans, au 218^e régiment d'infanterie de Pau. Ce récit précis et détaillé de cinq années de sa vie, du 4 août 1914 au 29 mars 1919, mérite toute notre attention. On sent un esprit lucide, clair, profond et courageux.

Certes, des préoccupations matérielles légitimes pour survivre, la proximité des combats, de la mort ponctuent le journal mais il semble que son point d'ancrage, ce qui l'aide à tenir, c'est l'amitié et le soutien mutuel portés à tous ses compatriotes venus de son pays, Bayonne, et qu'il rencontre au fil du temps et de sa route.

C'est un témoignage poignant.

Sans commune mesure – les enjeux ne sont pas les mêmes – ce journal d'un poilu peut être rapproché de celui que notre Ami Poyo Althabegoïty, décédé accidentellement au mois de septembre, nous avait transmis, relatant le voyage de son grand-père, Jean-Baptiste, parti en 1858 aux Amériques à l'âge de 29 ans pour "chercher fortune" (*BMB* n° 172, 2008). Là aussi, c'est un départ, peut être sans retour, qui ne peut se faire sans courage chevillé au corps, car il sait qu'il quitte son pays pour l'inconnu. Et c'est ainsi que l'on suit le quotidien de sa vie. Pas de nostalgie ni de fatalité, c'est un conquérant, soucieux et content de nous faire part de ses expériences lointaines qui ont duré 13 années. D'autres récits de Basques émigrés, celui des frères Élie et Léopold Etcheverry, commenté par Ariane Bruneteau (*BMB* N° 180). Les deux frères, issus d'une famille de commerçants, quittent Arnéguy pour l'Eldorado chilien et entretiennent, durant tout leur séjour, une correspondance familiale leur permettant de garder le lien avec le pays. Émigrés durant 10 ans, de 1883 à 1894, ils nous renseignent sur le fonctionnement de petites maisons de commerce, important secteur d'activité tenu par les Basques au Chili et leur ayant offert d'exceptionnelles conditions de réussite.

Journal de route d'un soldat, carnet de voyages, correspondances, tous rappellent l'éloignement, la séparation avec la terre natale et avec les siens, l'inconnu mais aussi l'aventure, la curiosité pour tant de nouveautés, plaisantes pour les uns, sanglantes pour les autres.

Ces récits nous permettent d'entrer dans l'intimité de leurs auteurs et de nous affranchir du temps.

Enfin, ce numéro vous offrira toutes les surprises d'un *varia* et je ne vous en dirai pas plus. Bonne découverte.

SOMMAIRE

- 2 **AITZINSOLAS - ÉDITORIAL**
Maritxu ETCHANDY
- 5 **LE MUSÉE S'ENRICHIT DE NOUVEAUX PORTRAITS**
Olivier RIBETON
- 21 **ETXAHUN BARKOXEREN ESKÚZIDATZIAK :**
AHOZKO LITERATÚRATIK PAPEREZKO ARTXIBETARA
Maider BEDAXAGAR
- 29 **BERNARD MAURICE DOSPITAL, UN BAYONNAIS DANS LA GUERRE**
Introduction
Anne OUKHEMANOU
Avant-Propos
Laurence DOSPITAL
Guerre 1914-1918
Bernard Maurice DOSPITAL
- 77 **ANCIENNES EXPLOITATIONS DES GÎTES AURIFÈRES DU NORD-EST BAZTAN**
Jean LAFAURIE et Gilles PARENT
- 95 **UNE SI LONGUE AMITIÉ : XIMUN HARAN ET JEAN FAGOAGA**
Emmanuel PLANES
- 100 **COMPTE RENDU**
Jean-Louis HIRIBARREN
- 101 **IL ÉTAIT UNE FOIS UN JAÏ-ALAÏ À MILAN...**
Frédéric BAUDUER
- 102 **ARGAZKI ARGITARATU**
Anaiz APHAULE

LE MUSÉE S'ENRICHIT DE NOUVEAUX PORTRAITS

Olivier RIBETON

À l'occasion du don par la Société des Amis du Musée Basque d'un portrait de Marcelle Salles, rempailleuse de chaise à Came, peint par José Gonzales de La Peña en 1939, sont évoqués des dons de portraits qui enrichissent depuis quelques années les collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, souvent lors d'expositions temporaires : Marie Sallaberry, femme de chambre au château de Larraldia, peinture anonyme de 1857 ; Joachim Dubrocq, carliste bayonnais, peint par L. Maguès en 1876 ; le photographe Auguste Aubert peint en 1919 par Louis Gaborit ; statuette de Fernand Forgues, champion de rugby en train de dribbler par Lemoyne en 1913-1914 ; une série de portraits peints ou dessinés par Hélène Feillet sous le Second Empire : Léopold Daguerre, Samuel Dreyfus, Auguste Furtado, Charlotte Delville, née Lopez de Léon ; enfin un portrait du médecin Camille Delville par Achille Zo.

Euskal Museoaren Adiskideek emaitza bat egin diote Museoari : Marcelle Salles lastoztatzaillearen potreta, José gonzales de la Peña-k margotua. Karia hortarat hemen gogoratzen dira Baionako Euskal Museoa aberasten duten potret zenbait, maiz erakusketa batzuren karietarat emanak : Marie Sallaberry, gela-sehia Larraldeko jauregian, margolari ezezaguna, 1857 ; Joachim Dubrocq, baiones karlista, L. Magnès-ek margotua, 1876 ; Auguste Aubert argazkilaria Louis Gaborit-ek margotua, 1919 ; Fernand Forgues-en estatutxoa, rugbyari xapelduna dribbl baten egiten ari, Lemoyne-k moldatua, 1913-1914 ; margo eta potret parrasta bat Hélène Feillet-ek eginak Bigarren Inperio denboran ; Léopold Daguerre, Samuel Dreyfus, Auguste Furtado, Charlotte Delville, Lopez de Léon sortua ; Camille Delville medikuaren potreta, Achille Zo-k egina.

Entre les legs, les dons et les achats, les collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne se sont enrichies depuis cinq ans de nombreux portraits de personnages qui intéressent l'histoire régionale et même l'ethnographie, traduisant une certaine vision de la société basque. Nous présentons quelques-unes de ces acquisitions en rapport avec plusieurs événements survenus en 2015. La Société des Amis du Musée Basque achète le portrait d'une ouvrière

que nous mettons en rapport avec le portrait d'une employée de maison, don plus ancien.

La Ville de Bayonne fait l'acquisition pour le Musée Basque du portrait d'un membre de la vieille bourgeoisie bayonnaise, de surcroit carliste notoire, Joachim Dubrocq, tableau présenté en 2006-2007 à Saint-Sébastien, Bayonne puis Estella dans le cadre de l'exposition "A mis amigos de la frontera, le Pays Basque français dans l'aventure carliste".

D'autres portraits de personnalités locales sont des dons souvent provoqués par la tenue d'expositions temporaires :

- "L'Aviron Bayonnais et la Grande Guerre" (19 septembre 2015 – 22 novembre 2015) a incité Janine Lebbe née Larreta, nièce du photographe Auguste Aubert à offrir au Musée le portrait de celui-ci réalisé en 1919 par Louis Gaborit. Aubert était le photographe officiel de l'Aviron Bayonnais au début du ^{xx}e siècle. M^{me} Lebbe ajouta à ce don d'anciens tirages photographiques de son oncle. À l'occasion de cette même exposition, une statuette représentant le capitaine de l'Aviron Bayonnais Fernand Forgues a été offerte au Musée par Ana Mari Marin, artiste d'Elizondo, dont la famille était réfugiée chez les Forgues pendant la guerre civile.

- La préparation de l'exposition "Les sœurs Feillet pionnières de la peinture dans le Pays Basque du ^{xix}e siècle" (6 novembre 2015 – 31 janvier 2016) a incité Gilles Schmidt-Lissarrague à offrir un beau portrait de Léopold Daguerre peint par Hélène Feillet. L'exposition profite également de dons récents de portraits de personnalités juives, peints par Hélène Feillet : Samuel Dreyfus, Auguste Furtado et Charlotte Lopez de Léon épouse Delvaile. Nous y ajoutons le portrait de Camille Delvaile par Achille Zo.

D'autres portraits offerts récemment feront l'objet d'études dans le prochain *Bulletin*. Citons Henri Cazalis et sa femme née Garat, peints en 1891 et 1893 par Hubert-Denis Etcheverry, le comte Alfred de Gramont en 1865 par Eugène Giraud, Léon Roll fondateur de la Chambre de commerce de Bayonne (École française du début du ^{xviii}e siècle), Salvat Lespès de Hureaux et Jean de Larrétéguy en 1715 par Robert Gabriel Gence.

■ Un portrait de rempailleuse de chaise offert au Musée par les Amis

Le reliquat de la souscription lancée en 2011-2012 par les Amis du Musée pour l'acquisition du portrait du chanteur Pierre Garat (*Bulletin du Musée Basque* n° 180, 2012, p. 5 à 10) a permis d'acquérir le portrait d'une rempailleuse de chaise originaire de Came, peint par José Gonzales de La Peña. Bruno Sallaberry, descendant du modèle et ayant précédemment offert au Musée la photographie de son ancêtre Marcelle Salles en train de travailler la paille à Came, accepte de se défaire du portrait moyennant une petite somme (Fig. 1).

Le portrait est signé et daté en bas à droite avec la dédicace à la peinture jaune : "A M^{me} Victor GURLACH / affectueux souvenirs / José G. de la Peña /

Fig. 1

José Gonzales de la Peña, Portrait de Marcelle Salles (voir p.1).





Fig. 2
Marcelle Salles,
Rempailleuse
de chaises à Came.
Photographie
(anonyme).
Musée Basque
et de l'histoire
de Bayonne,
Inv. n° 2015.10.1,
Don Bruno
Sallaberry.

l'An MCMXXXIX" [1939 en chiffres romains]. Au verso du panneau, inscription à la peinture noire par La Peña lui-même : "Appartient à M^{me} Victor Gurlach / N° 1023 – VI – 1939 / M^{me} Marcelle Salles / par / José G. de la PEÑA / L'Atelier – Anglet – B. P." [Basses-Pyrénées] avec en dessous la croix de l'Ordre de Santiago peinte.

Au vu de l'inscription du verso, le portrait a été réalisé en juin 1939. L'état du tableau n'est pas parfait. Composé de trois feuilles, le panneau de contreplaqué est fendu en bas au niveau de la première et de la troisième feuille (recto et verso). Un recollage suivi d'une légère retouche de la couche picturale sera donc nécessaire. L'acquisition de ce portrait sera soumise à l'avis de la prochaine commission scientifique des Musées de France.

Le portrait représente Marcelle Salles, rempailleuse de chaise à Came. Il est dédié par José Gonzales de La Peña à la fille du modèle, Eléonore Salles, gouvernante en 1939 à "l'Atelier" d'Anglet chez l'artiste. Celle-ci avait épousé Victor Gurlach qui travaillait aussi chez le peintre et habitait Bayonne. Marcelle Salles (dite aussi Marceline) était originaire de Came (Pyrénées-Atlantiques) Ce portrait en buste illustre le type des vieilles femmes du pays habillées en noir. Elle est assise, à moitié de face, sur une chaise à dossier en bois assez élaboré. Ses mains cagneuses déformées par le travail de la paille sont mises en évidence posées sur les genoux. Le modèle regarde au travers de lunettes rondes cerclées de fer. L'habileté des chaisiers de Came est réputée. Ce tableau d'une grande qualité picturale devrait être exposé après restauration dans la salle du mobilier (à côté d'une chaise paillée), accompagné de la photographie du modèle en train de travailler la paille (Fig. 2) et d'une botte de paille préparée.

Bruno Sallaberry a, de plus, donné au Musée Basque une photographie de la fille du modèle, Eléonore Salles-Gurlach, dans ses dernières années en 1969, retirée à la maison de retraite Bichta Eder de Bayonne.

■ Le portrait naïf d'une femme de chambre du château de Larraldia

Le 7 octobre 2011, Gérard Angélique offre au Musée le portrait anonyme (Fig. 3) de Marie Sallaberry, née à Hosta, canton d'Iholdy, en 1815. Deux petits manques de peinture nécessitent une légère restauration de la couche picturale. La Commission scientifique d'acquisition des Musées de France a donné un avis favorable à cette acquisition.



Fig. 3
Portrait anonyme
de Marie Sallaberry,
née à Hosta, canton
d'Iholdy, en 1815.
École Française
du XIX^e siècle.
Huile sur toile.
H. 54 cm ;
L. 46 cm. Cadre
doré d'origine.
Musée Basque
et de l'histoire
de Bayonne,
Inv. n° 2011.3.1,
Don Gérard
Angelique, 2011.

Marie Sallaberry fit faire son portrait en buste après son mariage à Villefranque, le 25 novembre 1857, avec Jean Larrau, préposé des douanes. Marie Sallaberry était femme de chambre au château de Larraldia à Villefranque. L'acte de mariage précisait que "sont comparus le sieur Jean Larrau (dit Danchou), préposé des douanes, âgé de quarante un ans révolus, né à Isson, canton d'Aramits, arrondissement d'Oloron, le dix mars mil huit cent seize, demeurant et domicilié à Boucau, canton de St Esprit, département des Basses-Pyrénées, veuf de feu Marianne Etcheto, ménagère, décédée à Tarnos (Landes) le vingt-sept du mois de septembre mil huit cent cinquante-cinq [...], majeur, fils légitime de feu Pierre Larrau, dans son vivant laboureur, décédé à Isson [...] le deux septembre mil huit cent cinquante-sept [...] et de Thérèse Danchou, ménagère, âgée de soixante-sept ans, demeurant et domicilié à la commune d'Isson, canton d'Aramits, ici présente et consentante au mariage de son dit fils d'une part ; Et Dlle Marie Sallaberry, femme de chambre, âgée de quarante-deux ans révolus, née à Hosta, canton d'Iholdy, arrondissement de Mauléon, département des Basses-Pyrénées, le quatre juillet mil huit cent quinze, suivant l'acte de naissance qui nous a été représenté, demeurant au château de Larralde de Villefranque, y domicilié, majeure, fille légitime de feu Jean Sallaberry, en son vivant laboureur, décédé à Bussunarits – Sarasquete le dix-sept septembre mil huit cent trente-six [...], et de feu Marie Hauscarriague, décédée à Larceveau-Cibits-Arros le six décembre mil huit cent trente-huit [...] ; Ladite Marie Sallaberry, future épouse, agissant par elle-même comme maîtresse de ses droits [...] ; Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux [...]. Nous avons demandé conformément à la loi du dix-huit juillet mil huit cent cinquante, aux futurs époux et aux personnes qui autorisent leur mariage, s'il a été fait de contrat de mariage destiné à en régler les conventions civiles, ce à quoi toutes les parties ont répondu négativement [...]." Le donateur descend du premier mariage de Jean Larrau, Marie Sallaberry n'ayant pas eu d'enfants.

Son portrait, huile sur toile anonyme, présente une jeune femme coiffée du foulard traditionnel des Basquais de l'époque, mais de bandes de couleurs noires, roses et bleu vert. La blouse noire traditionnelle est égayée par la blancheur du col de chemise et un nœud mauve.

Ce n'est pas la valeur picturale qui donne son intérêt à ce tableau mais la représentation d'une femme de la campagne employée comme domestique dans une maison bourgeoise des environs de Bayonne et dont le statut social s'améliore grâce à son mariage avec un fonctionnaire de l'administration française (les Douanes ont alors une importance considérable à la frontière franco-espagnole). Ce portrait austère aura toute sa place dans la salle des costumes du Musée à côté des foulards anciens exposés qui sont de même type que celui porté par le modèle.

■ Un portrait de Joachim Dubrocq par L. Maguès

La Ville de Bayonne s'est portée acquéreur pour le Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, lors de la vente à l'étude Gestas-Carrère à Pau le 30 mai 2015, du lot n° 36, portrait au pastel par L. Maguès représentant Joseph Joachim Dubrocq (Fig. 4). La Commission scientifique d'acquisition des Musées de France a donné un avis favorable à l'unanimité le 3 juillet 2015.

Joseph Joachim Dubrocq était un partisan du prétendant Carlos VII qu'il avait même reçu dans sa propriété bayonnaise du Bayle. Consul du Portugal, adjoint (1865-1869) au maire de Bayonne après son père Alexandre qui avait été maire (1848-1850), Joseph Joachim avait épousé en 1854 Eugénie Régina Labat cousine germaine du maire de Bayonne, sous le Second Empire, Jules Labat. Le portrait de Dubrocq par Maguès avait été emprunté en 2006 à son propriétaire d'alors par le Musée Basque et de l'histoire de Bayonne lors de l'exposition "A mis amigos de la frontera". Le portrait figure dans le catalogue trilingue édité à cette occasion (ill. p. 242) et le rôle de Joseph Joachim Dubrocq mis en valeur dans l'article de Jean-Claude Drouin et Nathalie Rillot "Légitimistes français et carlistes espagnols : la croisade pour le roi"¹.

Il y a un doute sur l'artiste qui signe ce pastel. Les dictionnaires, dont le Bénézit, citent Isidore, Jean-Baptiste Maguès, peintre portraitiste et pastelliste du XIX^e siècle qui débute au Salon de 1842, travaille à Paris et à Berlin pour les cercles légitimistes. Isidore Maguès est connu comme le portraitiste attitré des familles carlistes et légitimistes au XIX^e siècle. Il publie à Paris en 1837 une illustration des protagonistes de la première guerre carliste autour du prétendant Carlos V [frère du défunt roi d'Espagne Ferdinand VII qui avait aboli la loi salique au profit de sa fille devenue la reine Isabelle II] : "Don Carlos et ses défenseurs, collection de vingt portraits originaux" avec une introduction et une notice biographique sur chacun des personnages indiqués par le dessin². L'artiste révèle dans son introduction les raisons qui l'ont poussé à entreprendre cette œuvre. Il a remarqué lors d'un séjour à Bayonne : "Le vif intérêt qu'inspire cette poignée



Fig. 4
L. Maguès
Portrait de Joachim Dubrocq (Bayonne, 1831 – Bayonne, 1874). Pastel, signé et daté à droite : "L. MAGUES 1876", H. 58 cm ; L. 46,5 cm. Cadre ovale en bois doré : H. 80 cm ; L. 70 cm. Le blason des Dubrocq est reproduit au pastel sur la gauche du portrait. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° 2015.4.1, Achat Ville de Bayonne, 2015.

MUSÉE

d'hommes qui, d'abord sans armes ni munitions, ont été forcés de les arracher l'une après l'autre aux mains de leurs nombreux ennemis, et de gagner pied à pied le plus petit espace de terrain". Lors de la deuxième guerre carliste autour du dernier prétendant Carlos VII, un "L. Maguès" peint de nombreux portraits des protagonistes du conflit. Nous avons exposé en 2006-2007 le portrait d'un autre carliste engagé, Adrien Diesse de Larressore, beau-frère de Joachim Dubrocq, et dont le pastel porte la même signature et la même date "L. Maguès 1876". Est-ce toujours Isidore dont l'initiale "I" du prénom serait déformée en "L" ? En 1876, Isidore serait âgé puisque sa première publication connue date de 1837. Ou un autre Maguès (un fils d'Isidore ?) dont nous aurions perdu la trace ?

■ Un portrait d'Auguste Aubert par Louis Gaborit

À l'occasion de la présentation de l'exposition "L'Aviron Bayonnais et la Grande Guerre", Janine Lebbe née Larreta a donné le 12 septembre 2015 à la Ville de Bayonne pour le Musée Basque et de l'histoire de Bayonne un portrait et des photographies de son oncle Auguste Aubert. La deuxième femme d'Auguste était Florence Fernandez-Gortari, sœur d'Isabel, l'épouse de Félix Larreta, les parents de Janine. Celle-ci a hérité de souvenirs que n'avait pas Marc Aubert, le fils de la première femme d'Auguste (et en conséquence qui n'ont pas été vendus à la Ville de Bayonne par la veuve de Marc Aubert, formant le fonds Aubert attribué au Musée Basque depuis peu). En plus du portrait de son oncle par Gaborit, Janine Larreta-Lebbe offre cinq tirages photographiques représentant :

- Auguste Aubert dans son atelier avec ses employés Gaston et Marie, accompagnés du chien "Folette" ;
- Auguste Aubert en militaire en 1916 (monté en carte postale) ;
- la famille d'Auguste Aubert en 1920 ;
- Auguste Aubert dans sa voiture avec son chien ;
- une carte postale publicitaire du magasin "Photographie Aubert" rue Frédéric Bastiat à Bayonne en 1926.

L'élément principal de ce don consiste en un portrait inédit d'Auguste Aubert (Fig. 5) réalisé par un concitoyen de sa Charente natale pour lequel nous avons peu d'informations. Edouard Louis Gaborit est né à Marans, Charente-Maritime, au milieu du XIX^e siècle. Gaborit a étudié à l'École des Beaux-Arts de Bordeaux et auprès de William Faget. Il s'est spécialisé dans les natures mortes et les portraits et expose dans divers salons régionaux, notamment à l'Exposition des Beaux-Arts de Niort en 1882³. L'acquisition de ce portrait sera soumise à l'avis de la prochaine commission scientifique des Musées de France. Aubert est peint en buste portant un manteau et un chapeau mou sur la tête. Sans doute est-ce l'habit qu'il porte lors des prises de vue des matches d'automne ou d'hiver. Le personnage est élégant avec sa moustache et paraît presque dandy avec sa cravate rouge à rayures retenue par une épingle sommée d'une perle.



Fig. 5
 Louis Gaborit
 Portrait en 1919
 du photographe
 Auguste Aubert
 (Angoulême, 1872
 – Bayonne, 1957).
 Huile sur toile
 signée en haut
 à droite :
 “L. Gaborit”.
 H. 41,1 cm ;
 L. 33,4 cm.
 Sur le châssis au
 dos inscription au
 crayon : “Portrait
 de A. Aubert /
 photographe /
 Bayonne le 1^{er} juillet
 1919 / fait par
 Louis Gaborit”.
 Avec son cadre.
 Musée Basque
 et de l’histoire
 de Bayonne,
 Inv. n° 2015.8.1,
 Don Janine Lebbe
 née Larreta, 2015.

Rappelons qu’en tant que photographe installé à Bayonne au début du xx^e siècle, Auguste Aubert réalise les principaux clichés de l’Aviron Bayonnais. Il était le locataire d’Harry Owen Roë, propriétaire de l’immeuble traversant du 3 rue Bourgneuf – 27 rue Frédéric Bastiat à Bayonne. Son atelier de photographe était au 4^e étage, son logement au 3^e et son magasin au rez-de-chaussée côté rue Frédéric Bastiat.

Rappelons le rôle considérable d’Owen Roë dans le développement de “la manière bayonnaise” du rugby de l’Aviron Bayonnais. Le courtier maritime bayonnais Jules Forgues, accompagné de son frère Charles, participa lors de la saison 1909-1910 à une rencontre au Pays de Galles avec le XV des Barbarians et noua des contacts avec le Penarth Football Club, près de Cardiff, lequel vint

MUSÉE

disputer un match sur le stade de Hardoy le 27 mars 1910. Forgues décida Harry Owen Roë, l'un des meilleurs éléments du club gallois, à s'installer à Bayonne. Roë était aussi courtier maritime. Arrivé le 8 mai 1911, il ne quitta plus l'Aviron et y insuffla un système de jeu à la main, efficace et attrayant, contrastant avec le jeu au pied, le dribbling, des autres équipes. La morphologie et le sens de l'offensive des joueurs de l'Aviron s'y prêtèrent naturellement.

■ Statuette de Fernand Forgues dribblant avec un ballon de rugby, par Lemoyne

L'opportunité de l'exposition "L'Aviron Bayonnais et la Grande Guerre" amène un autre don d'une statuette représentant Fernand Forgues (Fig. 6), frère de Jules et Charles, consenti par l'artiste peintre Ana Mari Marin d'Elizondo. Épreuve en régule⁴ à patine bronze, la sculpture est sans doute réalisée en 1914 lorsque Fernand Forgues est capitaine de l'équipe de France. Elle est signée sur la terrasse (haut du socle) : "Lemoyne". Lemoyne est connu pour avoir réalisé de nombreux trophées sportifs au début du xx^e siècle. L'acquisition de cette statuette sera soumise à l'avis de la prochaine commission scientifique des Musées de France. Le régule étant toujours plus fragile que le bronze, le bras droit de la statuette est fendu à la hauteur du coude. La base du socle est fermée par un métal léger couvert d'un papier velours vert en partie rayé et enlevé.

13

Fig. 6
Lemoyne, statuette de Fernand Forgues dribblant avec un ballon de rugby. L'alliage du régule (étain, plomb ou antimoine) n'est pas connu. Pastille ronde d'exécutant sur le côté arrière du socle : "fabrication française / Paris / made in France". H. 42,7 cm ; L. 27 cm ; P. 17 cm (dont socle : L. 22,1 cm ; P. 13,4 cm). Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° 2015.5.1, Don Ana Mari Marin, 2015.



De 1937 à 1939, les Marin sont en exil en France entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Le père est représentant des voitures Peugeot pour le Garage Gambade. L'épouse de Fernand Forgues est née Gambade et héritière du garage. La famille Forgues accueille les Marin. Ana Mari Marin (née en 1933) a bien connu Fernand Forgues qui lui a offert ce régule.

Rappelons que Fernand Forgues (Pau, 30 novembre 1884 – Bayonne, 12 avril 1973) est un rugbyman à XV qui a joué avec l'équipe de France, le Biarritz-Stade, club à la fondation duquel il participe dès 1904, âgé de 20 ans, puis l'Aviron Bayonnais qu'il contribue également à structurer, avec ses frères aussi rugbymen Charles et Jules, et à la Section Paloise. Les frères Forgues, Charles dit Charley (Pau, 22 mai 1888 – Ambulance de Sakulévo, Macédoine, 28 juillet 1918) et Jules (Pau, 3 mars 1890 – Hôpital auxiliaire de Pau, 1^{er} novembre 1918), mourront lors de la guerre de 1914-1918 des suites de leurs blessures. D'un gabarit de 1,74 m pour 75 kg, Fernand Forgues évolue au poste de pilier droit, deuxième ligne ou troisième ligne aile. Il participe aux quatre derniers Tournois des Cinq Nations disputés avant la Première Guerre mondiale. Capitaine de l'Aviron Bayonnais, il remporte le premier titre de champion de France de l'équipe contre le Sporting Club Universitaire de France en 1913.

Fernand Forgues est onze fois international, et lors de sa première sélection tricolore, il prend part à la première victoire de l'équipe de France, lors d'un match dans le Tournoi, face aux Écossais en 1911 au stade de Colombes. Il participe aussi à la première rencontre face aux Springboks en 1913. Il est capitaine de l'équipe de France en 1914. Après une longue carrière sportive, il préside l'Aviron Bayonnais de 1921 à 1925, le comité de Côte Basque de rugby, de 1921 à 1945, et de pelote basque de 1920 à 1953. Commandeur du Mérite sportif et décoré de la Légion d'honneur, il exerce d'importantes responsabilités au sein de la Fédération française de Rugby. Il offre en 1958 au Musée Basque son portrait en rugbyman peint en 1912 par Eugène Pascau (Bayonne, 1875 – 1944) et présenté au Salon de Paris l'année suivante.

■ Portraits par Hélène Feillet à l'honneur

Léopold Daguerre

À l'occasion de la préparation de l'exposition du Musée sur "Les sœurs Feillet pionnières de la peinture en Pays Basque au XIX^e siècle" (6 novembre 2015 – 31 janvier 2016), le Musée Basque s'est enrichi d'un beau portrait de Léopold Daguerre (Fig. 7) par Hélène Feillet (Paris, 1812 – Biarritz, 1889), offert en juin 2015 par Gilles Schmidt-Lissarrague, membre de la Société des Amis du Musée Basque. Il représente Léopold Daguerre assis dans un fauteuil.

Guillaume Vincent Léopold Daguerre (1817 – Bayonne, 22 juillet 1898) était le fils de Catherine Sallenave de Hureaux et descendait par elle des Lespès de Hureaux ayant joué un grand rôle à Bayonne au XVIII^e siècle. Il épousa Thérèse Docteur qui lui donna trois enfants dont Charlotte Catherine Alix Daguerre (1848-1918) qui épousa Gabriel Personnaz, permettant à cette famille originaire de Savoie de s'implanter à Bayonne. Les Daguerre vécurent au Prissé,

**Fig. 7**

Hélène Feillet
(Paris, 1812 –
Biarritz, 1889)

Portrait de
Guillaume Vincent
Léopold Daguerre
(1817 – Bayonne,
1898).

Huile sur toile
marouflée signée
en bas à gauche.
H. 91 cm ; L. 73 cm
(avec cadre :
120 x 92 cm).
Musée Basque
et de l'histoire
de Bayonne,
Inv. n° 2015.9.1,
Don Gilles
Schmidt-Lissarrague,
2015.

maison de campagne bayonnaise riveraine de Saint-Pierre-d'Irube, construite au XVIII^e siècle et détruite à la fin du XX^e siècle. Le portrait de Léopold y était sans doute conservé. Le personnage est peint assis dans un fauteuil, le bras droit appuyé sur l'accoudoir en bois partiellement recouvert de tissu clouté. La main droite est refermée à l'extrémité. La main gauche est dissimulée dans la poche du pantalon plutôt que de la veste. Figuré aux trois-quarts, Daguerre porte un habit noir, le col de la chemise blanche est fermé par un nœud noir. Accrochée au gilet noir, pend une chaîne de montre dorée. La montre de gousset est cachée dans une poche que l'on devine. Le noir prédomine et sert à mieux faire ressortir le caractère sérieux et distant du visage.

L'exposition du Musée Basque reprend, avec plus d'ampleur, celle présentée au Musée Zumalakarregi d'Ormaiztegui, Guipúzcoa, du 5 mars au 4 septembre 2015. Hélène Feillet avec sa sœur Blanche étaient d'origine parisienne, et s'installèrent à Bayonne en 1833. Leur père Pierre dirigea l'École de dessin et de peinture de la ville jusqu'à sa mort en 1855. En 1857, Blanche dirigea à son tour l'École de Bayonne jusqu'en 1871. Nous savons que le milieu du XIX^e siècle marque le développement balnéaire de la Côte basque qui profita aux deux sœurs, lesquelles inventèrent les premières images touristiques du Pays Basque⁵. Blanche avait épousé en 1844 le papetier imprimeur Charles Henry Hennebutte qui édita divers guides avec les travaux lithographiques des deux sœurs. Les dessins d'Hélène et Blanche privilégient une image traditionnelle passéiste du pays et du peuple basques. La modernité se retrouve chez Hélène Feillet dans les portraits peints ou dessinés de la société bourgeoise de l'époque.

Samuel Dreyfus en 1857

La veille de sa mort, le 15 mars 2014, Janine Cassin, veuve Dreyfus, offrait au Musée Basque le portrait de Samuel Dreyfus par Hélène Feillet (Fig. 8). Le legs fut officialisé par la fille de la donatrice.

Officier de l'armée napoléonienne, Dreyfus fit les campagnes de l'Empire en Espagne et fut blessé au second siège de Saragosse en 1809. Il épousa en 1832 la Bayonnaise Deborah Nunez et devint négociant à Bayonne. Il fut le grand père de René Cassin prix Nobel de la paix en 1968.



Fig. 8
 Hélène Feillet
 (Paris, 1812 –
 Biarritz, 1889)
 Portrait de
 Samuel Dreyfus
 (Obernai, 1789
 – Bayonne, 1859)
 portant épinglé
 sur sa veste
 la barrette de la
 médaille
 de Sainte-Hélène.
 Huile sur toile,
 vers 1857.
 H. 68 cm ;
 L. 62 cm.
 Avec son cadre
 d'époque :
 83 x 72,5 cm.
 Musée Basque
 et de l'histoire
 de Bayonne,
 Inv. n° 2014.13.1,
 Don Janine Cassin
 veuve Dreyfus,
 2014.

La peinture représente Samuel Dreyfus portant épinglée sur sa veste la barrette de la médaille de Sainte-Hélène. Cette représentation est rare car c'est plutôt la médaille elle-même qui est reproduite épinglée.

Ce don et les suivants nous montrent comment Hélène Feillet s'était distinguée, par ses peintures et dessins, comme la portraitiste attirée des personnalités israélites de Bayonne sous le Second Empire.

Auguste Furtado

Le 1^{er} juillet 2009, Marie-Claude Hayman née Fabius, descendante d'Auguste Furtado, offre au musée le portrait de son ancêtre premier maire juif de Bayonne, peint par Hélène Feillet vers 1851 (Fig. 9).

Le personnage représenté est sévère et sa redingote noire illuminée par le ruban rouge de la Légion d'honneur. L'importance de ce portrait tient à la personnalité du modèle, d'autant que le musée ne possédait de lui qu'une simple photographie d'époque. Auguste Furtado (Saint-Esprit, 11 avril 1797 – Bayonne, 20 mai

MUSÉE

1883) était fils du négociant Joseph Furtado. On lui avait donné un second prénom Abraham en l'honneur de son oncle Abraham Furtado qui joua un rôle considérable dans l'émancipation des Juifs de France à la veille de la Révolution et qui présida le Grand Sanhédrin organisé par Napoléon 1^{er} du 9 février au 9 mars 1807. Auguste Furtado aida à la réorganisation du culte israélite et à la construction de la nouvelle synagogue de Saint-Esprit en 1835-1837. Il fut président du Consistoire de Bayonne, dès sa création en 1846 jusqu'à sa mort. Il fit partie du Conseil municipal de Bayonne de 1831 à 1851, puis de 1855 à 1871, et fut investi deux fois des fonctions de maire de Bayonne : du 15 avril 1851 au 2 décembre 1852 et depuis le 11 juillet 1869 jusqu'en 1871. Luttant pour assurer la création du Lycée de Bayonne, il se distingua en offrant la somme nécessaire pour payer le terrain de Marracq où allait être construit le Lycée. Membre de la Chambre de commerce de Bayonne de 1859 à 1878,

Fig. 9

*Hélène Feillet
(Paris, 1812 –
Biarritz, 1889)*

*Portrait d'Auguste
Furtado.*

*L'huile sur toile est
signée en bas
à gauche :*

"Hélène / Feillet".

H. 73 cm ;

H. 60 cm. Cadre :

88 x 73,1 cm.

Musée Basque

et de l'histoire

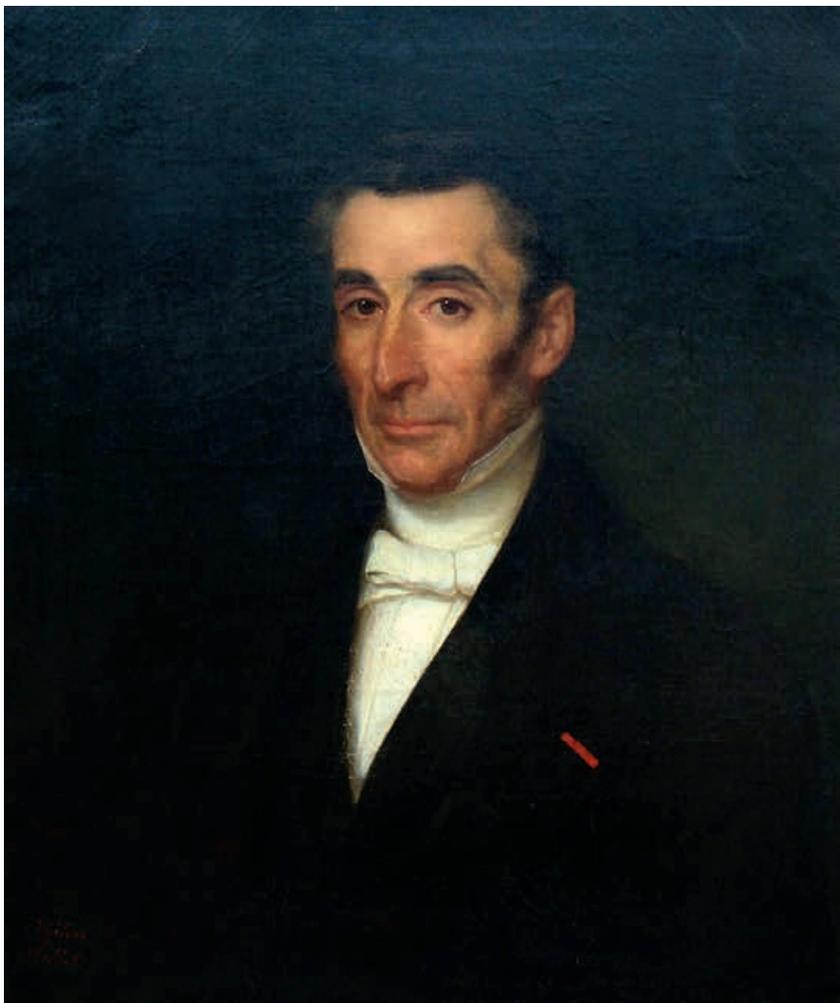
de Bayonne,

Inv. n° 2010.3.1,

Don Marie-Claude

Hayman née Fabius,

2009.



il en devint le vice-président. À partir de 1839, il fut membre du conseil d'administration, puis administrateur délégué de la succursale de Bayonne de la Banque de France. Il reçut la Légion d'honneur en 1851 et fut fait officier de l'Académie et de l'Instruction publique en 1879. Dans sa propriété de Gibeau, aujourd'hui détruite, sur les bords de l'Adour, il cultivait la poésie et la musique, mais ses écrits littéraires n'ont pas été publiés. À sa mort, à Bayonne le nom de Furtado s'éteint.

Charlotte Delville, née Lopez de Léon

Le 14 février 2011, Bernard Frois, descendant de Charlotte Delville, offre son portrait dessiné au Musée. Il s'agit du modèle figuré debout aux trois-quarts dans une jolie robe à crinoline, la main gauche appuyée au dossier d'un fauteuil, le bras et la main droite le long du corps (Fig. 10). Au dos du cadre, une inscription au stylo-bille précise : "Bonne maman Charlotte / - née Lopez de Léon / - épouse Nounez puis Delville / - mère d'Eugénie, épouse Gommès, et d'Adèle, épouse Léon."

L'ouvrage d'Anne Oukhemanou⁶ nous renseigne davantage : Rebecca Charlotte Lopes de Léon (Bayonne, 1^{er} août 1835 - 1917)

était la fille de David Eugène Léon et de Rachel Léonie Léon. En 1859, Rebecca Charlotte était veuve de Benjamin Louis Nounès.

Elle avait eu de son premier mariage Léon Nounès. Elle épousa, le 30 mai 1862 Salomon Camille Delville, docteur en médecine, dont elle eut deux enfants : Esther Marthe Louise Eugénie et Rachel Louise Adèle.

Eugénie Delville, née en 1863, épousa, le 31 août 1881 à Bayonne, Abraham Jules Armand Gommès ; elle est l'arrière-grand-mère du donateur Bernard Frois. Adèle Delville, née le 14 mai 1866, épousa, le 21 septembre 1885 à Bayonne, Abraham Emile Léon.

Dans sa lettre de don adressée au maire de Bayonne, Bernard Frois précisait : "Mes cousins ont récemment donné le portrait de Camille Delville au Musée Basque. Aussi ai-je pensé qu'il serait naturel de réunir les portraits des deux époux dans ce musée que

Fig. 10
Hélène Feillet
(Paris, 1812 –
Biarritz, 1889)
Portrait de
Charlotte Delville,
née Lopez de Léon.
Crayon et aquarelle
sur papier
mesurant :
H. 32 cm ;
L. 24 cm.
Le dessin est signé
en bas à gauche
à l'aquarelle :
"Hélène Feillet".
Il possède un
précieux cadre
ovale (47 x 38 cm)
en bois doré
sculpté de roses.
Musée Basque
et de l'histoire
de Bayonne,
Inv. n° 2011.1.1,
Don Bernard
Frois, 2011.



Fig. 11

Achille Zo
 (Bayonne, 1826
 – Bordeaux, 1901)
 Portrait de Camille
 Delvaile
 (1835-1904).
 Huile sur toile
 signée et datée
 "1881". H. 60 cm ;
 L. 50 cm.
 Cadre : 84 x 71 cm.
 Musée Basque
 et de l'histoire
 de Bayonne,
 Inv. n° 2010.4.1,
 Don des frères
 Laurent, Francis,
 Jean-Pierre et Denis
 Marx, 2009.

j'apprécie beaucoup. Les expositions que j'ai pu y voir sont réalisées avec beaucoup de goût et de compétence."

En effet, le 8 septembre 2009, Denis Marx avait donné, au nom de ses frères Laurent, Francis et Jean-Pierre et en son nom propre, le portrait de Camille Delvaile, peint en 1881 par Achille Zo.

■ Portrait de Camille Delvaile par Achille Zo

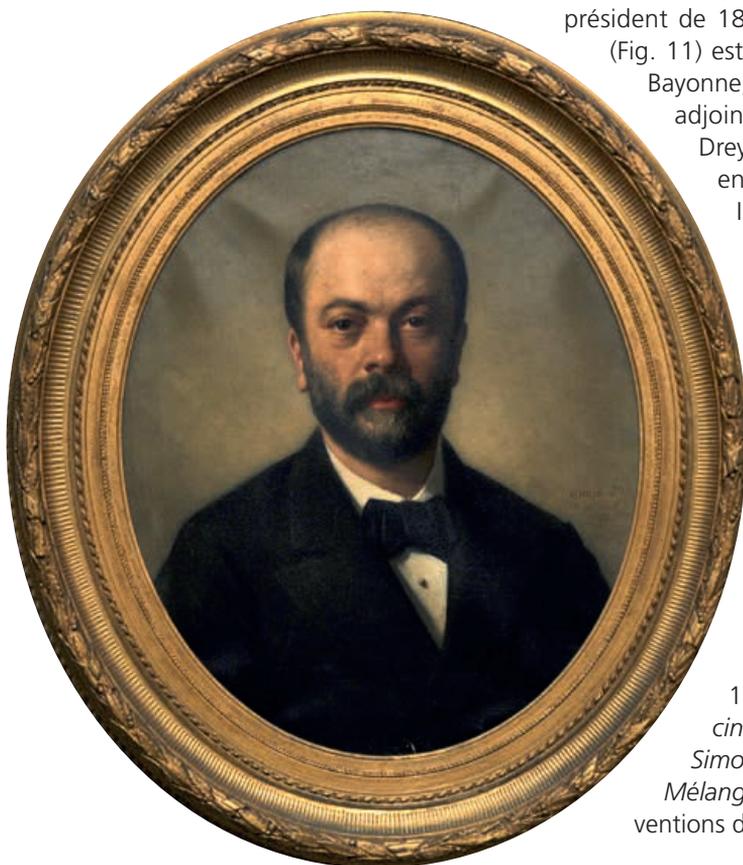
Natif de Saint-Esprit, alors indépendant de Bayonne, Jean-Baptiste dit Achille Zo (Bayonne, 1826 – Bordeaux, 1901) a peint nombre des amis de ce quartier, membres des vieilles familles juives de Bayonne : depuis Paul Furtado (dès 1848) jusqu'à Gustave Marqfoy (Salon de 1891). À ce titre, il succède à Hélène Feillet comme portraitiste des familles israélites.

La personnalité de Camille Delvaile (Saint-Esprit, 25 mars 1835 - Bayonne, 1904) est sans doute la plus attachante. Médecin, membre influent de la communauté juive, il a donné à son activité tant scientifique que sociale, civique et politique, une dimension universelle. Administrateur du Talmud Thora, membre

du Consistoire de Bayonne de 1883 à 1892, puis son président de 1895 à 1904, Camille Delvaile

(Fig. 11) est aussi conseiller municipal de Bayonne, de 1870 à 1900, et deuxième adjoint en 1881. En pleine Affaire Dreyfus, Camille Delvaile est réélu en 1896 et 1900 sans incident.

Il crée en 1850, avec Gersam Léon, la Société de bienfaisance de la jeunesse israélite, et en 1888 une Société de secours mutuels. Médecin de la Hébera, il soigne gratuitement les pensionnaires de la maison d'asile ainsi que les employés du Temple. Il donne des conférences et publie plusieurs ouvrages : *Études sur l'Histoire naturelle, cours d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, éd. Germer-Baillière, 1862 ; *De l'exercice de la Médecine, lettres adressées à M. Jules Simon*, éd. Germer-Baillière, 1865 ; *Mélanges*, recueil d'articles et d'interventions diverses.



Le parcours de ces dons récents nous permet de découvrir des artistes méconnus. Parmi eux, Hélène Feillet était la peintre la plus oubliée. Il existe dans les collections particulières de la région de nombreux portraits qui donnent la mesure de son talent. Elle peint avec émotion son père Pierre Feillet que l'on découvre dans l'exposition de cette fin 2015, mais aussi les enfants des familles espagnoles réfugiées à Bayonne au moment des conflits politiques et militaires du XIX^e siècle, comme les Garcia de Ysla (portraits de Carmen et de José Maria nés à Bayonne). Elle réussit de très beaux portraits de femmes comme celui de Louise Pauline Olléac, épouse du garde d'artillerie Edouard Louis Poisson. Le Musée Basque remplit ainsi sa vocation de lieu de découverte et d'étude tout en satisfaisant si possible le plaisir esthétique.

Notes

20

- 1 Catalogue de l'exposition "À mes amis de la frontière, Le Pays Basque français dans l'aventure carliste 1833-1876" avec les participations de A. FERNANDEZ, J.-P. JOURDAN, J.-C. DROUIN et N. RILLOT, V. GARMENDIA, coproduction Musée Basque et de l'histoire de Bayonne – Museo Zumalakarregi, Bayonne – Saint-Sébastien, 2006, 248 p. et CD, p. 66 à 97.
- 2 Paru en 1837 à Paris "chez Toussaint éditeur, quai Saint-Michel, 9, et à Toulouse, place Rouaix, 13". L'imprimeur est "Imprimerie d'Urtubie, Worms et Cie, rue Saint-Pierre Montmartre, 17". Voir : Laëtitia BLANCHARD RUBIO, "Impressions de guerre : images et imaginaires de la première guerre carliste (1833-1840)", p. 147-162 in *Cahiers de la Méditerranée*, n° 83, 2011 (Isidore Maguès, notes 4 et 5 ; fig. 1, 8 et 10).
- 3 Gérard AUBISSE, *Les peintres, Charentes – Poitou – Vendée, XIX^e – XX^e siècles*, Auto-Editions, 2001, p. 228.
- 4 Lors de la Première Guerre mondiale le régule remplace le cuivre, alors réservé à la fabrication de munitions. Recouvert d'une teinte façon bronze ou parfois d'autre couleur, relativement bon marché, le régule permet dès le XIX^e siècle de réaliser des sculptures ornementales et décors de pendules en remplacement du bronze ("bronze du pauvre"). Pour des raisons économiques, les objets en régule étaient souvent tirés à un grand nombre d'exemplaires et accessibles au grand public alors que les objets en bronze, plus prestigieux, plus chers, étaient réservés à des œuvres de "plus grande qualité" artistique. Le régule est un métal "blanc", assez mou, à bas point de fusion, dont l'aspect naturel rappelle l'étain. Il est souvent peint, afin de lui donner l'apparence de la patine d'un objet en bronze, parfois doré ou argenté par électrolyse. Il est plus fragile que le bronze. La percussion d'un objet en régule donne un son plus mat que celle d'un objet en bronze.
- 5 Florence CALAME-LEVERT, "La fabrique du touriste en Pays Basque, une partie de l'œuvre des sœurs Feillet (1840-1865)", *Bulletin du Musée Basque*, n° 179, 2012, p. 39 à 56.
- 6 Anne OUKHEMANOU, *Salomon, Rebecca, Numa, Chevalier et autres Bayonnais*, Atlantica, Biarritz, 2008, p. 341, 593.

ETXAHUN BARKOXEREN ESKÜZIDATZIAK : AHOZKO LITERATÜRATIK PAPEREZKO ARTXIBETARA

Maidier
BEDAXAGAR

Les manuscrits du poète souletin Pierre Topet dit Etxahun sont conservés au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne. Dans le cadre du projet Bilketa, dont l'objectif est la mise en place et l'enrichissement permanent d'un portail rassemblant les fonds documentaires basques conservés dans plusieurs bibliothèques et centres de documentation, l'auteur a étudié les manuscrits du "poète maudit" et nous en propose ici une analyse.

21

Pierra Topet-Etxahunen izkiribüak begiratürrik dira Baionako Euskal Museoa. Maidier Bedaxagarrek lan bat egin dü "poeta madarikatü" haren idazlanetzaz eta heben emaiten deikü ikertze hortan ediren dütüanak. Ikerka hori sartzen da Bilketa egitasmüaren barnean. Projektü horren helbürüa da, güne hanitxetan barreiatürrik diren eüskal dokümentüak fondo batetan algarretaratzea eta haien hedatzea.

Une traduction
en français
de cet article est
disponible sur le site :
www.samb-baiona.net,
rubrique
"les publications".

Bi Etxahun badira Xiberoan, hori Xiberotar ala Xiberotar ez direnek dakie, ez bada hiru, Etxahun Liginaga ere maskaradetan sonügile eta kantari beitzen. Bi Etxahunak poetak dira. Etxahun Iruri, Etxahun Barkoxeretik hain desbardin dela mentüraz gütik dakie. Aski da alta, bakotxaren kantore baten hartzea, kantatzea, eta koblak ekarten düanari ohartemaitea.

Etxahun Barkoxe bardo bat zen (1786-1862). Bere bizitze "moldegaitza", malürrez josia, injüstizia eta pena handiz betea ooren gogoetan da. Berak bezala, ez dü nork nahi bere бүрүa mündüko malerusena bezala definitzen. Arren, düdarik gabe, Etxahun Barkoxe erromantiko handi bat zen.

Bere malürrek beti izkiribüz ezarri dütü. Artetarik, bere kantore horiek balio izan düe dokümentü bezala, bere бүрүaren salbatzeko baliatü dütüanak, presontegiala joan behar züanean adibidez, agitü gertakariak kontatzen zütüan manera poetikoan, bere maneran hots. Paper horik orano bizirik dira gure artean. Etxahun Barkoxe kantore egile bezala ezagützen badügü, bere izkiribüak ere badira, poema beno haboro dokümentü ofizial bilakatü direnak, eta urteekin, müseoetako hondarezko dokümentü.

Malartic funtsa. Lehen funtsa, Campan-Latsague familiaren emaitzaren bidez sartü da Müseoala. Hor, 17. eta 18. mendeko 24 pastoralak kausitzen ahal dira. Georges Hérelle ikerlariak ezagützen zütüan manuskrito horiek. Campan-Latsague andearari üsü galteginik izan zeion bere hontarzünak üt litzan Pariseko Bibliothèque Nationale de France (BNF)-ean, bena beti errefüsatü züan. 1926an, Eüskal Müseo baten sortzearen egitasmüaz berri jakiten düalarik, Daranatzi hitzemaiten deio bere dokümentüak Eüskal Müseoari emanen deitzola. Funts baliosa da, bereziki pastoralik zaharrena edireiten ahal beita hortan : Sainte Elizabeth de Portugal, 1750 urtekoa¹. Beste pastoral funtsa Malartic Bikontesaren bidez heltü da Müseoala : 6 pastoral manuskrito kontatzen dira, haboroheak Clément d'Andurainenak. Malartic anderea Clément d'Andurainen arreba zen eta hau bere funtsaz jabetü zen. 1935ean, sei pastoralen emaitza egiten deio Eüskal Müseoari. Beste funts bat bada, ez arinenetarik, hau da *Duvoisin funtsa*. Kapitainaren esküzidatzi funts nausia Baionako Mediatekan bada ere, bere paper balios zombait kontserbirik dira Eüskal Müseoan, besteak beste kantore eta poema andana bat, gehienak lapurtarrez, Lore Jokoentako baliatüak. Beste funts zombait badira bardin interesent (Ducoureau natüralistaren marrazki espan-tagarriak, Otxobiren esküzidatziak, Edmond Rostandenak... etb).

Üsü, manuskrito batek beste nihon ere edireiten ez den testua ekarten dü, eta hori altxor paregabea da. Üsü ere, artista baten idatziak ahozko literatüran baizik atzamaiten ez dira, bereziki koblakari, bertsolari eta poetenak. Artetarik alta, ahozko literatüran bizirik diren kantoreen herexa idatziak atzamaiten ahal dira. Hori da agitü Etxahun Barkoxeren kasüan.

■ Etxahunen artxibak Eüskal Müseoan

Etxahun Barkoxeren paperak ere emaitza bidez heltü dira Eüskal Müseoala. Jean Haritschelhar ikerlariak bere tesia abiatü züanenan (*L'œuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun : 1786-1862*), Donapaleüko Péria familia ezagütü züan. Henri Péria, Armadako Administrazioneko Ikuskaria zen (*Contrôleur Général de l'administration de l'Armée*), eta familiako hondare bidez, Etxahun Barkoxeren artxibak ardietsi zütüan. Péria andreak, alargüntsa zelarik, esküzidatziak eskentü zeitzon Eüskal Müseoari, Haritschelhar jaunari konfidantxa osoa egiten beitzeion.

Horik dira 1964ean, Eüskal Müseolat sartü diren dokümentüak :

- **MS 58** *Poème à M. Legouvé signé par l'auteur*
- **MS 59** *Poème à M. Clérisse signé par l'auteur*
- **MS 60** *Desertuco Ihicic*
- **MS 61** *Traduction du poème Desertuco Ihicic*
- **MS 62** *Lettre d'Etchahun à M. le Procureur du Roy à Saint-Palais, daté du 1^{er} août 1832 et signée*
- **MS 63** *Poème de la vie d'Etchahun signé par l'auteur*
- **MS 64** *Traduction du Poème de la vie d'Etchahun*
- **MS 65** *Goure jaun aphescupia ou Poème à M^{gr} Lacroix*

Etxahun Barkoxeren esküzidatziak zortzi dira Eüskal Müseoan (MS 58tik 64 arte). Denak oro Péria anderearen bidez sartü dokümentüak dira.

Aldiz, bada bat Péria Funtsetik jiten ez dena, eta Haritschelhar beraren edireitza izan dena :

- **MS 65** *Goure jaun aphescupia* edo "*Poème à M^{re} Lacroix*" 2 or., 33x23 cm, [1856] urtekoa

Manüskrito hau kasik gertüz atzamanik izan da. Eugène Goyhenèche eta Villalonga jaunekin batean, Haritschelharrek kolokio bat antolatü züan, 1963an, "*Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*" obraren ehün urteentako, eta artxiba erakuska baten plantan ezarteko xedea züen. Püntü haietan, Manu de la Sotak Daranatzetarik bildü libürütegia eskentü berri züan Baionako Eüskal Müseoari. Horko dokümentüen zokokatzearekin, Haritschelharrek manüskrito andana bat ikusi züan, denak oro koblatan idatzirik. Horien artean, batak izpiritüa kilikatü zeion : xiberotarrezko kobla lüze bat, izkiribü larri et malestrük batetan. Ikerlariak segidan Barkoxeko poetari pentsatü züan. Bertsoak barnatikago ikusirik, Baionako ordünko apezküpüarentako idatzi koblak ziren. Fisikoki ere, besteetarik berexten zen dokümentüa zen, papera besteak beno handiago züan. Bi ostotan hedatzen zen eta lehen kobla "*Goure jaun aphescupia*"-rekin hasten zen.

Péria andereak eman dokümentüak 1830 edo 1840 urtekoak ziren, hau berriz, Haritschelharren ustez, 1856koa da.

■ Etxahunen lau poema nausiak eta haien herexa idatziak

Etxahun edo Pierra TOPET Barkoxtarra, 19. menteko koblakari bat zen. Erromantismo püntü bizi-bizian sortürrik zen, eta holaz, bere koblak oso dramatikoak eta nigarroiak ziren. Bizitzen zütüan tragedia haboroxeak koblatan ezarten zütüan. Badira lau kantore Etxahunen bizia ontsa errepresentatzen düena, eta haren biziaren mirari etxekara izan beitira. Arren, poetaren lüma ontsa agerian ezarten düen kantoreak dira, orano edonork ezagützen dütüan kantoreak, eta haren bizitzearekin oso lotürrik diren istoriak kontaktzen dütüe.

Ürxapal bat badügü kantorea, 1805/1808. Urtekoa

Hau, Etxahunen lehen kobletarik da, eta bere gazte denborako istoria bat aipatzen deikü. Etxahunek neskatala batetarik hürrüntü behar izan züan, ezi kasta txipiagokoa beitzen, eta harekin ezkontü izan balitz familiaren ohorea deseginen beitzükean. Egüzaitak mehatxatü züan desprimatzea, ezteiak egiten baziren. Hogei bat urte baizik ez züan koblakariak, ordüan.

Halako gei baten haütatzea klasikoa da erromantikoen artean, haboroziz ürxapal baten pertsonifikatzea. Kantore hau zinez famatürrik baratü da, eta pentsatzen ahal da Etxahun adin hortan zatekeala hasi bere malürren paperean izkiribatzen, hots koblakan hasten.

Mündüan malerusik kantorea, 1827 urtekoa

Hogei bat urte berantago, Etxahunek berrogei urte dütü eta jadanik izigarrikeria franko agitü zaio. Bi urte igaran berri dütü presontegian, eta etxera heltzean ohartü berri da emazteak tronpatzen düala aüzo batekin. Aski ez balitz bezala, jentea hartaz mintzatzen hasten da, Olorueko merkatütik landa Etxegoihen tiroz kolpatürük izan beita. Erraiten da Etxahunek düala kolpatü, Heguiaphal bere emaztearen amorosa eho nahiz.

Etxahun jentetarik hürrün erretirutzen da, eta Ondarzühü artzainaren olhaltean egoiten da ürrietaren 25etik 30eala, eta han hontzen "Mündüan malerusik" kantorea. Azken bertsetean, Etxahunek erraiten dü non gordatzen den azken egünetan.

"Barkoxeko lürretan ez txerka Etxahun
Haren atzaman nahiz dabiltzanak ondoan
Bere kantoreen hontzen ari da Igelun
Holako olalterik ez beita Xiberoan"

Kantore hau dokümentü ofizial (edo *pièce à conviction*) bezala egaririk izan da Etxahunen prozesean, Ageneko herrian. Haritschelharrek, 1827edo 1828 urtean datatzen dü. Péria funtsaren paperen artean, jüstoki, kantore hau atzamaiten ahal dügü, bena hein bat arrahonkirik, eta titülü berri baten pean : "Desertüko ihizeak". Hau, Haritschelharren ustez, 1833an arrahonkirik izan da.

- **MS 60** *Desertuco ihicik*, 2 or. 21x16 cm, [1833] urtekoa
- **MS 61** [*Traduction du poème Desertuco ihicik*] : 2 or. 25x19 cm.

Lehen dokümentüa (MS 60) Etxahunen esküetarik da. Kantorea autobiografi-koa da beraz, 19 bertset kontatzen dütü. Dokümentüak bi holla dütü.

Beste dokümentüa (MS 61), aitzineko kantorearen ützülpén frantses bat da. Haritschelharren ustez, ez da Etxahunen eskütük : "*La traduction n'est pas d'Etxahun et nous la qualifierons d'assez lâche, encore que l'esprit du texte n'ait pas été trahi*". (BMB, 1964 : 89 or.). Papera oso hauskortürük da, üngürüetan, bai eta erditan ere, dokümentüa porrokirik da, eta haren eskükatzea gaitz da.

Bi berset dolorusik kantorea, 1831 urtekoa

Etchegoyhenen tiro istripütük landa, Etxahun auzitegian igaraiten eta memento latzak bizitzen dütü. Ordü haietan pentsatzen dü Jinkoarengana hüllantü behar düala, haren lagüngo ardietsi behar düala, eta Erromara joaitea deliberatzen dü pelerinajeaz. Auzitegiak Etxahun xuritzen dü, probarik ez düalako Etxegoihenekin agitüaz. Erromara hoinez joaiteko püntüan, kantore hau idazten dü, non ere erraiten beitü bere bekatüetarik garbitü nahi dela, eta üngürükoer parkamentü egiteko prest dela : "*etsaier parkatzen dit, ene ogen egileer, hala nola Jesüsek*

eginen züan berer". Kantore hortan, bere haurrak üzten dütü herriko bedezi eta aüzapez den Mus de Alkhatengain, eta galtegiten beren aita jar dadin :

"Musde Alkhat Barkoxe nik zütan dü sineste
Zuri egiten deizüt ene poterez titre
Ene haur maleruser aita jar zakitze
Titre haiez balia haien etsaien kontre
Zure karitatea jinkoak ohart düke"

Bertsetez bertset, Etxahunek zerrendatzen dütü bere biziko mementorik latzenak : gazte denbora, desprimatzea, emaztearekin ezkontzea, presontegi denbora, Barkoxeko krima...

Urte bat berantago, Etxahunek letera bat izkiribatzen dü Hippolyte Clérisse, Donapaleüko proküradoreari, bere emaztea zainetarik eri direnentako ospitaleala eramanik izan dadin. Péria funtseko paperen artean agertzen da letera hori :

26

- **MS 62** *Lettre d'Etchahun à M. le Procureur du Roy à Saint-Palais, datée du 1^{er} août 1832 et signée* 1 or., 19x12 cm, [1832] urtekoa

Letera hontan (MS 62), Etxahunek galtegiten dü bere emaztea "*maison de force*" batetara igorririk izan dadin, bere gaitz güziak emazte horrengatik beitzaitzo sortü, eta sendotü beharretan beita. Ez dakigü letera honen ondoramena. Etxahunek frantsesez idazten dü gütüna, holaxe-holaxe, ezagützen düan basa-frantses batetan.

Etxahunen bizitziaren kantorea, 1834. Urtekoa

1833. urtean, Eüskal Herriala jin zen Ernest Legouvé (1807-1903), frantses olerkari eta antzerkigile famatüa. Honek, Etxahunekin balinba sobera akort ez baziren ere, hanitx lan egin züan emazteen eskübideentako. Hebenko kütürüz kürios, galtegin omen züan eüskal poeta baten ezagützaren egitea, eta Donapaleüko auzitegiko Hippolyte Clérisse proküradoreak aipatü zeion Etxahun koblakaria. Clérissek galtegin zeion Etxahuni bere biziaren kantore bat idatz lezan, Legouvé jaunarentako.

Etxahunek hitzeman zeion baietz, bena lehenago bi poema hontü zütüan jauntto horientako, bata Clérisse jaunaren ohoretan eta bestea Legouvé jaunaren ohoretan. Üsatü ez bezala, biak laudazale dira. Zer igaran züen Etxahunekin halako kantoreen hontarazteko ? Jüstoki, bi poema horien esküzikiribüak badütügü Périaren paperak direla medio :

- **MS 64** : [Poème à M. Legouvé]² : 2 or., 22x16 cm, [1833], *Monsieur monsieur* [sic] *le procureur*
- **MS 59** : [Poème à M. Clérisse] 2 or. 22x16 cm, [1833], *Monsieur monsieur* [sic] *le procureur*

ÉTUDES ET RECHERCHES

Lehen dokümentüa (MS 64) traza gaixtoan da, papera zinez zaharturik da, izkiribüa irakurgaitz baratzen da, eta ankrearen kalitateak ez dü lagüntzen. Paperak 13 kobla ekarten dütü, denak oro eüskaraz, eta dokümentüaren hatsarre eta ürrentzean, Etxahunen ohar zombait badira, frantsesez. Kantore hortan, Etxahunek Legouvé gorensten dü, eta kontatzen dü nola jaun horrek galtegin deion bere bizitzearen kantorearen izkiribatzea. Üsatü bezala, Etxahunek satira ez dü hürrün eta 7. Koblan Etxahunek Legouvéri ezkontzeko adinean dela ohartarzten deio :

“Entzün dü Musde Legouvé zirela emazte gabe
Andere eder aberats bat espusa ezazü heben
Parisera ziretenean eginen deizü ohore”

Ohartaraz dezagün halere, kantore hau bizirik baratü balinbada Barkoxe eta bere üngürüan, gaüza zombait kanbiatü direla kobletan, hala nola Legouvé jaunaren izena bera, Barkoxtarrek lotsarik gabe deitü izan beitüe, Musde Hegobe...

Bigerren dokümentüa (MS 59) planta hobereagoan da, eta testua irakurgarriago da. Bestea beno llabürxeago da, bederatzü bertsetetako kobla ekarten dü. Jean Haritschelharrek dio bi kantore horiek balinba ber püntüan izkiribatürük izan direla. Aitzinekoa bezala, heben ere Etxahunen kantore laudazale bat dügü, eta koblakaria ez da düdatzen Clérisseren ohoratzea : “izpiritüen ederra ümilitatea balin bada, bena Musde Klarizarekin bi dohain hurak badira”. Haritschelharren ustez, bi kobla horiek 1833koak dira, eta balinba 1833ko ürrietaren 29an esküetara heltü zaitze jauner.

Azkenik, 1834ean, Etxahunek bere bizitziaren kantorea hontzen dü, eta hitzeman bezala, Clérisse eta Legouvéri emaiten. Manerala, eta ikertze güzien arabera, 1834. urtea lizate idazte urtea. Hau autopotreta gisa eraikirik da, adinez adin, Etxahunek kontatzen dü zer izan den bere bizia. Erran dezagün hor agertzen dela Etxahunen dohain majikoa : hitz ahal bezain gütirekin, koblak ezinago aberats eta gotorrak dira, denak ontsa zirikatürük eta tiletez josirik.

Hona, adibidez, bere amaren kontre idazten düan kobla :

“Ene lehen urtea nüan karzeratüa
Amak idor bihotza bai eta titia
Ni küinatik marrakaz beinüan gosea
Amak ene nigarrez ez aldiz antsia
Nahiz egin lizadan jinkoak deitzea”

Péria funtseko dokümentüetan dira kantore hau eta bere ützülpena :

- **MS 63** : [Poème de la vie d’Etchahun], 6 or. 20x15 cm, *Monsieur le procureur du roy...*

- **MS 64** : [Traduction du poème de la vie d'Etchahun] 6 or. 22x17 cm
Lehen dokümentüa (MS 63) ontsa kontserbirik izan da. Orotara sei bat holla kontatzen dütü, eta kaier batetan josirik dira, Etxahunen beste manuskriptoak ez bezala. Izkiribüa irakurtzeko aisa da, dokümentüa argi da eta ez sobera porrokirik. Kantoreak berrogeita zortzi bat bertset kontatzen dütü, hots kasik bertset bat Etxahunen urte bakotzeko.

Bigerren dokümentüa (MS 64) aitzinekoaren ützülpena da. Ez da Etxahunen ber izkiribüa, balinba beste batek eginik dü, eta Haritschelharrentako ez da hortan düdarik. Dokümentüa ez da izenpetürrik.

Ürrentzeko, erran dezagün Etxahun Barkoxeren kantoreak mingarriak izan direla beti, izan dadin bere büüarentako, ala bere üngürükoentako. Lüzaz, Etxahun gizon madarikatüa izan da Barkoxen. Bere bititze ezaxol, ezengokor eta atipikoak herritarren mesfidantxa sorrarazi dü, eta bere fama urte lüzeetan ülüntü. Jean Haritschelharrek tesia izkiribatü düanean, azkenekoz ez-üsatüzko gizon honi koblakari titrea emaiten deio. Haritschelhar dela medio, Etxahun ezdeus izatetik poeta izatera bilakatü da. Etxahunen kantoreak kantatü dira hanitx, bena zonbait isiltü ere. Ximun Haran dela medio, Etxahunen kantore hanitx grabatürrik izan dira eta orozbakoz salbatürrik. Ni bezalako jente gazteak gisa horrez dütü ikasi Etxahunen kantoreak. Aski da Lohidoy Barkoxtarraren kantan behatzea, Etxahunen hisdüraren entzüteko, eta karreatü dütüan sofrikarioen jakiteko. Ez-usteko koblakari honen bizia izigarrikoa izan da. Hor dütügü jakile Baionako Eüskal Müseoko dokümentüak. Beste zonbait ere badira Departamentüko Artxibategian, eta Ageneko artxibategian. Poetaren biziko gorabeherak, memento bühürriak bai eta besteak hüllanetik salatzen deizküe. Dokümentü horik ororer zabalik dira. Emeki-emeki, ororen esküen artean izanen dira. BILKETA webgüneari esker (www.bilketa.eus), eta bere nümerizazione xedeari esker, Etxahunen kantoreen kantatzeaz gain, orai bere izkiribüak ere irakurri ahal izanen dütügü Barkoxen, herri üngürüetan, Eüskal Herrian eta mündü osoan.



Etxahun Barkoxeren etxondoa, Barkoxe, argazkia 2011.

Bibliografia

L'œuvre poétique de Pierre Topet Etchahun : texte, traduction, variantes, notes, Jean Haritschelhar, [s.n.] Bilbo, 1970.

Jean Haritschelhar, "Manuscrits d'Etchahun récemment entrés au Musée Basque", *Bulletin du Musée Basque*, 1964, 87-91 or.

Enbata : Zordun gaituzu [mensuel dédié à Jean Haritschelhar] Octobre 2013, N° 2278.

"Catalogue des manuscrits du Musée Basque", *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne, 1989.

Etxahun olerkari erromantikoa [2013ko irailaren 21ean, Barkoxen pasatu kolokioaren aktak] [s.n.] [2013].

Note

- 1 Pastoralaren honen üngürüko ikerkak aitzina doatza. Azken ikertzeen arabera, data kanbiatü lizate.
- 2 Titülüa libürüzainena da. Hartakoz dütü marratxoak ekarten.

BERNARD MAURICE DOSPITAL, UN BAYONNAIS DANS LA GUERRE

Ce journal de route (4 août 1914 - 29 mars 1919), recopié après le conflit, est celui d'un Bayonnais, Bernard Maurice Dospital, sergent brancardier au 218^e régiment d'infanterie, un des régiments du Sud-Ouest. Récit détaillé, précis, ce document propose un nouveau point de vue sur la Grande Guerre.

Bide egunkari hau (1914-eko Abuztuaren 4-tik 1919-ko Martxoaren 29-a arte) gerla ondoan ber-kopiatua, baiones batena da, Bernard-Maurice Dospital, sardiant andaria 218. RI-an, Hego-Mendebaleko erreximenduetarik batetan. Kondaira xehetasuntsua, zehatza. Idazki hunek Gerla Handiaz ikus-pundu berri bat aurkezten du.



■ Introduction

Anne
OUKHEMANOU

“29 mars 1919... À 16h tout est terminé...” : c’est ainsi que Bernard Maurice Dospital achève le journal de route qu’il a tenu régulièrement depuis le 4 août 1914, journal qu’il a recopié après la guerre. Éprouve-t-il un sentiment du devoir accompli ? Exprime-t-il son soulagement ? Certainement. Y voit-il une façon de tourner la page de ses presque cinq années de guerre ? Le retour à la vie civile fut-il si facile ? Nous l’ignorons.

Loin du récit glorieux et grandiloquent livré par *l’Historique du 218^e Régiment d’Infanterie pendant la guerre 1914-1918* publié en 1920, Dospital ne décrit que ce qui l’entoure sobrement et avec précision.

Bernard Maurice Dospital effectue son service militaire de 1907 à 1909 au 18^e régiment d’infanterie (RI) de Pau. Il est promu caporal le 29 septembre 1908. Au moment de la mobilisation, ce jeune homme de presque 28 ans arrive à Pau le 4 août et rejoint les rangs du 218^e RI constitué en 1914 et regroupant les réservistes. Ce régiment est à la disposition du 18^e corps d’armée auquel appartiennent les régiments d’infanterie bien connus dans le Sud-Ouest : les 49^e et 249^e de Bayonne, le 34^e de Mont-de-Marsan, le 12^e de Tarbes et le 18^e de Pau. De juin 1915 à mai 1917 le 218^e RI dépend de la 36^e division d’infanterie. Dospital est affecté au service médical en tant que brancardier du 6^e bataillon 21^e compagnie. Son engagement, dans le civil, en tant que pompier volontaire initié aux premiers secours, a-t-il pesé dans son affectation ? Rien ne permet de l’affirmer. Il part au front le 11 août 1914, direction la Lorraine (Toul, Sainte-Menehould, Reims) puis pour la Belgique (Sivry, Beaumont, Donstiennes, Strée) jusqu’au 24 août 1914. Durant cette période, le 218^e RI n’est pas directement au contact de l’armée allemande, il effectue marches et contre marches. Dospital écrit le 22 août “toute la journée nous entendons tonner le canon en direction de Charleroi...”

Puis c’est la retraite vers le sud jusqu’à Provins où il arrive le 5 septembre 1914. La reprise de l’offensive après presque trois semaines de débâcle semble le satisfaire, n’écrit-il pas le 7 septembre “... Nous sommes tous très contents, on ne se ressent plus de la fatigue des jours passés...”

Il participe donc à la Bataille de la Marne du 6 au 10 septembre 1914 (Villiers-Saint-Georges, Montolivet, L’Épine-aux-Bois...) puis son régiment s’installe dans les tranchées à proximité de Craonnelle, sur le plateau de Paissy au Chemin des Dames.

De janvier à mai 1915, il est toujours dans l’Aisne (Moussy, Bois des Boules), de mai à juin 1915 en Champagne (Sillery, camp de Mailly) enfin de juin à mars 1916 sur le Chemin des Dames (Ailles).

En mai 1916 et en particulier les journées et les nuits du 25 au 28, il est à Verdun (Fort de Souville, redoute de Douaumont), de juin à septembre 1916 en Argonne (Givry, Saint-Thomas). Le 12 juillet 1916, il est promu sergent brancardier.

De janvier à février 1917 dans la Somme (Ablaincourt, Le Casino) puis sur le Chemin des Dames (Craonne, Champ d’Asile) en avril-mai 1917.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Lors de la dissolution de son régiment, le 18 mai 1917, son bataillon est affecté au 18^e RI, 4^e compagnie. Bernard Maurice Dospital est alors en permission. Cet événement marque une rupture dans son journal de route. Jusque-là son récit alterne les passages en relation avec la vie quotidienne d'une armée en guerre (l'approvisionnement toujours compliqué malgré quelques festins et quelques "rapapilles", les étapes nombreuses et éprouvantes, les rencontres avec des camarades et son frère Léon) et ceux concernant les combats (les cadavres, les morts de camarades, la violence, les difficultés des services de secours de faire face à l'afflux des blessés, la dureté de la vie dans les tranchées avec le froid, la pluie, la boue, les éboulements, les bombardements incessants). Désormais son récit devient plus bref, plus succinct sans beaucoup de précisions. Intégré à une C.I.D c'est-à-dire une compagnie d'infanterie de dépôt, il ne note désormais que les étapes effectuées, agrémentées de quelques détails "touristiques", de visites de sites, de promenades à bicyclette et ses différents cantonnements. Une sorte de détachement se fait jour. Seuls, la rencontre avec des soldats américains, les conflits entre officiers et médecins et un bombardement aérien suscitent son intérêt. Même l'armistice du 11 novembre ne semble pas l'émouvoir, n'écrit-il pas laconiquement "Le soir de l'armistice 11 novembre : souper à l'Hôtel du Grand Cerf..."

Ce constat est très perturbant car nous ignorons les raisons de ce changement. Il semble qu'il n'ait pas recopié l'ensemble de ses notes par lassitude, dégoût, colère. Qui sait ?

De plus il ne participera plus à aucun combat, à aucune des offensives sanglantes de 1918.

À partir du 1^{er} décembre 1918 jusqu'au 25 mars 1919, date de sa démobilisation, les marches plus ou moins longues, à pied ou en train, vont se succéder pour atteindre les bords du Rhin.

Durant toute la période, Dospital ne bénéficiera que de quelques permissions : la première du 16 au 28 janvier 1916, du 9 au 21 décembre 1916, du 12 au 24 mai 1917, 18 au 31 juillet 1917, du 3 au 20 mars 1918, du 14 au 27 août 1918.

En outre, Dospital n'exprime que très peu ses sentiments personnels (la peur, le découragement, un quelconque sentiment patriotique). De même à aucun moment de son récit, les Allemands ne sont appelés "Boches", seuls les obus sont qualifiés ainsi. Les passages les plus complets, les plus poignants, les plus réalistes sont ceux concernant la retraite du mois d'août 1914, les tranchées du Chemin des Dames pilonnées sans arrêt avec son cortège de morts, de disparus et de blessés et les assauts sans lendemain et Verdun surtout.

Nous aurions pu nous contenter de publier ce journal à la manière d'un document d'archives mais nous avons voulu suivre Bernard Maurice Dospital et ses camarades, entrer avec eux dans ces événements qui marquèrent à jamais, pour les survivants, leur vie.

Notre seul moyen d'assurer cette proximité est d'annoter ce récit sans jamais douter des propos de Dospital mais au contraire de les compléter, les soutenir à cent ans de distance.

Au seuil de cette lecture, il nous faut nous taire et le laisser raconter sa guerre.

■ Avant-propos

Laurence
DOSPITAL

À Bernard Maurice Dospital

1886-1914 : sur le chemin des hommes... (bio-fiction)

Il est 8h du matin et en ce mardi 4 août, qui me conduit à Pau, j'ignore que mon chemin de guerre va durer 1 682 jours et autant de nuits. Changement de trajectoire pour la bonne étoile de nos vies... Celles de mon frère Léon, de tous mes cousins, amis et connaissances, de tous ces inconnus que je croiserai, et la mienne que je ne vais pas quitter des yeux.

Je suis déjà un bon petit soldat mais de la vie ! Comme mon grand-père paternel et deux de mes oncles, je suis sapeur-pompier volontaire depuis trois ans et l'on m'a initié à ne pas avoir peur et à porter assistance quel que soit le danger. Ce que j'ai appris va m'être bien utile pour servir tous ceux qui auront besoin de mon aide.

32

Depuis des générations, nous naissons basques. C'est dans cette belle ville animée de Bayonne que je vois le jour, un mercredi 22 septembre 1886, au numéro 10 de l'étroite rue de Salie. Léon m'y rejoindra quatre ans plus tard et nous deviendrons une fratrie inséparable.

Ernest Dospital, notre père, y travaille comme ferblantier. Il couvre, protège et décore les toits, dans le sillage de son père Bernard dont on m'a donné le prénom pour qu'il me transmette force et courage. En effet, Bernard, du haut de ses presque deux mètres, avec intelligence et grand cœur, a défié toute sa vie des chantiers colossaux et des feux dévastateurs dont le dernier lui sera fatal en 1899. Né en 1827 au bord de l'Adour, à Guiche, de parents cultivateurs,

Fig. 1
*Tête sculptée
représentant Bernard
Dospital sur la flèche
sud de la cathédrale
de Bayonne
(Cliché : Mano
Curutcharry).*



ÉTUDES ET RECHERCHES

il devient charpentier. Comme beaucoup, il décide de partir à Bayonne, là où le travail se trouve et aussi l'amour puisqu'il se marie en 1856 avec une jolie marchande, Marie Julie Curutchet, née à Lahonce en 1829. Ils auront cinq fils et une fille.

Entrepreneur reconnu, il accompagnera de ses incroyables échafaudages entre 1873 et 1882 les travaux d'embellissement de la cathédrale de Bayonne pour que les flèches se dressent. En l'honneur de son engagement sans faille, sa tête sera sculptée sur le clocher sud, face au 5 de la rue des Prébendés où sont ses ateliers (Fig. 1).

Marie-Louise Barcelère, notre "petite mère" a grandi dans le quartier Lache-paillet où son père est jardinier-maraîcher. Toute la famille habite au milieu des champs de maïs, de légumes et de fruits, dans une grande maison en torchis, la villa Barcelère. C'est Antoine, mon grand-père maternel, qui m'a donné l'amour des arbres et des oiseaux chanteurs, le goût d'observer la nature, le plaisir des bonnes nourritures que l'on cuisine et de la bonne table que l'on partage.

Heureux et choyé, au milieu de tous ces travailleurs passionnés et courageux, je découvre le bonheur de la vie communautaire, simple, généreuse, joyeuse, pleine de constructions, de récoltes et de services.

Enfant enthousiaste, curieux et audacieux, j'amuse tout mon petit monde. Même mon oncle Joseph Dospital, enseignant bétharramite, à qui l'on a confié mes dix ans pour améliorer ma conduite et mes notes, n'en revient pas. Rien ne me démonte. Chaque jour, je me lève rempli de joie et j'avance dans la bonne humeur quels que soient l'obstacle et la punition...

En 1900, je vais avoir quatorze ans et, comme tous les jeunes hommes de ce nouveau siècle, je suis excité par les transformations technologiques de cette époque formidable. Un avenir lumineux nous attend et nous serons au rendez-vous !

J'aime le métier de mon père alors je l'apprends pour lui succéder et m'intéresse déjà à une activité prometteuse : la plomberie.

Le 10 octobre 1907, je commence mon instruction à la caserne de Bayonne. J'ai de la chance car depuis la loi Berteaux du 25 mars 1905, le service militaire ne dure plus que deux ans. Je finis en 1909 avec la récompense du "cor de chasse en drap" ; je suis fier d'être tireur 1^{re} classe. Cinq années plus tard, je vais découvrir l'horreur des fusils. En 1911 je suis nommé sous-lieutenant des sapeurs-pompiers du département des Basses-Pyrénées.

En cet été 1914, je vais bientôt fêter mes 28 ans. Ma vie est tracée. Je travaille beaucoup et pense avoir encore un peu de temps avant de fonder une famille. Aujourd'hui je sais que je me suis trompé mais finalement j'ai bien fait de profiter de ma jeunesse, car me voici, en ce mardi 4 août, serrant fort contre moi la peau de bouc que ma "petite mère" a remplie de bon vin. Je ferme les yeux et me dis que tout ça n'est qu'un cauchemar, que je vais me réveiller heureux et libre dans la douce lumière tamisée de Bayonne qui sent bon le bois, la marée et le chocolat. Hélas non, je suis bien sur le chemin des hommes et de leur guerre. Il ne me reste plus qu'à prier très fort pour que les flèches de la

cathédrale me protègent et que Bernard, mon géant de grand-père soit toujours à mes côtés. Bien sûr que j'ai peur dans mon ventre et dans ma tête aussi qui commence à brûler, car elle sait que je ne suis pas un héros, mais je vais faire mon devoir et tout mon possible. J'ai emporté de quoi écrire et je vais noter jour après jour. Ainsi, à mon retour, je me souviendrai pour mieux oublier. Nous arrivons à Pau, la mauvaise histoire va commencer mais je vais faire honneur à ma famille et quand je rentrerai en chantant au Pays, tout sera comme avant ! Hélas, plus rien ne sera comme avant, il n'y aura qu'un après... Mon courage et ma foi ignorent encore comment cette guerre va tout détruire sur son passage. Et ceux qui, comme moi, en reviendront vivants de corps, auront pour toujours le cœur à moitié mort et l'âme à jamais perdue.

1919-1961 : de retour du Chemin des Dames (biographie)

C'est en amoureux qu'il remonte à Paris, juste pour épouser le 7 janvier 1920 Yvonne Hélène Emilie Thizeau, une belle jeune fille brune de onze ans sa cadette, rencontrée probablement lors d'une permission à Beauvais un 21 décembre 1916, et qui soignait comme lui les blessés. Ils s'installent dans la villa Barcelère, tout juste aménagée, y plantent de grands tilleuls odorants, des cerisiers pleins de merles, des pêchers blancs autour d'un immense figuier, des hortensias bleus et des cannas orangés (Fig. 2). La vie met beaucoup de temps à revenir. Ils attendent dix ans avant d'avoir leur premier enfant, Guy, puis trois ans plus tard Michel, mon père (Fig. 3).

Léon épouse en 1922 sa marraine de guerre, Antoinette Alice Louise Margat une "chtimi" aux yeux bleu pâle. Ils n'ont pas d'enfant. Il reste vivre et travailler près de Lille. À sa retraite, il revient au pays, s'installe avec sa femme, auprès de son grand frère.

Yvonne, très croyante est une mère aimante malgré toutes les bêtises de ses deux petits diables. Déjà âgé et très occupé par ses diverses fonctions, Maurice élève ses fils dans la discipline mais toujours avec beaucoup de bienveillance. Il ne leur parle jamais de cette affreuse boucherie, ni de tout ce qu'il continue à faire pour le bien de tous. En plus de son activité d'entrepreneur pour nourrir sa famille, il donne quarante-deux années de sa vie au service de ses concitoyens en luttant contre les incendies du département. Il reçoit en 1952 la médaille d'honneur d'or des sapeurs-pompiers en tant que chef de bataillon, inspecteur départemental des Basses-Pyrénées (Fig. 4).

Il connaît encore une autre guerre, mais trop âgé, il la fait à sa façon. Lors de l'Occupation, il se voit obligé d'héberger un officier allemand. Il obéit mais durant cette époque sombre, avec sa femme et l'aide des pères capucins voisins, ils font leur possible pour aider les "purchassés".

En 1953 et 1956, deux petites filles, Barbara et Laurence viennent lui rappeler que la vie est bien jolie. Pas pour longtemps hélas... Maurice perd son frère

ÉTUDES ET RECHERCHES

Fig. 2

Villa Barcelère,
avenue de la Légion
Tchèque à Bayonne
(Archives privées).



Fig. 3

Bernard Maurice Dospital
entouré de sa femme
et de ses fils
(Archives privées).



35

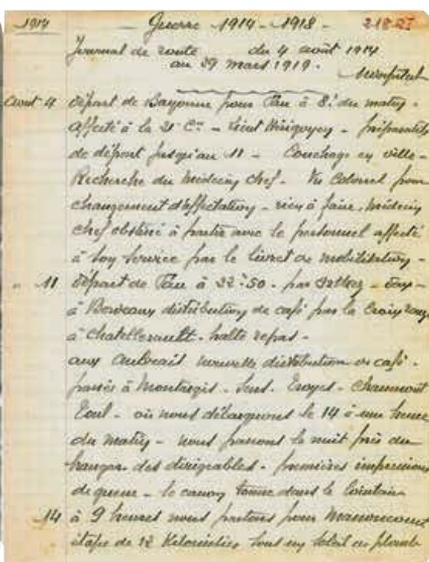
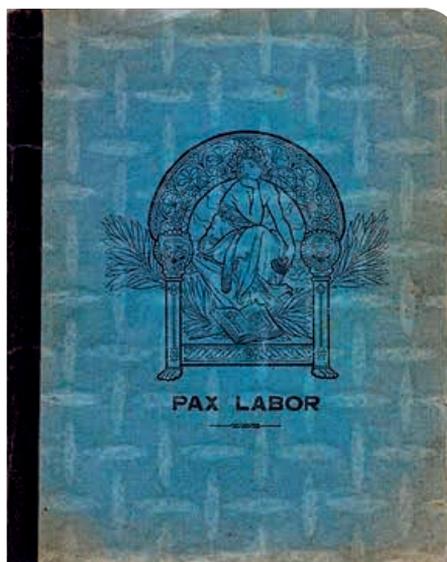
Fig. 4

Les sapeurs-
pompiers de
Bayonne devant
l'ancienne caserne,
rue Jacques Laffitte
(Archives privées).



Léon le 30 avril 1958, puis sa femme le 23 août 1961. Usé de tout, mais heureux du travail accompli, il s'éteint à 75 ans le 15 avril 1962 dans les bras de son plus jeune fils, mon père, loin de chez lui, à La Barre (Seine-et-Oise) où nous venions d'emménager.

Selon ses dernières volontés, "pas de discours ni de remerciements à recevoir de personne, tout ce que j'ai fait dans l'intérêt du bien public a été volontairement agréé sans en attendre une récompense quelconque, pas plus que de coups d'encensoir. La satisfaction d'avoir rendu service me suffit" ; il est enterré à Bayonne le 18 avril, dans la plus stricte intimité, après une messe dans la cathédrale Sainte-Marie.



GUERRE 1914-1918

Journal de route du 4 août 1914 au 29 mars 1919

218^e RI

■ 1914

4 août • Départ de Bayonne pour Pau à 8h du matin. Affecté à la 21^e C^{ie} - Lieut. Hirigoyen¹. Préparatifs de départ jusqu'au 11. Couchage en ville. Recherche du médecin chef. Vu Colonel pour changement d'affectation. Rien à faire, médecin chef obstiné à partir avec le personnel affecté à son service par le livret de mobilisation.

Bernard Maurice
DOSPITAL (*)

1 "État-Major du 6^e Bataillon : Estève, chef de bataillon ; Duboueix, adjudant-chef ; Dabadie, médecin. État-Major de la 6^e Compagnie : Pradines, capitaine ; Sales, lieutenant ; Irigoyen, lieutenant ; Serres, adjudant ; Lechat, sergent-major." (*Mémoire des Hommes Journal de Marches et d'Opérations (JMO) 26N718/1*). Ferdinand Hirigoyen est né le 24 janvier 1885 à Ustaritz. Il exerce au moment de son recrutement pour le service militaire la profession de professeur (classe 1905). N^o matricule 1707. Il est promu sous-lieutenant de réserve le 28 mars 1903, lieutenant de réserve le 1^{er} avril 1912 et capitaine le 20 septembre 1915. Son nom est mentionné dans les JMO à trois reprises : "Le 11 avril 1916, 4 blessés par éclats d'obus dont le capitaine Hirigoyen. (Les Allemands ont tiré de 7h du matin à 12h un tir d'obus de gros calibre vers les pièces situées à l'entrée du boyau de Paisy, un éclat de retour perce la tôle ondulée qui recouvre le réfectoire..." (*MDH JMO 26N718*). "... 14 septembre 1916 évacuation du Capitaine Hirigoyen pour intoxication par les huîtres pendant sa permission..." (*MDH JMO 26N718*). "27 octobre 1916 Le Capitaine Hirigoyen adjoint au colonel fait une chute de cheval dans le camp de Mailly et se fracture le nez. Il est transporté en brancard au poste de secours du 34^e zouave..." (*MDH JMO 26N718*). Il obtiendra la Légion d'honneur et la Croix de Guerre avec palmes. De 1929 à 1941 puis de 1944 à 1945, il est maire de Biarritz. De 1934 à 1940 il est conseiller général des Basses-Pyrénées.

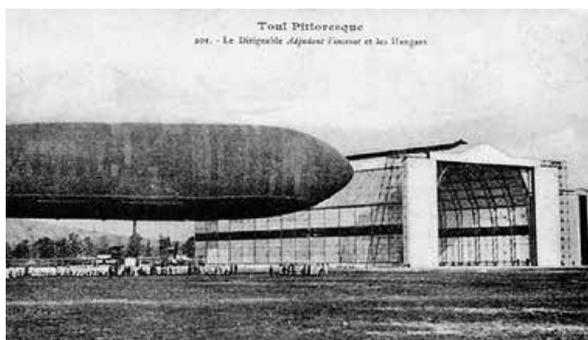


Fig. 1
Toul – Hangar des
dirigeables (54).

Fig. 2
Manoncourt-en-
Woëvre (54).

11 août • Départ de Pau² à 22h50 par Orthez - Dax. À Bordeaux distribution de café par la Croix-Rouge. À Châtellerault [Châtellerault] halte repas. Aux Aubrais nouvelle distribution de café. Passés à Montargis, Sens, Troyes, Chaumont, Toul où nous débarquons le 14 à une heure du matin. Nous passons la nuit près du hangar des dirigeables (Fig. 1). Premières impressions de guerre : le canon tonne dans le lointain.

14 août • À 9 heures nous partons pour Manoncourt [en-Woëvre]. Étape de 12 kilomètres sous un soleil de plomb³. Il y a plusieurs cas d'insolation dont 2 graves. Nous atteignons Manoncourt (Fig. 2) où de nombreuses troupes sont déjà passées. On ne trouve rien, ni denrées, ni vin. Les habitants peu affables nous reçoivent plutôt mal. L'infirmerie est placée à l'école. Nous restons là sans nouvelles jusqu'au 19. Le 58^e d'artillerie⁴ est cantonné dans le même village. Le 17 août le 57^e d'infante-

rie⁵ traverse le village, devant soi-disant s'embarquer pour la Belgique. À partir de ce moment nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à un prochain départ.

19 août • Départ de Manoncourt à 7h du matin. Nous rejoignons à nouveau Toul où doit avoir lieu notre embarquement⁶. Arrivés à 12h, tous les magasins sont fermés, on aperçoit quelques rares civils. Nous restons devant l'arsenal jusqu'à 16h. Puis nous embarquons en train. Avant la nuit nous passons à Pagny-sur-Meuse où nous dépassons le train du 249^e⁷ qui s'y trouve garé. Vu au passage : Gaston Clément⁸, Joseph Cazauran⁹, Sylvain Bidart. Dans la

2 "Effectif total : 37 officiers, 2174 hommes, 120 chevaux, 36 voitures..." (MDH JMO 26N718/1)

3 "Le régiment composé d'hommes peu entraînés effectue cette marche assez péniblement... la température est très chaude, la poussière intense et nous eûmes à observer plusieurs (6 environ) coups de chaleur... les premiers évacués le sont par maladie ou blessures au pied liés à la marche..." (MDH JMO 26N718)

4 Le 58^e Régiment d'Artillerie est cantonné en 1914 à Bordeaux.

5 Le 57^e Régiment d'Infanterie est cantonné en 1914 à Libourne et Rochefort et participe en août 1914 à la bataille de Charleroi.

6 "... Embarquement à Toul à 15h49 pour la gare régulatrice d'Hirson..." (MDH JMO 26N718/1)

7 Le 249^e Régiment d'Infanterie est le régiment de réserve du 49^e Régiment d'Infanterie de Bayonne.

8 Michel Gaston Clément, né le 9 décembre 1884 à Bayonne, appartient au 249^e RI (classe 1904) N° matricule 1382. Lors de son appel au service militaire, il se déclare commis de nouveautés à Londres. Mobilisé en 1914 au 49^e RI, il change de régiment en 1917. Il est promu caporal le 18 avril 1915. (Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques 1R755)

9 Joseph Cazauran, né le 18 juillet 1881 à Bayonne, appartient au 58^e Régiment d'Artillerie, (classe 1901) N° matricule 31. (ADPA 1R720)

nuit arrêt à Bar-le-Duc où nous pouvons nous procurer du pain, du vin et du tabac que nous n'avions pu trouver depuis le départ de Pau. Aussi voyez provisions faites en cas de revoir situation analogue. Nous repartons par Ste-Menehould [Sainte-Menehould]¹⁰, Rethel, Rumigny¹¹, Aubenton, Hirson¹², Anor¹³ pour débarquer à Fourmies¹⁴ le 20 août à 4 heures du matin (Fig. 3). Réception magnifique par la population, distribution de toutes sortes de douceurs - café, chocolat, bière, gâteaux, tartines, beurre, confiture, vin, cigarettes ou cigares, le tout gracieusement offert. On ne sait quoi faire pour remercier tout ce monde. On nous distribue des drapeaux français, belges qu'on nous épingle aux capotes, képis, ou que l'on place au bout des fusils. Différents groupes se forment, les uns chantent les chansons du pays - en avant *Betcenao Pau*, *Aqueros mountagnes*¹⁵, etc. Les Basques de leur côté font des rondeaux, dansent au son des chiroulirous¹⁶, tous sont vivement applaudis. Le vin du Nord commence à chauffer et l'on entend de tous côtés des *irrintzinas* et autres chants locaux. À 21h coup de sifflet, c'est l'heure du départ, de tous côtés on nous serre les mains et nous défilons au milieu d'une haie humaine qui nous acclame.

20 août • Étape jusqu'à Trélon par Ohain. Le trajet est court¹⁷. Tout au long du parcours, les habitants arrivent sur le bord de la route avec des seaux pleins de bière et chacun peut puiser à son aise au passage.

21 août • Étape de Trélon pour Sivry Belgique¹⁸. Partis à 7h30 au milieu d'un brouillard très épais, nous traversons un bois ayant plus de 10 kilomètres de long. Sans trouver trace de maisons, la ligne frontière France-Belgique est vers le milieu du bois. Au poteau indicateur flottent des drapeaux français et belges. Les compagnies rectifient les positions et rendent les honneurs. Nous rencontrons des douaniers belges qui nous serrent les mains et crient "Vive les Français". Après une grande halte nous arrivons à Sivry vers 15h30. L'infirmerie est placée chez le bourgmestre (maire)¹⁹ grand fabricant de bière qui nous offre de quoi nous restaurer avec cigares, etc. Au même village nous retrouvons le 58^e d'artillerie et le 249^e. Je rencontre

Fig. 3
Fourmies – Vue panoramique (59).



- 10 Sainte-Menehould est situé dans le département de la Marne.
 11 Rethel et Rumigny sont des communes du département des Ardennes.
 12 Aubenton et Hirson sont des communes du département de l'Aisne.
 13 Anor est une commune du département du Nord.
 14 Ville industrielle spécialisée dans le textile, située dans le Nord, à quelques kilomètres de la frontière belge. Connue aussi pour un 1^{er} mai sanglant en 1891 : 9 tués et 35 blessés parmi les manifestants.
 15 *Bèth cèu de Pau* / Beau ciel de Pau : hymne de la ville de Pau en gascon du Béarn. *Aqueros Mountagnes* / Ces Montagnes : hymne national béarnais, gascon et occitan.
 16 *La Tradition au Pays Basque*, Paris 1899, p. 84, il s'agit de flûtes.
 17 10 km environ vers le nord, vers la frontière belge.
 18 33 km environ, le 25 août 1914 les Allemands incendient le village et 90 maisons sont détruites.
 19 Il s'agit de Cuny Poncelet qui a été maire de la ville pendant 40 ans.

Fig. 4
Sivry (Belgique).



Lasvignottes Pierre²⁰, Bachelot²¹, Dubuffet²², Gaston Clément avec lesquels nous allons choper. Bière fade servie dans des grands verres ressemblant à des pichets. Nous faisons provision de tabac - excellent relativement bon marché. **22 août** • Repos à Sivry²³ (Fig. 4). Nous dînons avec Marcel²⁴ et Lapeyre. Le soir une cérémonie a lieu à l'église. Beaucoup de monde. Toute la journée nous entendons tonner le canon en direction de Charleroi²⁵. À 21h30 alerte et notre départ s'effectue à 22h30. Après quelques kilomètres sur une mauvaise route pavée, on nous fait savoir que nous devons passer la nuit à cet endroit en attente de nouveaux ordres. Il fait très frais. Je pars en observation et découvre

-
- 20 Pierre Eugène Louis Lasvignottes, né le 20 août 1883 à Bayonne (classe 1903), N° matricule 612. Il exerce la profession de comptable dans la région de Montpellier. Mobilisé au 49^e RI de Bayonne, il est promu sergent en août 1914 puis sergent-major en septembre de la même année. En mars 1917, il est affecté au 34^e RI de Mont-de-Marsan puis le 17 avril au 18^e RI de Pau. Il est blessé le 14 avril 1916 au coude et à la cuisse. Il obtient une citation le 11 juillet 1918 : "a fait preuve de la plus grande énergie et de sang-froid en assurant le chargement du matériel du régiment sous un bombardement des plus violents avec obus toxiques ; par son sang-froid, son ascendant sur ses hommes a grandement contribué à sauver au prix de pertes très minimes seulement, voitures et équipages." (ADPA 1R743) Il est décédé à Bayonne le 11 décembre 1931.
- 21 Appartient au 249^e RI. Bachelot est "officier bombardier" ; il commande une unité appelée "sapeurs-pionniers bombardiers" qui s'occupe des engins de tranchées de faible puissance (le reste est dévolu à l'artillerie). Cette unité est rattachée à la 1^{re} compagnie de mitrailleuses. (MDH JMO 26N728/2).
- 22 Appartient au 249^e RI. Dubuffet est lieutenant porte drapeau puis capitaine, intégré à l'État-Major. (MDH JMO 26N728/1).
- 23 "Le régiment cantonne à Sivry avec le 249^e RI..." (MDH JMO 26N718/1)
- 24 Marcel Dospital serait un cousin de Bernard Maurice.
- 25 La bataille de Charleroi s'est déroulée du 21 au 23 août 1914. Débordés par les troupes allemandes, les soldats français et belges subissent des pertes très importantes.

sur le bord de la route un tombereau abandonné. M. Dabadie²⁶, Darget²⁷ et moi y élisons domicile. La canonnade persiste toujours en s'intensifiant.

23 août • Au petit jour, nous reprenons notre marche en avant, vers neuf heures nous traversons le village de Beaumont tout abandonné et nous atteignons Donstein [Donstiennes] (Fig. 5) près de Thuin vers 21 heures. Nous approchons du théâtre d'opérations, quelques villages brûlent dans le lointain ainsi que Charleroi. Les obus



Fig. 5
Donstiennes
Rue principale
(Belgique).

allemands commencent à arriver et nous apercevons des éclatements. Nous sommes cantonnés dans une immense ferme sur la hauteur. État-Major de la 36^e division y est déjà installé, deux compagnies du régiment également. Nous trouvons néanmoins des locaux pour monter notre poste de secours. Dans la nuit nous sommes alertés pour soigner des blessés²⁸ notamment le Sergent Artéon²⁹ et le Caporal Danos³⁰. Je rencontre Pierre Mialet³¹ détaché à la division. Vif incident entre le médecin divisionnaire et le Commandt Lespinasse³² au sujet de l'emplacement de notre poste. Nous obtenons gain de cause et nous continuons nos soins aux divers blessés jusqu'au moment du départ qui a lieu le 24 à 2h40.

24 août • Nous revenons en arrière et après avoir dépassé le village de Strée nous recevons l'ordre de tenir position, le régiment est désigné pour défendre

- 26 Nous pensons qu'il s'agit de Jean-Baptiste Dépin Joseph Dabadie, né le 23 août 1879 à Linxe (Landes), N° matricule 1534 (classe 1899). Lors de son service militaire, il est dans les services auxiliaires pour cause d'astigmatisme. Cependant il est rappelé le 4 août 1914 en tant que médecin. Il est promu médecin auxiliaire le 9 mars 1916 puis médecin aide-major 2^e classe le 28 juillet 1918. Il terminera la guerre au Val-de-Grâce pour suivre des cours de radiologie. (ADPA 1R699)
- 27 Noël Raymond Ulysse Darget, médecin auxiliaire en 1914, est né le 13 mars 1888 à Orthez (classe 1908) N° matricule 1934. (ADPA 1R807)
- 28 "... soins donnés à des blessés du 49^e..." (MDH JMO 26N718)
- 29 Pierre Jean Marie Maurice Artéon, né à Bayonne le 1^{er} avril 1892 (classe 1912), N° matricule 1687. Il exerce la profession de bijoutier à Bayonne. Engagé volontaire pour trois ans en avril 1913 au 49^e RI de Bayonne. Nommé sergent le 15 mars 1914. Cité à l'ordre de son régiment : "Blessé à Gozée (Belgique) le 23 août 1914, d'un éclat d'obus, a demandé à revenir sur le front aussitôt guéri..." Il est promu sous-lieutenant de réserve en 1916 puis lieutenant. Il obtient la Croix de guerre. (ADPA 1R844)
- 30 Paul Julien Maurice Danos, né à Bayonne le 13 septembre 1893 (classe 1913), N° matricule 1864. Il exerce la profession de sous-chef à la Banque de France à Bayonne. Il est promu caporal le 1^{er} juillet 1914, sergent en septembre 1914 au 49^e RI de Bayonne. Blessé à Gozée (Belgique) le 23 août 1914. En février 1916, il est promu sergent fourrier au 34^e RI puis sergent-major à la 20^e section de secrétaires d'État-Major à Paris. (ADPA 1R854)
- 31 Adrien Marie Marcel Pierre Mialet, né à Bayonne le 2 juillet 1888 (classe 1908), N° matricule 225. Il se déclare industriel à Bayonne, résidant 32 rue de la Salie. Il appartient au 49^e RI. Il commande en tant que lieutenant une compagnie de mitrailleuses. Cité deux fois, il est promu capitaine et nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1918. (ADPA 1R800)
- 32 Jean Jacques Charles Lespinasse né à Lyon le 31 janvier 1869. Élève à l'École militaire. Chef de bataillon en 1914. (ADPA 1R579)

ÉTUDES ET RECHERCHES

le village le cas échéant et protéger la retraite des 18^e, 34 et 49 qui passent derrière nous. J'apprends au passage d'Henri Lasvignottes³³, Emile Bourgoïn³⁴, Chabaud³⁵. Pas rencontré ni Léon³⁶ ni Joseph Lapègue³⁷, ayant demandé des nouvelles à plusieurs camarades, il m'est répondu qu'ils se trouvaient dans des compagnies déjà passées (Goyet pour Joseph). Notre régiment prend la formation de combat. Monsieur Dabadie, Darget et moi partons avec le personnel établir le poste de secours sur la route de Beaumont. Le médecin auxiliaire Lartigau est chargé par M. Fulcrand³⁸ d'assurer la liaison du régiment avec nous et de nous prévenir de tout mouvement qu'il effectuerait. Vers midi le régiment reçoit l'ordre de battre en retraite sans avoir eu à intervenir. On nous oublie, la liaison prévue ne s'étant pas effectuée. Vers 13 heures, M. Fulcrand arrive au galop de son cheval et nous dit : Sauve qui peut, à notre disposition pour le choix des routes en direction de Clermont. Aussitôt tout le matériel est embarqué sur la voiture médicale et à travers champs, bois, etc. Par des chemins difficiles, pays inconnu, nous arrivons à rejoindre le régiment après plus de 3 heures de course en vitesse. Nous sommes près de Beaumont. Notre retraite va commencer. Un mélange indescriptible de convois divers a lieu, nous voyageons au milieu de fourgons d'artillerie, trains de combat de zouaves-tirailleurs-fantassins. Nous marchons ainsi par 2 - 3 et même 4 rangs sur la gd route jusqu'à 21 heures. Les convois civils, exode, sont parqués dans des champs pour nous laisser le passage. Nous assistons à des scènes très pénibles et de tristes tableaux - vieillards, infirmes, laissés sur le bord de la route. Nous prenons possession d'un local dans une maison où se trouve déjà installé : le poste de police (Sergt

-
- 33 Henri Lasvignottes né à Bayonne le 31 décembre 1887 (classe 1907), N° matricule 846. Il exerce la profession de forgeron à Bordeaux. Il appartient au 18^e RI. Disparu le 23 août 1914 à Marbaix (Belgique). (ADPA 1R789). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Bayonne et sur une plaque commémorative du lycée Paul Bert de Bayonne. (*memorialgenweb.org*)
- 34 Louis Émile Raymond Bourgoïn est né le 17 février 1891 à Merida (Vénézuéla) (classe 1911), N° matricule 1513. Il se déclare commis banquier à Bayonne. Sergent au 49^e RI, il est tué à l'ennemi à Gozée (Belgique) le 23 août 1914. Son décès a été consigné sur une liste officielle allemande. (ADPA 1R834). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Bayonne et sur une plaque commémorative à Caracas. (*memorialgenweb.org*)
- 35 Émile Chabaud serait décédé le 23 août 1914 à Gozée (Belgique). Il appartient au 49^e RI. (MDH JMO 26N639/1). Les combats des 22 et 23 août en Belgique furent extrêmement meurtriers pour le 49^e RI : 566 disparus, 266 blessés, 35 morts officiels...
- 36 Léon Antoine Marie Dospital est le frère de Bernard Maurice. Il est né le 5 mars 1890 à Bayonne où il exerce la profession de zingueur plombier (classe 1910), N° matricule 784. Mobilisé le 3 août 1914, parti aux armées le 7 août, il appartient au 34^e RI de Mont-de-Marsan. Il est évacué blessé au pied gauche par balle à Craonne (Aisne) le 21 septembre 1914. Il est classé "service auxiliaire" le 29 janvier 1915 puis intègre le 30 décembre 1915 la 20^e section de secrétaires d'État-Major où il passera le reste de la guerre. Il est démobilisé le 12 août 1919. (ADPA 1R823)
- 37 Mathieu Marie Joseph Lapègue, né à Bayonne le 20 septembre 1892 (classe 1912), N° matricule 1769. Il exerce la profession de commis banquier à Bayonne. C'est un cousin de Bernard Maurice Dospital. Caporal, il appartient au 49^e RI. Il est tué à l'ennemi à Gozée (Belgique) le 23 août 1914. (ADPA 1R844). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Bayonne. (*memorialgenweb.org*)
- 38 Marcel Edgar Louis Fulcrand, médecin major 2^e classe, est né à Sète le 9 décembre 1881. Il a fait ses études de médecine à l'École de Santé militaire de Lyon. Durant le conflit, il a obtenu trois citations.

Brouquaire³⁹) ; le colonel y est également logé. Notre dîner est léger, sardines, poulet pelé et fricassé, pas de pain.

25 août • À la pointe du jour⁴⁰ nous reprenons notre marche à travers bois, devant laisser les grandes voies pour le matériel d'artillerie. Nous débouchons à Sorles le Château. Puis nous nous dirigeons sur les Grandes Orées puis Felleries et Semeries à quelques kilomètres d'Avesnes. Dans la nuit nous soignons des blessés du 24^e artillerie (par accident), nous les évacuons sur Avesnes par une automobile civile requise, Darget les accompagne.

26 août • Départ des Grandes Orées au matin direction Etroeun [Etroeungt]⁴¹ puis nous arrivons devant la forêt du Nouvion⁴² devant laquelle nous passons presque toute la journée (immense forêt appartenant au duc de Guise) des allées magnifiques, arbres majestueux, lapinières, le tout ceinturé de grillages spéciaux (chasse gardée) (Fig. 6). On nous signale qu'une division de cavalerie est chargée de nous poursuivre. Nous voyons passer un officier fait prisonnier puis vers 23 heures, sous une pluie battante passant par Larroulies - Laflamangnie [La Flamengnie] - Buironfosse et Boujon ; nous arrivons à la Rue Lagasse. Souper à minuit.

27 août • Départ au point du jour⁴³, marche toute la journée, passé par Eglancourt, Marly, Haution et Voulpaix, nous arrivons le soir à Marfontaine⁴⁴ où sont déjà cantonnés 3 régiments d'infanterie.

28 août • Rassemblés pour le départ sur la grand-route. Je vois passer le 34^e. Ai vu Léon (Fig. 7) au passage puis à notre tour nous reprenons la marche toute la journée. Passé par La Neuville, Bertancourt, Marle, Erlon. Nous atteignons Pargny les Bois⁴⁵. Nous nous installons à l'école - instituteur décampé. Nous procédons à des recherches de victuailles supposées cachées - cave, grenier, etc. Nous réussissons à nous restaurer.

29 août • Au matin⁴⁶ départ pour La Ferté-Chevresis. Le bataillon est détaché comme soutien d'artillerie lourde et envoyé à Villers le Sec⁴⁷. Nous installons le poste de secours au château (Fig. 8), un garçon de ferme nous donne deux pou-

39 Marie Charles Pierre Brouquaire dit Castera est né le 4 janvier 1888 à Pau, (classe 1908), N° matricule 83. Engagé volontaire depuis 1906, il est nommé sergent le 1^{er} février 1908. Appartient au 18^e Ri. Il est blessé deux fois (1916, 1917) dans le secteur du Chemin des Dames (Paissy et Craonne). (ADPA 1R804)

40 "Le régiment bat en retraite vers 3h du matin... vers 10h le 218^e reçoit l'ordre d'aller occuper le village de Clermont vers lequel s'avance une colonne ennemie de toutes armes... le 218^e trouve le village occupé par des zouaves et des tirailleurs... repli..." (MDH JMO 26N718)

41 Etroeungt est une commune du département du Nord.

42 Ce domaine est situé en Thiérache dans l'Aisne.

43 "... à partir de ce jour les marches deviennent particulièrement pénibles, l'on marche longtemps et l'encombrement des routes par les colonnes augmente les fatigues à cause du manque presque absolu de discipline de marche..." (MDH JMO 26N718)

44 Larroulies, La Flamengnie, Buironfosse, Boujon et Rue Lagasse, Églancourt, Marly, Haution, Voulpaix, Marfontaine sont des communes du département de l'Aisne.

45 "... marche assez pénible départ 5h du matin arrivée à Pargny-les-Bois à 6h30 du soir..." (MDH JMO 26N718)

46 "... régiment quitte le cantonnement à 5h du matin..." (MDH JMO 26N718)

47 "... à 9h du matin le 6^e Bataillon en soutien à l'artillerie lourde à Villers-le-Sec. Toutes les formations détachées reçoivent leur personnel médical, le 6^e en particulier..." (MDH JMO 26N718)

ÉTUDES ET RECHERCHES

lets, un lapin, des œufs. Au cours de la journée, l'artillerie lourde avance, nous suivons le mouvement et allons nous installer à Ribemont. Une contre-attaque allemande nous oblige à revenir en arrière. Nous nous retrouvons au milieu de convois de toutes sortes battant en retraite et à 23 heures nous revenons à La Ferté-Chevresis rejoindre le restant du régiment. Nous passons la nuit au bord de la route près d'un grand bois. Nous assistons à un spectacle inoubliable : nombreux obus éclatant dans nos parages, lueurs d'incendies de fermes, de villages, etc. Dans la journée rencontré le 18^e d'infanterie. Vu Bouchet, Gardères, puis le 249^e. Vu Pierre Lasvignottes. Je donne du courage à tous avec ma peau de bouc garnie au château.

Fig. 6
Forêt de Nouvion
Domaine de Guise
(02).

Fig. 8
Villers-le-Sec
Le château (52).

Fig. 9
Couvron (02).

30 août • Au petit jour nous recevons l'ordre de repartir sur Villers-le-Sec au même point que la veille, la contre attaque n'ayant soi-disant pas réussie, en cours de route nous recevons l'ordre de revenir à La Ferté, la division devant être reformée. Nous apprenons que la veille il y avait eu un combat sérieux dans lequel le 49^e avait été très éprouvé. Nous reprenons notre marche de retraite. Nous passons les trois quarts du temps à travers champs et atteignons le soir Nouvion-Castillon mais le village est déjà occupé par d'autres troupes et nous recevons l'ordre de rejoindre Couvron. (Fig. 9) Il fait nuit très noire. Le canon

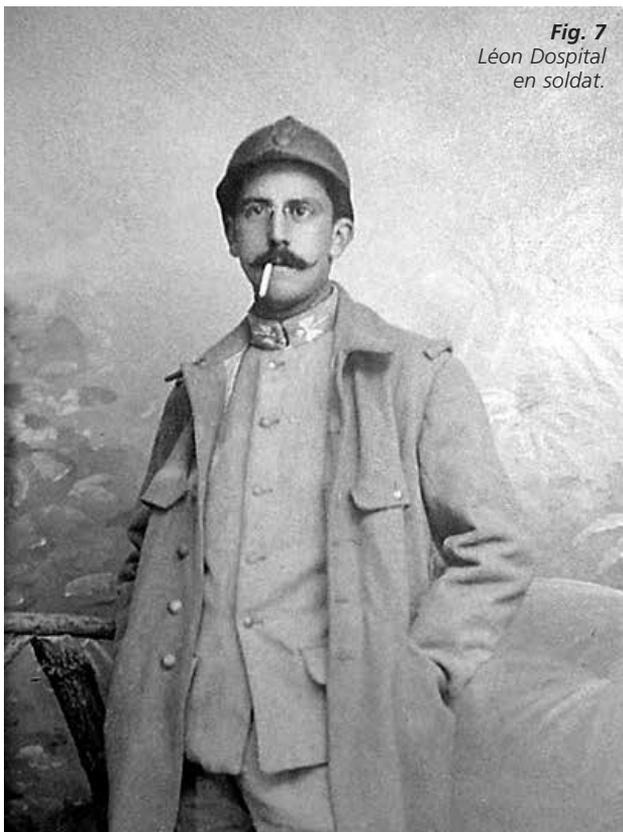


Fig. 7
Léon Dospital
en soldat.

tonne dur. Les projecteurs d'artillerie sillonnent le ciel. Nous sommes au milieu de batteries d'artillerie sans pouvoir avancer. Nous faisons connaissance avec le 120 et le 155. Très fatigués par cette journée passée sous un soleil de plomb nous arrivons vers minuit à Couvron. Souper vers 2 heures du matin chez des gens en train de préparer leurs ballots pour décamper mais néanmoins nous y recevons une généreuse hospitalité.

31 août • Nous repartons par Vivaise et Besny⁴⁸, nous passons la journée au pied de la ville de Laon⁴⁹ pensant y cantonner le soir. On nous apprend qu'une armée allemande débouchant par St-Quentin essayait de nous encercler. Aussi l'ordre de départ est de nouveau donné⁵⁰. On réquisitionne d'immenses voitures de ferme traînées par quatre chevaux dans lesquelles on charge tous les sacs des hommes et à nouveau en route, il faut faire 40 kilomètres dans la nuit. Le temps est très beau. Nous passons je ne sais plus où, je m'embarque sur la voiture médicale où l'on est bien secoué mais je réussis toutefois à dormir un moment.

1^{er} septembre • Nous marchons toujours et à part une grand halte⁵¹ pour le repas on n'arrête plus⁵². Vers 22 h mon bataillon est désigné pour escorter un convoi de vivres. Je rencontre dans la nuit Pierre Lasvignottes dont la compagnie escorte un autre convoi depuis plusieurs jours. Ayant barboté un sac d'avoine pour que notre cheval tienne le coup, M. Dabadie s'étant installé sous la bâche de la voiture pour se reposer un moment, moi étant monté sur son cheval, voilà que par suite des cahots de la route, le sac s'ouvre et déverse tout son contenu sur la route. Nous réussissons à en conserver une partie. Au cours de la nuit, le colonel chef du convoi vient me parler, je me suis tiré d'affaires au mieux lui donnant les indications qu'il demandait.

2 septembre • Nous ne prenons pas de temps, nous faisons toujours escorte au convoi et la marche ne s'arrête pas. La fatigue commence à se faire sentir. À 16 heures nous atteignons le village de Verneuil, notre escorte de convoi est terminée, ce dernier ayant atteint sa destination qui avait été prévue. Nous allons cantonner au village de Vincelles⁵³ deux kilomètres plus loin. Mais tout est déjà occupé par l'artillerie. Nous trouvons difficilement à nous loger, on nous installe dans une écurie où nous pouvons nous restaurer avec nos réserves et la rappapille⁵⁴ effectuée au cours de la journée - œufs pour malades, etc. Passés par Vailly, Braisne, Chéry Chartreuse, Dravegny, Coulonges, Passy⁵⁵.

48 Nouvion, Castillon, Couvron et Aumencourt, Vivaise et Besny-Loizy sont des communes du département de l'Aisne.

49 La ville sera occupée par les Allemands du 2 septembre 1914 jusqu'au 13 octobre 1918.

50 "... marche de retraite, grande halte de 2h à 5h. L'ordre nous arrive de continuer à marcher sans arrêt vers le sud. Le colonel réquisitionne 9 charrettes (une par compagnie) dans lesquelles les hommes déposent leurs sacs..." (MDH JMO 26N718)

51 Repos prolongé permettant aux fantassins de se restaurer en cours de route.

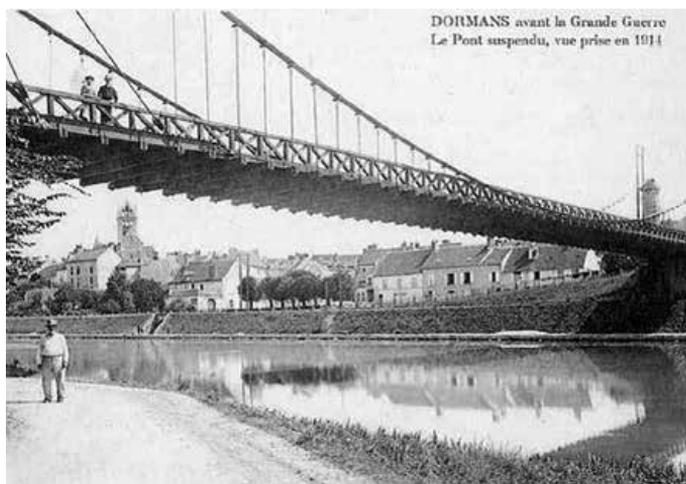
52 "... marche toute la nuit, toute la journée du lendemain..." (MDH JMO 26N718)

53 Vincelles, commune située dans le département de la Marne à proximité de Château-Thierry.

54 Rappapille : nous supposons qu'il s'agit de rapine mais sans connaître l'origine du mot. Nous avons trouvé deux occurrences pour ce terme : il s'agirait peut-être de patois marnais.

55 Ces dernières communes, toutes situées dans le département de l'Aisne.

Fig. 10
Dormans
Pont sur la Marne
(51).



3 septembre • À 23 heures alerte pour départ à 24h⁵⁶. Nous quittons le cantonnement, un peu reposés mais après avoir fait 3 kilomètres on nous arrête au pont de Dormans sur la Marne (Fig. 10). Arrivés trop tard nous devons laisser passer un convoi d'artillerie ayant priorité. Nous attendons jusqu'à 4 heures sous une pluie battante pour pouvoir franchir le dit pont suspendu. Un ingénieur des Ponts et Chaussées dirige le passage des convois, nous assistons au déchargement d'obus qui sont ensuite jetés dans la Marne, le pont ne pouvant supporter le passage de véhicules trop lourds. Nous traversons un pays très accidenté par des chemins défoncés et atteignons Baulne [en Brie] en passant par La Chapelle-Monthurel⁵⁷, Celles [sur Condé], Condé en Brie. Nous ne pouvons nous installer dans Baulne déjà surchargé de troupes et sommes obligés de rechercher plus loin un cantonnement. Nous passons la nuit sous l'avant toit d'une grange de fer. Nous réussissons à obtenir du lait réservé au médecin divisionnaire, 3 litres. Nous réussissons à préparer un repas avec nos réserves.

4 septembre • À 2 heures départ⁵⁸, nous sommes depuis 4 jours sans nouvelles de notre convoi qui nous a quittés depuis Laon. On nous fait une première distribution de pain depuis le commencement de notre retraite mais il est immangeable, étant complètement moisi. Dans la matinée je rencontre Edmond Serres qui me donne un quart de boule de pain que nous partageons à sept. Nous passons par Tréfols, Montmirail⁵⁹. Après avoir quitté ce village nous sommes salués par des obus boches qui passant au-dessus de nous, vont

56 "... départ du village pénible à cause de l'encombrement des routes par l'artillerie et les convois. Arrivée à Dormans à 6h30 du matin où le passage de la Marne s'effectue sans incident..." (MDH JMO 26N718)

57 Baulne-en-Brie, La Chapelle, Monthurel, Celle-sur-Condé sont des communes du département de l'Aisne.

58 "... Départ à 3h retardé à 5h à cause de l'encombrement des routes par l'artillerie lourde. Nous marchons toute la journée et toute la nuit..." (MDH JMO 26N718)

59 Commune située dans le département de la Marne.

éclater plus loin. Les batteries de nos 75 (Fig. 11) nous entourent et ripostent de leur mieux pour arrêter, maintenir la poursuite. Nous marchons toute la nuit. Vers 22 heures nous traversons une voie ferrée. Un maréchal des logis informe M. Dabadie qu'un fourgon chargé de pain se trouvait défoncé à proximité et qu'il pouvait disposer du chargement. Immédiatement tout le personnel vole vers le fourgon et entre tous nous réussissons à nous procurer sept boules qui ont été les bienvenues pour accompagner un lapin froid que nous portions, une réserve était également attachée à la selle de M. Dabadie.



Fig. 11
Batterie
Canon de 75.

46

5 septembre • Vers 2 heures du matin on nous informe qu'une grand halte aurait lieu avec autorisation de préparer du café. Faisant comme tout le monde, nous nous régalons d'un bon moka avant de prendre un coup de sommeil sur le bord de la route contre le talus. Mais quelques instants après il faut à nouveau repartir. Nous marchons comme des brebis, les uns dormant debout tout en marchant. À 14h nous arrivons dans la ville de Provins⁶⁰, il fait une chaleur torride, nous restons jusqu'à 19h devant l'entrée du cimetière dans l'attente de nouveaux ordres (Fig. 12). Nous retrouvons notre convoi, voiture médicale comprise qui avait pu échapper à l'encercllement, qui nous ravitaille en partie. On nous informe que nous devons cantonner au village de Sourduin⁶¹. Nous y arrivons vers 21h30 sans rien attendre de plus nous allons nous réfugier dans l'écurie du boulanger où nous pensons pouvoir bien nous reposer.

6 septembre⁶² • Vers 4 heures le boulanger faisait sa fournée. Par l'intermédiaire du garçon nous obtenions un pain tout chaud vivement partagé et digéré qui nous a fait bien plaisir. À 6 heures le bataillon est désigné pour être le soutien d'artillerie lourde. Nous rejoignons cette formation à l'entrée de la ville de Provins. Nous restons ainsi toute la journée. Je réussis à me faire raser par mon infirmier Guilanot avec le rasoir de la trousse assis sur un tas de cailloux au bord de la route. Devant notre station, la cantinière de la caserne de dragons⁶³ qui se trouvait à proximité (Fig. 13), faisait le vide de sa cantine ne sachant si la retraite se continuait plus loin. Conserves, vin, etc. nous étaient distribués et ont été très appréciés. À l'entrée de la nuit, nous recevons l'ordre de nous déplacer jusqu'à Saint-Brice à 2 kilomètres. Nous passons la nuit au clair de lune dans un champ contre une meule de paille. On nous annonce l'ordre du jour

⁶⁰ Du 6 au 9 Septembre se déroule la bataille de la Marne pour stopper l'avancée allemande et la retraite des troupes françaises. Le front va s'étendre de Provins à Verdun.

⁶¹ Commune de Seine-et-Marne.

⁶² *MDH JMO 26N718* "... nous reprenons enfin notre marche en avant. Étape courte et cantonnement..."

⁶³ Il s'agit du 29^e Régiment de Dragons de Provins.

ÉTUDES ET RECHERCHES

du Général Joffre indiquant la fin de la retraite avec reprise de l'offensive de l'ensemble des troupes françaises pour le lendemain matin 7 septembre. Nous sommes tous très contents, on ne se ressent plus de la fatigue des jours passés.

7 septembre • Notre mission se poursuit comme la veille, nous restons au même point jusqu'à 14h. Nous reprenons la route en avant, passant par Léchelle, nous arrivons à Villiers-St-Georges à 20 heures. Notre cantonnement est fixé à l'Hôtel Saint-Eloi avec l'État-Major du régiment (Fig. 14). Nous faisons un magnifique souper de fortune après visite des lieux dont je suis chargé d'assurer la garde. Rien ne manque langouste, langue de porc, petit-salé, choucroute, fruits le tout en conserve. Vins de qualité Sauternes, Haut-Brion, Châteauneuf-du-Pape, Chambertin, Moët et Chandon, café, liqueurs. À cet endroit la cave était au grenier. Effectuant des recherches je me trouve nez à nez avec le capitaine Hirigoyen, chacun une bougie à la main, ce dernier faisant de son côté ravitaillement pour sa popote. Dans la nuit arrivent au même hôtel des officiers de cavalerie avec État-Major, palabres pour nous faire décamper mais il n'y a rien eu à faire, nous restons installés dans la salle à manger couchés sur des matelas.

47

Fig. 13
Provins
La caserne des
Dragons (77).



Fig. 12
Provins
Route du cimetière
(77).

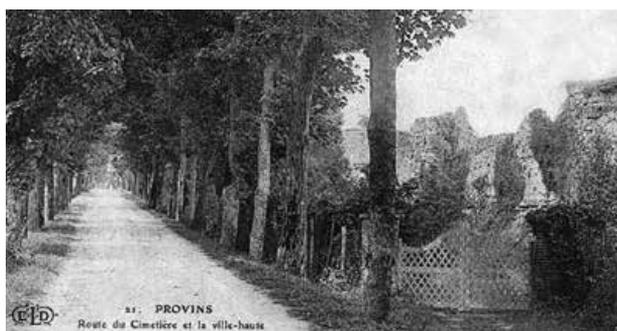


Fig. 14
Villiers-Saint-Georges – Hôtel Saint-Eloi (77).



8 septembre • Le départ devait avoir lieu à 6 heures⁶⁴. Nous profitons de quelques moments pour faire complément de provisions, cointreau, c hartreuse, bénédictine que le cheval du Major a consigné de transporter. Puis étant toujours soutien d'artillerie lourde passant par Montceaux-lès-Provins, Pierrelez, Montils, La Chapelle Ferrouge, Mailleray, nous atteignons Montolivet⁶⁵. Nous restons la journée dans un champ et assistons à la bataille de Montmirail en spectateurs. Il pleut sans discontinuer. À la tombée de la nuit, nous avançons par Marchais-en-Brie, l'Épine haute pour atteindre l'Épine aux Bois⁶⁶ où nous cantonnons dans une grande ferme à l'entrée du village.

9 septembre • À 9h ½ nous repartons par Montenils et arrivons à Montdauphin [Mont-Dauphin] où on nous relate la bataille de la veille⁶⁷. J'apprends la mort de Bouchet⁶⁸. Nous sommes cantonnés dans une maison complètement saccagée par les allemands. Nous soupçons dehors à la lueur des bougies. Rencontré Jules Etcheverry⁶⁹ conducteur d'une voiture d'ambulance. Nous soignons des blessés français et allemands qui n'ont pu être évacués sur l'arrière.

10 septembre • Départ à 10h30. Puis nous traversons le champ de bataille partout des cadavres jalonnent notre route parmi eux celui du Lieut. Gieure⁷⁰ du 18^e arrivé en renfort la veille. Dans une ferme abandonnée, nous trouvons un cheval, des harnais, une grande baladeuse⁷¹ que nous équipons pour remplacer notre voiture médicale dont nous sommes toujours sans nouvelles depuis Provins. Vers 13 heures nous rejoignons le 5^e bataillon⁷². Il pleut sans arrêt. Nous faisons la grand-halte et repartons pour Étampes près de Château-Thierry où nous arrivons à 19h. Le poste de secours est installé à l'École communale abandonnée, nous faisons notre popote et couchons dans la grande salle d'école.

11 septembre • Départ à 6h1/2 pour Château-Thierry 3 kilomètres (Fig. 15). Nous restons à l'entrée de la ville près du pont principal jusqu'à 8h1/2 pendant la préparation du cantonnement. Nous apprenons que le bataillon doit garder la



Fig. 15
Château-Thierry
Pont sur la Marne
(02).

64 " ... régiment quitte son cantonnement à 2h de l'après-midi. Nous traversons une région où ont lieu des combats assez sérieuses et nous sommes incommodés par l'odeur se dégageant des cadavres d'hommes et d'animaux que l'on n'a pas encore eu le temps d'enterrer..." (MDH JMO 26N718)

65 Communes situées dans le département de la Seine-et-Marne.

66 Commune de l'Aisne.

67 Ils laissent Montmirail à l'ouest.

68 Jean Calixte Bouchet né le 14 octobre 1877 à Toulouse, (classe 1897 recrutement de Pau) N° matricule 1221. Il a été enfant de troupe puis engagé volontaire à partir de 1895, nommé adjudant le 25 juin 1912. Appartient au 18^e RI. Il est tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 à Marchais-en-Brie (Aisne). (ADPA 1R680). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Labastide-Cezeracq (64) et inhumé dans la Nécropole Nationale Les Chesnaux à Château-Thierry tombe 186. (*memorialgenweb.org*)

69 Il pourrait s'agir de Jules Etcheverry né le 29 octobre 1877 à Villefranque (classe 1897) N° matricule 308. Appartient au 49^e RI. Il exerce la profession de cordonnier rue Pannecau à Bayonne. (ADPA 1R672)

70 Martin Gieure né le 11 novembre 1876 à Herm (Landes) (classe 1895) N° matricule 187. Engagé volontaire de 1896 à 1902. Nommé lieutenant de réserve en 1910. Appartient au 18^e RI puis au 143^e RIT. Il est tué à l'ennemi le 8 septembre 1914 à Marchais-en-Brie. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur. (ADPA 1R660). Il est inscrit sur le Monument aux Morts d'Herm (40) et sur la plaque commémorative de l'église de cette commune. (*memorialgenweb.org*)

71 Une baladeuse est une voiture à cheval de marchand ambulant.

72 "Nous rencontrons à Haute-Épine le 6^e Bataillon qui nous avait quitté depuis le 3 Septembre...". Le 6^e Bataillon est celui auquel appartient Bernard Maurice Dospital. (MDH JMO 26N718)

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 16

Baslieux-les-Fismes – Rue principale (02)

Ville⁷³ jusqu'à l'arrivée des troupes territoriales⁷⁴, les hommes font la recherche des Allemands qui n'ont pas suivi leurs troupes ; ils assurent les divers services gare, etc. Les premiers trains commencent à arriver. L'infirmerie se trouve dans un magasin de la Place de l'Hôtel de ville. De nombreux blessés passent dans la ville où un hôpital de campagne a été créé. Les civils commencent à revenir. Des magasins s'ouvrent et nous pouvons nous ravitailler en pain, viande, etc. Le temps est toujours très mauvais.

12 septembre • Journée même point. Rencontré René S^t-Laurent⁷⁵ qui a passé une partie de l'après-midi avec nous. Vu M. Vasserot⁷⁶ qui est évacué.

13 septembre • Départ à 11h30 par Brasles, Gland, Mont-S^t-Père, Jaulgonne, Le Charmel, Fresnes [en Tardenois], Courmont pour atteindre Cierges à 19h sous la pluie, les chemins sont en très mauvais état.

14 septembre • Départ 6h30, passage à Cohan, Dravegny. Arrivée à Baslieux [lès Fismes]⁷⁷ à 18h (Fig. 16). Nous retrouvons le 5^e bataillon. L'infirmerie est à l'école.

73 "... le 6^e Bataillon est resté à Château-Thierry pour la garde du quartier général..." (MDH JMO 26N718)

74 Le régiment d'infanterie territoriale, ou RIT, était une formation militaire composée des hommes âgés de 34 à 49 ans, considérés comme trop âgés et plus assez entraînés pour intégrer un régiment de première ligne d'active ou de réserve. Cependant un grand nombre d'entre eux furent intégrés aux régiments d'active pour remplacer les pertes. Ils sont surnommés les "Pépères" en raison de leur âge.

75 René Adolphe Dominique Louis Saint-Laurent est né à Bayonne le 4 mai 1887 (classe 1907) N^o matricule 756. Il se déclare agent d'assurances, domicilié rue Thiers à Bayonne. Appartient au 49^e RI. Il décède à Anglet en 1928. (ADPA 1R789)

76 Gabriel Marie René Henri de Vasserot est né le 4 avril 1889 à Bayonne (classe 1909) N^o matricule 495. Il se déclare représentant à Lille. En 1914, avant la guerre il est installé à Gallipoli en Bulgarie. Appartient au moment de la mobilisation au 12^e RI de Tarbes, il change ensuite plusieurs fois d'affectations. (ADPA 1R811)

77 Baslieux-les-Fismes est une commune de la Marne, à l'ouest de Reims.

15 septembre • Départ à 7h pour Roussy [*Roucy*]. Rencontré Léon malade, transporté par le convoi de son régiment égaré depuis 3 jours. Il déjeune avec nous. Nous assistons des hauteurs de Roussy⁷⁸ à la bataille de Corbeny⁷⁹. Vers 17h nous recevons l'ordre de nous porter sur Pontavert. Après avoir fait 2 kilom. nous sommes arrêtés à l'entrée d'un bois où nous bivouaquons, la pluie tombe abondamment. Les hommes font des tranchées en cas de repli.

16 septembre • Nous passons toute la journée au même point. La bataille se poursuit devant nous, il passe de nombreux blessés. Nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à soutenir une retraite éventuelle. Les obus allemands nous rendent visite, les uns éclatent dans les bois, les autres derrière nous, personne n'est touché. Vers 19h un détachement du 18^e (adjudant Lasserre) s'arrête près de nous. Lasserre commande une escorte de gardes accompagnant 170 prisonniers de la garde dont 2 officiers. À 21 heures, nous devons revenir en arrière ; le régiment cantonne à Roussy, les voitures restent au parc dans le bas du village.

17 septembre • À 6 heures ordre de se porter aux mêmes positions que la veille, la canonnade continue de part d'autres. Rien à signaler. Aucun blessé. À 17 heures nous quittons les lieux pour Cuiiry-les-Chaudardes où doit cantonner le 6^e bataillon, le 5^e devant se rendre à Maizy. La pluie tombe sans arrêt. Nous traversons l'Aisne sur les ponts construits par le Génie et arrivons au cantonnement, complètement noyés. Nous tombons chez de braves gens possédant une cuisinière et profitons ainsi de nous remettre au sec. Le ravitaillement est toujours maigre et pas de possibilités de trouver quoi que ce soit, les fermes ayant été dévastées.

18 septembre • Journée à Cuiiry-les-Chaudardes.

19 septembre • À 10 heures nous partons pour Beurieux⁸⁰ distant de 4 kilomètres. Notre bataillon se divise : les 23 et 24 C^{ies}⁸¹ sont envoyées aux tranchées avec le 5^e bataillon. Les 21 et 22^e avec l'État-Major y compris le médecin et le personnel médical sont dirigés sur la route d'Œuilly, à côté des Anglais où nous installons un bivouac avec mission de garder les ponts sur l'Aisne⁸². Nous restons au même endroit jusqu'au 20 octobre. Au cours de ce séjour, à signaler.

78 " ... Stationnement en arrière du bois de Roucy... les ambulances de la 35^e Division sont débordées, les blessés arrivent en grand nombre des combats de la Ville-au-Bois et de la Ferme du Choléra..." (MDH JMO 26N718)

79 Corbeny est un village à l'intersection du Chemin des Dames et de la route Laon-Reims. Les Allemands parviennent à conserver Corbeny de justesse le 13 septembre 1914. Des Français du 57^e RI s'y infiltrent mais ne peuvent s'y maintenir faute de soutien de l'artillerie qui n'a pas pu suivre le rythme de l'infanterie. Les combats durent plusieurs jours ; les Français doivent cantonner aux plaines sud du Chemin des Dames.

80 " ... le régiment doit défendre le village qui constitue une tête de pont, il reçoit l'ordre d'occuper les tranchées barrant tout le plateau..." (MDH JMO 27N718)

81 Une compagnie est une subdivision d'un bataillon qui comprend 150 hommes environ, commandée généralement par un lieutenant.

82 " ... Le régiment doit défendre le village qui constitue une tête de pont, il reçoit l'ordre d'occuper les tranchées barrant tout le plateau... Il ne se trouve pas en 1^{re} ligne, les positions avancées distantes de 2 à 3 km étant occupés par d'autres régiments..." (MDH JMO 26N718)



Fig. 17
Beaurieux – Le château (02).

20 septembre • Agencement d'un gourbi⁸³ en paille adossé à notre voiture médicale. Nous sommes tout au bord de l'Aisne. C'est là que se passe la visite, que les soins sont donnés et que nous prenons nos repas, Dabadie, Darget faisant toujours popote avec nous comme depuis le départ de la retraite.

24 septembre • Nous apprenons qu'un obus a tué le commandant Dupont⁸⁴, blessé sérieusement l'adjudant Ocaïs Apeceix⁸⁵ de Bayonne.

25 septembre • Nous apprenons le décès de ce dernier. Le même jour⁸⁶ un obus tombe sur le château de Beaurieux, le Dr Fulcrand est légèrement blessé mais refuse de se laisser évacuer⁸⁷ (Fig. 17). Darget qui avait rejoint le médecin chef a son dolman percé par un éclat et est légèrement contusionné.

83 Dans l'argot des combattants, un gourbi désigne un abri. Le terme s'applique peu en première ligne, il est utilisé surtout à partir de la seconde ligne jusqu'au cantonnement. (*crit1418.org*)

84 Henri Léon Paul Dupont est né le 10 juin 1861 à Paris VI^e (classe 1882 Seine), N^o matricule 186. "... mort du commandant du 5^e Bataillon tué par un obus ayant éclaté sur son gourbi..." (*MDH JMO 26N718*). Citation à l'ordre du corps d'armée (N^o 54) "le chef de Bataillon Dupont Henri Léon Paul, en retraite depuis trois mois au moment de la mobilisation, n'ayant pas reçu d'affectation, a rejoint immédiatement son ancien Corps et a demandé et obtenu de prendre le commandement d'un bataillon du Régiment de réserve. Très belle attitude au feu en toutes circonstances. Les tranchées de son bataillon ayant été soumises pendant plusieurs jours à un bombardement intense a été tué par un obus à son poste de Commandement." (*MDH JMO 26N718/1*)

85 Le nom est mal orthographié. Il s'agit en fait d'Arnaud Oxoaix Apeceix né le 1^{er} août 1884 à Ossas Suhare (classe 1903) N^o matricule 20. Engagé volontaire de 1904 à 1907. Nommé adjudant le 25 février 1910. Appartient au 49^e RI. Mort des suites de ses blessures à Beaurieux (Aisne) le 24 septembre 1914. (*ADPA 1R753*). Il est inscrit sur le Monument aux Morts d'Ossas-Suhare. (*memo-rialgenweb.org*)

86 "... Bombardement du village de Beaurieux. Un obus de 250 tombe en face du poste de secours et blesse un infirmier et un médecin chef major en service..." (*MDH JMO 26N718*)

87 "... Le médecin chef major 2^e classe qui, bien que blessé, avait gardé la direction du service est évacué. Lacoste prend la direction du service médical du 218^e..." (*MDH JMO 26N718*). "24 octobre 1914 M. Fulcrand médecin major de 2^e classe au 218^e Régiment d'Infanterie a été nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur au grade de chevalier le 25 Septembre (1914) a été atteint de trois blessures par un obus tombant près de son poste de secours et blessant en même temps deux infirmiers. A montré le plus grand calme et le plus grand sang froid dans l'organisation des premiers secours et n'a consenti à se laisser évacuer sur l'ambulance que sur les instances du Chef de Corps signé Joffre". (*MDH JMO 26N718/1* ordre N^o 265 D - extrait). "25 Septembre 1914 à Beaurieux le sergent brancardier est cité à l'ordre du régiment pour le fait suivant : le 25 Septembre, un obus étant tombé près du poste de secours du 218^e, blessant le médecin chef de service et plusieurs hommes a montré le plus grand calme et la plus grande énergie pour secourir les blessés. Le sergent Lafon est nommé sergent-major à la date du 26 Septembre." (*MDH JMO 26N718/1* ordre du régiment N^o 14)



Fig. 18
Soldats anglais
dans les tranchées.

1^{er} octobre • Notre bivouac est canonné par les Allemands. Une vingtaine d'obus de 105 déferlent pendant notre déjeuner. Nous restons au même point couchés sous la voiture médicale. Certains qui n'ont pu trouver place avec nous se couvrent la tête avec notre table, des chaises, etc. Personne n'est touché, tout se passe sans casse et nous terminons notre repas un peu émotionnés de cette première connaissance avec les obus. La voiture porte de larges traces de cette épopée : plusieurs grosses balles de plomb de 2 cm de diamètre sont incrustées dans les roues, etc.

2 octobre • Nous sommes passés en revue à 8 heures du matin par le Général Marjoulet⁸⁸. Nous quittons le bivouac sous un épais brouillard. La revue se passe au bas de Beurieux. Le général nous présente notre nouveau chef le L-Colonel Estève ancien commandant de mon bataillon qui remplace le L-Colonel Duchesne⁸⁹ parti de Pau avec nous, nommé Colonel commandant par intérim de la 72^e brigade. Tout se passe pour le mieux et nous rejoignons le bivouac avant que le brouillard ne soit levé.

10 octobre • M. Fulcrand qui avait été évacué sur Glennes⁹⁰, reprend son poste de médecin chef⁹¹.

14 octobre • Nouveau bombardement du bivouac. Il n'y a pas de casse.

17 octobre • Beaucoup de brouillard, il fait très froid, la glace fait son apparition. Dans la nuit les Anglais reçoivent l'ordre de départ de leur secteur (Fig. 18). Nous sommes déçus car depuis notre arrivée près d'eux, nous étions largement

88 Saint-Cyrien (il en sort en 1878), François Marjoulet est général de brigade en 1914 et commande la 35^e DI qui combat autour de Craonne à l'automne 1914 puis sur le plateau de Paissy en 1915 et au début de 1916. (*dictionnaireduchemindesdames.blogspot.fr*)

89 Colonel Denis Duchêne est né en 1862 à Juzennecourt (Haute-Marne). Saint-Cyrien en 1883, il est colonel en 1914 puis promu général. En mai 1918, lors de l'offensive Ludendorff, ses réactions sont jugées tardives par l'État-Major et il est limogé le 10 juin 1918 mais retrouve son commandement en 1920.

90 Glennes est, sur le Chemin des Dames, un lieu de repos et de départ des troupes.

91 "... retour de Fulcrand qui reprend son service au 218^e..." (*MDH JMO 26N718*)

ÉTUDES ET RECHERCHES

approvisionnés en jambon, confiture et autres produits que nous échangeons contre des boules de pain. Ayant fait un échange de cette sorte la veille au soir, nous attendions vainement l'arrivée de ce ravitaillement et avons été roulés de ce que nous avons fournis.

20 octobre • Dans la soirée nous recevons l'ordre de rejoindre le 5^e Bataillon à Beurieux, nous nous installons au château où se trouve déjà le médecin chef et le personnel du 5^e B^{on}. Nous retrouvons Marcel, Lapeyre, Ferré et nous nous arrangeons au mieux pour nous loger tous ensemble. Nous restons au même endroit jusqu'au 27 octobre.

27 octobre • À 17h30 mon service rejoint le bataillon sur la place de Beurieux, cette unité est désignée pour aller occuper les tranchées du Château du Blanc Sablon dans la région de Craonnelle⁹² (Fig. 19). Notre poste de secours doit s'installer au dit Château. Après deux heures et demi de marche en sous-bois où nous trouvons des chemins défoncés et de la boue jusqu'aux genoux, nous réussissons néanmoins à faire suivre notre voiture médicale avec l'aide d'un cheval de renfort attelé en flèche. Nous atteignons le château où nous relevons le 49^e d'infanterie 2^e B^{on}. Je rencontre René St-Laurent, nous soupsons ensemble, chocolat au lait, tartines, etc. Je couche avec lui dans la cave.



Fig. 19
Craonnelle
Château de Blanc
Sablon (02).

28 octobre • Nous restons au même endroit. À l'entrée de la nuit, le 49^e est relevé par le 2^e étranger⁹³. Au moment de la relève un obus tombe sur une tranchée encore occupée par le 49^e, éboulement, etc. 9 morts⁹⁴, un dixième homme peut être dégagé et transporté à notre poste de secours pour soins. Passé la soirée avec René St-Laurent et Robert plâtrier à Biarritz⁹⁵. Le 2^e étranger colonel Passard⁹⁶ remplace le 49^e.

29 octobre • Château du Blanc-Sablon

30 octobre • *Dito*. Dans l'après-midi violent bombardement nous avons 2 morts et 6 blessés que nous faisons évacuer. Le soir à 19h nous rejoignons le château de Beurieux où nous arrivons à 22h.

31 octobre • Château de Beurieux. Nous passons la journée avec le 49^e. Dîner en commun. Vrai festin. Le soir ce dernier régiment va occuper les tranchées

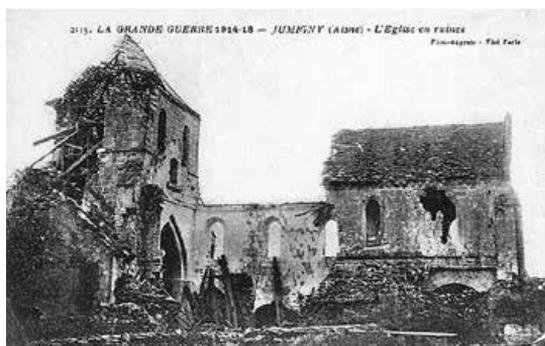
92 " ... le commandant du bataillon reçoit l'ordre d'aller occuper les tranchées de 1^{re} ligne en avant de Blanc-Sablon entre Oulches et Craonnelle..." (MDH JMO 26N718)

93 Unité de la Légion étrangère.

94 Dans le Journal de Marches et Opérations du 49^e RI, aucune mention de cet événement. (MDH JMO 26N639/1)

95 Jean-Baptiste Marcel Édouard Robert est né le 25 avril 1887 à Biarritz (classe 1907) N° matricule 1043. Appartient au 49^e RI. Il exerce effectivement la profession de plâtrier à Biarritz. (ADPA 1R789)

96 Flavien Marie Alexandre Passard est né le 10 juin 1857 à Membrey (70). Sorti de Saint-Cyr en 1878, il effectue la première partie de sa carrière au Maroc. Il prend le commandement du 2^e Étranger dès 1913. Il finit sa carrière comme général de brigade. Il est commandeur de la Légion d'honneur. Il avait la réputation d'être très dur avec ses hommes. (meble.free.fr)



devant Oulches. Il est remplacé par le 34^e qui arrive vers 20h30. Le service médical est sous les ordres du Cdt Defourq – qui fait une entrée furieuse – voulant nous mettre tous dehors. Notre partie de roulette est interrompue et nous défilons vers les caves qui nous servaient de dortoirs emportant lumières, etc.

1^{er} novembre • Toute la matinée, vifs incidents entre M. Defourq et mon médecin chef. Le premier voulant qu'on lui ouvre toutes les pièces, bibliothèque, salle à manger, chambre, etc. Il ne comprenait pas qu'il ait été obligé de dormir dans un lit sans matelas alors que de simples infirmiers étaient mieux couchés. Mon médecin lui présente un ordre du général de Brigade lui intimant de ne laisser aucune pièce libre tant qu'il occupait le château et à son départ toutes les clés devaient être rapportées à la Brigade. Le même soir nous quittons ce secteur pour rejoindre la ferme de Cuissy⁹⁷ entre Œuilly et Vendresse [Vendresse-Beaulne] (Fig. 20). Là, 21 et 22 C^{ie} et notre service avec M. Dabadie préparent le cantonnement. 23 et 24 C^{ie} avec Darget comme médecin vont rejoindre le 5^e bataillon aux tranchées des creutes⁹⁸ devant Vassogne⁹⁹.

2 novembre • Ferme de Cuissy. Immense ferme où en temps normal on fait l'élevage de chevaux, bœufs, etc. Les diverses écuries peuvent contenir plus de 700 têtes. Nous sommes avec le 58 artillerie de Bordeaux dont les pièces sont en batterie devant la ferme. Le soir vers 17 heures nous recevons l'ordre de rejoindre le restant du régiment. Nous passons par Jumigny complètement détruit (Fig. 21). Après 3 kilomètres environ nous arrivons aux Creutes. Fusées lumineuses, éclatements d'obus éclairent la route mais nous n'avons pas de blessés. Je visite les Creutes, magnifiques carrières très profondes à raz de sol. Les deux compagnies s'y logent ainsi que mon personnel.

Fig. 20 (à gauche)
Ferme de Cuissy (02).

Fig. 21 (à droite)
Jumigny
Village détruit (02).

97 Cuissy était une ancienne abbaye de prémontrés transformée en ferme (exploitée par la Veuve Chovet).

98 On appelle "creutes" les multiples cavités creusées dans les épaisses couches de calcaire des collines. Durant la Première Guerre mondiale, les creutes peuvent servir d'abris ou de cantonnement aux combattants. Tout un aménagement intérieur y fut implanté par les différentes armées. La plus célèbre est la Caverne du Dragon. (www.chemindesdames.fr)

99 Village des pentes sud du Chemin des Dames, proche de la Caverne du Dragon et de la Vallée Foulon. De par sa position, relativement à l'abri grâce aux pentes du plateau de Paissy, et grâce à ses nombreuses creutes, le territoire de Vassogne devient une zone de stationnement majeure des soldats français. (dictionnaireduchemindesdames.blogspot.fr)

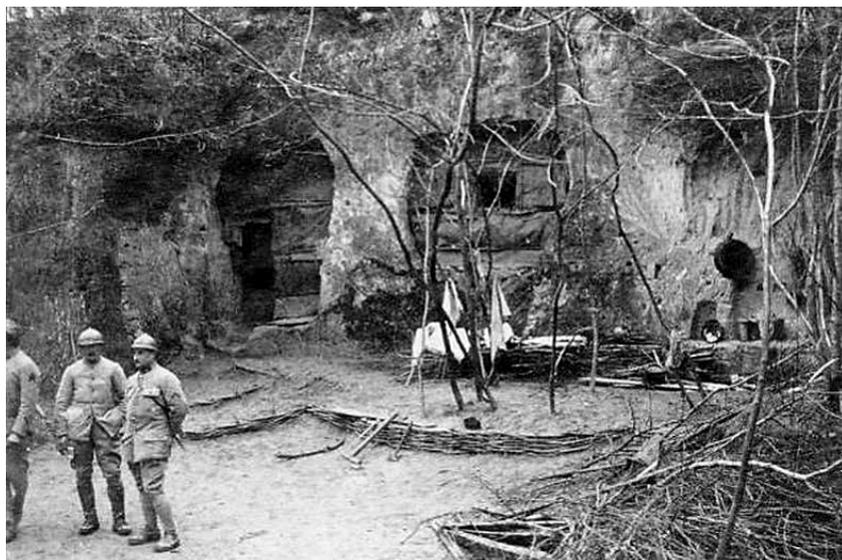


Fig. 22
Les Creutes (02).

3 novembre • Au petit jour, M. Dabadie, M. Darget, l'ordonnance de M. Dabadie et moi quittons les Creutes pour le village de Vassogne où nous devons installer un poste d'évacuation, les voitures médicales des ambulances ne pouvant monter jusqu'aux Creutes¹⁰⁰ (Fig. 22). Nous restons au même point jusqu'au 14. Le soir nous rejoignons la ferme de Cuissy puis tous les cinq jours nous faisons la navette entre Vassogne et la ferme jusqu'au 10 janvier 1915, jour où nous quittons le secteur, pour Bourg et Comin¹⁰¹.

À signaler durant cette période :

14 novembre • Incendie de la ferme. 24 chevaux du 218 et du 16 de l'artillerie n'ont pu être libérés à temps et sont morts brûlés ou asphyxiés¹⁰².

23 novembre • Le Commandant Pradines prend le commandement du régiment.

28 novembre • Visite du Maréchal Franchet d'Esperey¹⁰³.

100 "... poste de secours est installé dans une grotte à proximité du poste de commandement et est posté à l'entrée du boyau conduisant aux tranchées de 1^{re} ligne. La grotte est divisée en 4 pièces dont une possède une cheminée. Nous arrivons à installer une salle de pansements, une salle des blessés, une salle pour les malades, une salle pour le personnel. À Vassogne, le village voisin où le régiment que nous avons remplacé avait son poste de secours principal, nous installons un relais d'ambulance où nous transporterons nos blessés en attendant que le groupe de brancardiers divisionnaires viennent les y prendre. Les voitures ne peuvent arriver que jusqu'à Vassogne..." (MDH JMO 26N718)

101 Bourg-et-Comin est le point de départ des soldats montant en position sur les lignes du Chemin des Dames.

102 "... Allumé par un artilleur, un incendie éclate à la ferme de Cuissy et détruit une écurie où périssent 17 chevaux appartenant au 218^e..." (MDH JMO 26N718/1)

103 Il commande alors la V^e Armée.



Fig. 23
L'aviateur Hostein.

16 décembre • Mort du Capitaine Bignalet sorti de la tranchée sans raison¹⁰⁴.
Disparition du Lieut. Brun d'Oloron.¹⁰⁵

56

27 décembre • Un obus tombe à 10 mètres de notre poste de secours de la ferme de Cuissy où nous nous trouvons. Fracas épouvantable. Pas de blessés.

■ 1915

4 janvier • Ballade à Fismes avec Elichagaray¹⁰⁶. Passés à Merval vu Hostein l'aviateur¹⁰⁷ (Fig. 23).

7 janvier • Le Lieut. Colonel Érulín prend le commandement du Régiment¹⁰⁸.

¹⁰⁴ Jean Séverin Bignalet est né à Bizanos le 27 novembre 1867 (classe 1885) N° matricule 395. Engagé volontaire depuis 1886. Promu capitaine le 26 décembre 1906. Tué à l'ennemi le 16 décembre 1914 au plateau de Paissy. (ADPA 1R562) "... 16 décembre décès du capitaine Bignalet suite plaie à la cuisse droite et à la poitrine..." (MDH JMO 26N718). "... Sorti seul des lignes françaises par le boyau de liaison avec la 25^e Division, le capitaine Bignalet, commandant la 22^e compagnie est tué vers 12h30 en face d'un ouvrage allemand près du sentier qui monte au Chemin des Dames à l'est du poteau d'Ailles..." (MDH JMO 26N718/1)

¹⁰⁵ Émile Auguste Brun est né le 23 mars 1887 à Oloron (classe 1904 ?) N° matricule 1473. Engagé volontaire de 1895 à 1906. Promu lieutenant le 22 décembre 1913. Appartient au 218^e RI. Il a disparu au cours d'une mission le 16 décembre 1914 (ADPA 1R796). Cependant sur la fiche officielle de décès du Ministère de la Guerre il est indiqué qu'il a été tué à l'ennemi à Ailles (Aisne). "... Vers 17h le lieutenant Brun de la 22^e compagnie disparaît au cours d'opérations effectuées dès la nuit tombée afin d'atteindre le corps du capitaine Bignalet qui est ramené au poste de secours du 218^e. Les investigations faites immédiatement pour retrouver le lieutenant Brun restent vaines..." (MDH JMO 26N718/1). Il est inscrit sur le Monument aux Morts d'Oloron (memorialgenweb.org).

¹⁰⁶ Jean Baptiste Pierre Eugène Elichagaray est né le 3 Septembre 1886 à Bayonne (classe 1906) N° matricule 810. Appartient au 218^e RI. (ADPA 1R778)

¹⁰⁷ William Hostein est né à Bordeaux le 9 mars 1883. Il est avant guerre mécanicien de précision. Lors de son service militaire, il sert au 49^e RI de Bayonne. En janvier 1915, il est pilote de l'Escadrille D6. Un fonds William Hostein est conservé au Musée Régional de l'Air à Angers. (albindenis.free.fr/Site_escadrille/William_Hostein)

¹⁰⁸ "... Le chef de bataillon Pradines lui reste adjoint..." 13 janvier 1915 Citation à l'ordre du Corps d'Armée. "Par son endurance et son énergie dans le commandement du 218^e Régiment d'Infanterie par la parfaite compréhension de l'organisation de son sous-secteur et pour le dévouement dont il a fait preuve dans la poursuite de son exécution". Louis Joseph Erulin est né le 16 avril 1884 à Briçon. Saint-Cyrien (1883), lieutenant-colonel puis colonel au 117^e RI. En 1920, il est fait commandeur de la Légion d'honneur. Il meurt à Aix-en-Provence en 1926. (MDH JMO 26N718/1)

ÉTUDES ET RECHERCHES

10 janvier • Nous quittons le secteur pour Bourg-et-Comin passant par Œuilly.
11 janvier jusqu'au 29 mai • À Bourg-et-Comin - Moussy. Rencontre avec les camarades du 249^e, régiment avec lequel nous devons faire relève dans le secteur de Moussy-Verneuil¹⁰⁹ avec repos à Bourg. Nous opérons ainsi jusqu'au 29 mai : comportant 7 jours à Moussy et 7 jours à Bourg-et-Comin (19 janvier au 29 mai relève tous les 7 jours). 1^{er} départ 19 Janvier au cours de cette période.

4 février • Nos tranchées sont violemment bombardées, l'une d'entre elles est complètement démolie ensevelissant plusieurs hommes. Le bilan se chiffre par 11 tués dont le Lieut¹ Cariton¹¹⁰ et 19 blessés¹¹¹ dont notre sergent-major brancardier Lafon¹¹² décédé par la suite à l'ambulance de Glennes.

12 février • Au cours de notre déplacement vers Moussy, nous sommes arrosés par 3 obus qui éclatent à quelques mètres devant nous. Nous nous blottissons contre la voiture médicale qui s'arrête sur la route. Pas de dégâts.

16 février • Un obus tombe sur le gourbi de nos brancardiers au bois de Boules où Battistan¹¹³ un des nôtres est grièvement blessé tout en donnant ses soins à un camarade.

7 avril • Rendu visite à Hippolyte Lopez¹¹⁴ aux tranchées de Beaulne. Passé une partie de l'après-midi, bu du thé avec biscuits.

109 "... Le régiment part occuper les tranchées de 1^{re} ligne dans le secteur de Verneuil-Moussy, les emplacements occupés : Bône, Verneuil, Moussy, Ferme du Pont de Soupir, Pont Métallique, Ferme de Metz, Moulin Brûlé et Bois des Barles. Les brancardiers suivent leurs compagnies et établissent un refuge pour blessés où se trouve leur compagnie. Pendant le séjour du régiment dans les tranchées, ceux qui sont incapables (maladies, fatigues...) rendent des services pour la réfection des claies, des gobiaux..." (MDH JMO 26N718)

110 Jean Roger André Cariton est né à Bordeaux le 29 septembre 1888, (classe 1908 recrutement Bordeaux) N° matricule 354. Sous-lieutenant au 218^e RI. Inscrit sur le Monument aux Morts de Beuste (Gironde), inhumé à la Nécropole Nationale Soupir 1 tombe 2419. "... La rafale la plus violente se déclenche entre 12h et 12h20 tuant 10 hommes et un officier, M. le Sous-Lieutenant Cariton de la 23^e C^{ie} lequel était en train de panser un de ses hommes blessés et blessant plus ou moins grièvement 18 hommes. Jusqu'au soir il est impossible de porter secours aux victimes du bombardement car le moindre mouvement provoque la reprise du tir de l'artillerie ennemie auquel s'ajoute à courte distance la mousqueterie des fantassins allemands..." (MDH JMO 26N718/1)

111 "... Le transport des blessés au poste de secours a été très pénible et n'a pu s'effectuer que de nuit. Malgré les précautions, les Allemands s'étant aperçus qu'on relevait les blessés, pour la plupart enfouis sous les décombres des abris, ont recommencé les bombardements, le sergent-major brancardier qui dirigeait une équipe a été grièvement blessé au foie et au rein. Vu leur nombre les tués n'ont pas été transportés à Moussy et ont été enterrés dans la prairie située en arrière de Moulin-Brûlé où se trouvent déjà plusieurs tombes..." (MDH JMO 26N718)

112 Jean-Marie Lafon né à Uzein le 27 février 1888 (classe 1906 recrutement de Pau) N° matricule 92. Élève en pharmacie, il s'engage en 1907 pour trois ans. Promu sergent-major le 26 septembre 1914. Il est décédé des suites de ses blessures le 6 février 1915 à Glennes, (Aisne). Il est inscrit sur les Monuments aux Morts de Pau et d'Uzein. Il est inhumé à la Nécropole Nationale Soupir 1 tombe 3506. Citation à l'ordre du Corps d'Armée : "A été mortellement blessé en essayant de dégager des hommes ensevelis sous des tranchées éboulées par les tirs de l'artillerie ennemie, a fait preuve en diverses circonstances de la plus grande abnégation et du plus grand courage dans l'exercice de ses fonctions." (ADPA 1R804)

113 Nous pensons qu'il s'agit de Jean Baptistan inscrit sur le Monument aux Morts de Campagne dans les Landes. "Un obus de 77 est venu percuter le refuge des blessés à Bois des Boules. Sur les 4 brancardiers dans le refuge, Baptistan très grièvement atteint au poumon et au thorax..." (MDH JMO 26N718)

114 Hippolyte Aaron Lopès né le 3 octobre 1888 à Bayonne (classe 1908) N° matricule 108. Il est infirmier au 49^e RI ; Il est porté disparu le 3 juin 1918 à Saçouin (Aisne). Fait prisonnier, il est interné à Langensalza. (ADPA 1R800)



Fig. 24
*Une cuisine
roulante.*

58

29 mai • À 1 heure le régiment quitte Bourg-et-Comin et passant par Longueval, Vauxéré [Vauxere] nous arrivons au petit jour à Bazoches¹¹⁵, village que nous avons traversé au cours de la retraite. Sur la route de Fismes à Soissons. Grande halte avant de prendre possession du cantonnement. On utilise pour la première fois les cuisines roulantes par compagnie (Fig. 24).

30 mai • À 5 heures, le régiment se rassemble sur la route nationale pour embarquement sur camions. Nous sommes 10 au lieu de 20, Darget est avec nous. Le temps est très beau. Nous traversons Fismes, Courville, Crugny, Serzy, Savigny [sur-Ardres]¹¹⁶, nous passons devant le château où loge l'État-Major du général d'armée Franchet d'Esperey puis Faverolles, Trainery, Poilly, Sarcy, Chaumuzy, Marfaux, Nanteuil. Après la traversée de ce village un accident se produit, un camion transportant la 17^e C^{ie} se renverse. Heureusement pas trop de dégâts, quelques légers blessés. Puis St-Imoges, Germaine, Ville-sur-Selles [Selve]. Nous atteignons La Neuville point de notre débarquement. À 20 heures nous faisons étape jusqu'à Mailly-Champagne où se trouve la division à laquelle nous sommes affectés. Notre poste de secours est installé à l'École des garçons.

31 mai • Après avoir passé la journée au même point où tout est tranquille. Village situé à flanc de coteau avec vue panoramique superbe, Reims dans la plaine. Le soir à 20h30 nous partons vers la ferme de l'Espérance sur la route nationale de Reims à Châlons où nous relevons le 45^e d'infanterie. L'État-Major du Régiment est avec nous.

115 Bazoches-sur-Vesles est une commune du département de l'Aisne. "... le régiment quitte Bourg-et-Comin à 1h du matin, se rend à Bazoches où il arrive à 11h du matin..." (MDH JMO 27N718)

116 Ces villages sont situés dans le département de la Marne. Les soldats effectuent un contournement par le sud de Reims.

Fig. 26
Paissy - Le village (02).



Fig. 25
Sillery
Le moulin (51).



Et nous nous installons le mieux possible. Le 6^e bataillon installe son poste de secours au moulin de Sillery 2 km environ (Fig. 25), le 5^e B^{on} à Prunay. Les Compagnies occupent des tranchées ressemblant à de la craie. Nous restons au même point jusqu'au 13 juin. Pendant cette période visite avec le médecin chef des postes des bataillons. Sillery possède un magnifique étang avec barques. Le secteur est calme.

13 juin • Nous sommes relevés par le 41^e R^t d'Inf^{rie}¹¹⁷ Colonel Ducrot ancien commandant du 49^e à Bayonne. À 7h30 le Général de division¹¹⁸ arrive à la ferme et nous recevons l'ordre de nous retirer sur Verzenay par petits groupes (5 ou 6 hommes), le terrain entre ces deux points étant souvent bombardé. Arrivée à Verzenay à 14h30. Nous recevons à ce moment la nouvelle de notre réembarquement à La Neuville. Nous rejoignons le restant du régiment qui y est déjà rendu.

14 juin • À 1 heure du matin le convoi automobile qui vient de débarquer le 6^e Régiment d'inf^{rie} nous prend et par la même route qu'à l'aller nous débarquons à Blanzly-les-Fismes puis étape jusqu'à Glennes où nous devons cantonner. Vu Beisque¹¹⁹ au passage.

15 juin • À 17 heures nous repartons pour le nouveau secteur qui nous est assigné, passant par Revillon, Oeuilly, Bourg-Comin, Moulins, nous arrivons à Paissy. Ce village adossé à une colline ne forme qu'une rue (Fig. 26). Chaque maison est à demi encastrée dans des grottes. Nous y trouvons un bataillon du 249¹²⁰ et son poste de secours. Nous nous installons définitivement, notre séjour devant être assez long jusqu'au [?] 1915.

117 Ce régiment est constitué en mars 1915 au camp de Coëtquidan (3 bataillons).

118 Il s'agit du Général Delbousquet.

119 Joseph Marie Beiseu surnommé Beisque est né le 12 mai 1880 à Bayonne (classe 1900) N° matricule 73. Il exerce la profession de comptable à Bayonne ; appartient au 34^e RI depuis le 23 avril 1915, avant au 49^e. Il est caporal. (ADPA 1R708)

120 Le 249^e RI est un régiment d'infanterie constitué en 1914. Il est issu du 49^e RI.

22 juin • Réunion avec René St-Laurent, Cazauran, André Cluzeau¹²¹, Barge-lès¹²², etc.

12 juillet • Départ de Darget¹²³ nommé dans une ambulance chirurgicale.

23 juillet • Le Président Poincaré¹²⁴ passe à Paissy avec tout un État-Major : il va vers les tranchées du Chemin des Dames.

3 septembre • Gros bombardement de nos tranchées du plateau de Paissy. Crapouillots¹²⁵, Minenwerfer dont nous faisons connaissance. 1 mort, 3 blessés.

14 septembre • Notre brancardier Larrodé Pierre de Villefranque¹²⁶ est tué par un éclat d'obus dans son gourbi. Nous l'enterrons à 21h au cimetière du plateau.

28 septembre • Je quitte le 6^e Bataillon pour rester en permanence avec M. Fulcrand. Campagne¹²⁷ me remplace auprès de M. Dabadie.

7 octobre • Départ de Lapadu¹²⁸ pour une usine à l'intérieur.

26 octobre • Revue du 218 et du 249 par le Général Marjoulet C^{dt} le corps d'armée entre Moulins et Bourg-Comin. Y assistaient les généraux Corneille 35^e division, Dunal de la 69^e Brig. et de Sèze de la 72^e.

10 décembre • Évacuation de M. Dabadie¹²⁹ médecin du 6^e bataillon.

121 Léon André Cluzeau est né le 15 février 1890 à Bayonne (classe 1910) N° matricule 779. Il exerce le métier de typographe à Bayonne. Appartient au 49^e RI. Il est tué à l'ennemi le 26 avril 1917 au combat de Craonne. (ADPA 1R823). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Bayonne.

122 Pierre Lucien Barge-lès est né à Bayonne le 19 mars 1884 (classe 1904) N° matricule 1426. Il exerce la profession de chirurgien-dentiste. Appartient au 49^e RI jusqu'au 1^{er} octobre 1916. Il est nommé chirurgien-dentiste militaire le 16 juin 1916. (ADPA 1R755)

123 "... Darget est nommé médecin militaire aide-major 2^e classe..." (MDH JMO 27N718)

124 "29 juillet... passage du Président de la République au poste de secours..." (MDH JMO 27N718)

125 Dans l'argot des combattants, désigne les différents types de mortiers de tranchée et leurs projectiles, dont l'utilisation est croissante au cours de la guerre, leur tir courbe étant adapté à la guerre des tranchées. (crid1418.org)

126 Pierre Isidore Larrodé est né le 9 avril 1886 à Bayonne (classe 1906) N° matricule 1900. Il exerce la profession d'employé aux Chemins de Fer du Midi à Villefranque. Appartient au 218^e RI. Il est décédé des suites de blessures le 14 septembre 1915 à Paissy (ADPA 1R780). Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Villefranque. Nous ignorons son lieu de sépulture dans la mesure où cet enterrement n'est que provisoire.

127 Henri Justin Marie René Campagne est né à Pau le 16 août 1885 (classe 1905 recrutement de Pau) N° matricule 2114. Il exerce à Jurançon la profession de rédacteur du Ministère des Pensions. Appartient au 218^e RI. Il est caporal brancardier. Il est blessé le 27 mai 1916 dans le secteur de Verdun. 2 citations, une à l'ordre du 218^e RI : "A montré beaucoup de calme en allant chercher des blessés dans les tranchées sous un feu violent d'artillerie" 11 octobre 1914 ; l'autre au titre de la brigade N° 09 : "caporal infirmier très courageux et très dévoué... a donné une nouvelle preuve de son sang-froid et de son esprit de sacrifice pendant les opérations du 24 au 27 mai. Grièvement blessé dans l'accomplissement de son devoir" 6 juin 1916. (ADPA 1R774)

128 Ce soldat, dont nous n'avons pas retrouvé la fiche matricule, quitte la zone des combats pour des raisons de santé ou familiales. Il n'est pas démobilisé mais détaché dans un établissement industriel comme le prévoit la loi Dalbiez du 17 août 1915 et en particulier l'article 6 : "Le ministre de la guerre est autorisé à affecter aux établissements, usines et exploitations travaillant pour la défense nationale les hommes appartenant à l'une des classes mobilisées ou mobilisables..." À côté des "détachés" dans les entreprises industrielles, d'autres étaient "détachés agricoles". Ils sont nombreux dans notre région.

129 "Évacuation du médecin aide-major 2^e classe Dabadie atteint d'angine de Vincent..." [angine ulcéreuse]. (MDH JMO 27N718)

ÉTUDES ET RECHERCHES

■ 1916

4 janvier • Départ de M. Lacoste médecin du 5^e B^{on}¹³⁰.

16 janvier • Le Lieut^t Colonel Cortes prend le commandement du régiment en remplacement du L^t C^{ol} Erulin nommé colonel au 123^e. Départ de Fismes pour ma première permission de 7 jours.

28 janvier • Revenu de permission.

14 avril • Le 249^e quitte Paissy à Longueval. Lasvignottes Pierre¹³¹ est blessé.

21 avril • Le 5^e Bataillon du 218 quitte Paissy.

22 avril • Le 6^e B^{on} du 218. *Dito* pour Villette et Baslieux-les-Fismes où nous restons les 23 et 24.

25 avril • Départ de Baslieux à 4h15 pour Poilly Camp 5^e Bonet Tramery. 6^e B^{on} par Magneux, Unchair, Crugny, Serzy-et-Prin et Tramery. Nous cantonnons dans des baraquements aménagés pour les troupes de passage. Nous restons jusqu'au 28 au matin.

28 avril • Départ à 6 heures par Sarzy, Chaunuzy, Marfaux, Nanteuil-la-Fosse jusqu'à Hautvillers près d'Épernay (pays de Champagne) ?¹³²

29 avril • Départ d'Hautvillers pour la gare d'Oiry. Embarquement dans la nuit à 23h15.

30 avril • Arrivée à Revigny vers 11 heures 30. Étape jusqu'à Villers-le-Sec où nous arrivons à 15h. Nous y restons les 1^{er} et 2 mai.

3 mai • Départ à 5h30 pour Contrissons par Alliances, Sermaize-les-Bains. Arrivée à 8h30. Nous y restons les 4 et 5 mai.

6 mai • Départ à 3 heures pour Erize-la-Grande. Sur la route de Bar-le-Duc à Verdun¹³³. Arrivée à 24 heures. Nous restons au même point jusqu'au 23 mai. C'est la période des attaques allemandes sur le pont de Verdun - Douaumont côte 304, etc. Toute la journée et toute la nuit sans interruption passage de convois automobiles chargés de troupes montant en ligne (Fig. 27).



Fig. 27
Un convoi militaire.

¹³⁰ "Le médecin aide major de 1^{er} classe Lacoste du 5^e Bataillon est dirigé vers la 18^e Division... est remplacé par le médecin aide-major de 2^e classe Duguet..." (MDH JMO 27N728)

¹³¹ Blessé le 14 juin 1916 "plaie du coude gauche. Plaie superficielle de la cuisse droite". (ADPA 1R743)

¹³² "... fin de l'étape est assez dure à cause de la chaleur et des côtes, quelques traînards suivent en avant de la voiture pour blessés. Une quarantaine de sacs par bataillons est déposée au cours de route sur les voitures..." (MDH JMO 27N718)

¹³³ "... étape effectuée sans incident malgré la pluie..." (MDH JMO 27N718)

23 mai • À 6 heures du matin¹³⁴ nous embarquons à notre tour pour la queue de Mala puis à travers bois nous nous dirigeons par Belleray. Verdun et le Cabaret vers le fort de Souville que nous atteignons le 24 à 3 heures. Voyage pénible souvent arrosé d'obus. Passage en tranchées depuis Le Cabaret jusqu'au fort. Tout est porté à mains : boîte médicale, vivres, boissons, etc. Nous arrivons sans casse.

24 mai • Nous passons la matinée au fort puis nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Notre poste de secours doit s'installer à la redoute de Fleury, ancienne poudrière, le régiment devant prendre position devant Douaumont. Nous arrivons à notre point à 15h, après marche en terrain découvert, il n'y a plus un arbre debout. Nous marchons sur des cadavres plusieurs fois déterrés. Il n'y a pas une herbe sur le sol tellement la terre a été retournée par les obus. Le docteur Bailleul¹³⁵ est touché mortellement par un éclat d'obus. Nous l'enterrons devant le poste mais dans la nuit tout est saccagé et le lendemain matin on ne voit plus trace de l'emplacement de la sépulture. Dans la redoute nous trouvons une quantité de blessés des régiments déjà relevés, mon major fait des démarches pour l'évacuation des dits blessés. Brancardiers divisionnaires et de corps d'armée sont mis en branle. Dès notre installation nous préparons du thé, chocolat, bouillon, etc. avec de l'alcool solidifié¹³⁶ que nous distribuons à tous les blessés. Quelques-uns ont la moitié du corps noir de gangrène. Aussi nous sommes les bienvenus et tous sont heureux de nos soins. Au cours des recherches je trouve dans un coin le Capitaine Marot¹³⁷ et le Sergent de la C^{ie} de mitrailleuse. Vifs incidents avec le médecin chef pour les faire déloger. Nous soignons de nombreux blessés. Vu pendant le transport des blessés au

134 " ... prévoyant que nous pourrions être engagés avant que nos voitures médicales aient le temps de nous rejoindre. Les brancardiers reçoivent l'ordre d'emporter tous les brancards et les musettes de pansements au complet... nous emportons également une grande boîte métallique contenant des instruments d'urgence, des flacons de sérum antitétanique, des ampoules de caféine, d'huile camphrée, de morphine, de spartéine, d'éther..." (MDH JMO 27N718)

135 Julien Alexandre Adolphe Marie Bailleul est né le 22 mai 1884 à Amiens (classe 1904 recrutement d'Amiens) N° matricule 134. Médecin aide-major au 49^e RI. Il est tué à l'ennemi le 25 mai 1916 à Fleury devant Douaumont (Meuse). Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. Il est inscrit, entre autres, sur le Monument aux Morts d'Amiens. Il est enterré au cimetière de Saint-Acheul Plaine A à Amiens. "Le 30 novembre arrivée du médecin aide-major de 2^e classe Bailleul, détaché de l'ambulance 10/2...". (MDH JMO 27N718)

136 "Le réchaud des tranchées : Mettez dans un récipient 160g. d'alcool à brûler et jetez dedans 30 g. de savons ordinaire. Faites chauffer l'alcool au bain marie, sur le feu, pour obtenir la dissolution du savon. Quand le savon est fondu, versez ce mélange alcool-savon dans une boîte en fer, munie d'un couvercle. Cinq minutes après l'alcool est solidifié et la boîte peut être mise dans la poche. Pour s'en servir, le soldat n'aura qu'à présenter au-dessus de la boîte ouverte une allumette. L'alcool solidifié s'enflammera alors... permettant de chauffer ce dont il a besoin. Pour éteindre, il n'aura qu'à remettre le couvercle sur la boîte..." Albertine Maurel, *La Source*, organe de l'Institut des gardes-malade de Lausanne.

137 René Augustin Marrot est né le 14 mai 1885 à Ranville (Charente). Agrégé de physique, il devient professeur de mathématiques au lycée de Bourges. En 1906, il s'engage pour 3 ans au 18^e RI de Pau. En 1914, il est sous-lieutenant au 18^e RI puis lieutenant au 218^e RI. Il est promu capitaine en octobre 1916. Il est porté disparu le 6 mai 1917 sur le plateau de Californie à Craonne. Son corps est retrouvé six mois plus tard (date officielle de son décès est de ce fait le 18 novembre 1917). Il est d'abord inhumé au cimetière Monaco-Bois de Beaumarais puis dans la Nécropole Nationale de Beaurepaire à Pontavert (Aisne) tombe 4221. Cité trois fois dont une à titre posthume, il est fait chevalier de la Légion d'honneur. (ADViennne). Au moment de sa rencontre avec Dospital, il vient d'être blessé à la cheville lors d'un assaut (MDH JMO 26N718/1).

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 28
Fort de Souville
(Verdun) (55).

Fig. 29
Verdun – Porte
Saint-Victor (55).

sieurs reprises nous étaler dans le fossé : nous côtoyons de nombreux cadavres adossés au talus, le fusil entre les jambes. Spectacle inoubliable. Corps gonflés qui n'ont pu être enlevés depuis plusieurs jours.

29 mai • Nous passons la journée à Verdun¹³⁹. Notre poste est installé au corps de garde de la porte Saint-Victor (Fig. 29).

fort de Souville (Fig. 28), équipes de brancardiers transportant les brancards voltiger tous ensemble sans voir personne remuer après le passage de l'obus¹³⁸. D'autres blessés, la moitié du pied emportée et pansé, s'en vont par leurs propres moyens après un ou deux jours passés à la redoute.

Nous y passons les journées des 25, 26, 27 et 28 mai. Ce dernier jour jusqu'à 15 heures.

27 mai • À minuit le régiment est relevé. Passage du Colonel et de Dubroca au poste de secours. Ce dernier ne peut plus avancer : thé, chips, etc., pour le remonter. Notre régiment étant le dernier de la division à quitter ce secteur, mon major décide de ne pas quitter les lieux avant que tous les blessés ne soient évacués, aussi nos cyclistes Rey et Cazebielle font de nombreux voyages au fort, porteurs de messages pour réclamer des brancardiers. Nous quittons Fleury à 15 heures pour rejoindre le régiment à Verdun. Nous passons par le Faubourg Pavé : route constamment battue et nous devons à plu-

¹³⁸ "... la traversée du ravin de Fleury dangereuse en tout temps l'était particulièrement de jour, les obus de toutes sortes tombaient aux environs de la piste qui servait aux évacuations et l'on ne pouvait qu'admirer le courage de ces hommes qui passaient tranquillement au milieu des tirs de barrage sans perdre un instant leur calme et leur sang-froid..." (MDH JMO 27N718)

¹³⁹ "... en résumé durant la période où le corps a participé à des opérations actives : 218 blessés, 60 tués, 30 disparus (ces derniers ensevelis pour la plupart sous de vastes éboulements de tranchées)..." (MDH JMO 27N718)



Fig. 30
Lemmes
Un convoi
automobile (55).

30 mai • À 17 heures nous quittons Verdun pour Senoncourt où nous passons également la journée du 31. Nous apprenons que notre camarade Lamarque¹⁴⁰, touché par un obus en portant secours aux blessés, est mort et laissé sur place.

1^{er} juin • À 9h30 départ de Senoncourt pour Lemmes où nous embarquons à 12h30 sur camions pour Maizières dans la Haute Marne (Fig. 30). Passés par Chaumont-sur-Aire, Erize la Grande, Bar le Duc. Arrivée à Maizières à 19 heures. Nous restons dans ce village jusqu'au 6 juin inclus.

7 juin • À 9 heures nous allons nous embarquer en chemin de fer à Chevillon. Départ à 16h35 pour Givry en Argonne où nous arrivons à 20h45. Étape de nuit jusqu'au village de Saint Mard sur le Mont où nous restons jusqu'au 11 inclus.

12 juin • Étape de St-Mard à Rapsecourt.

22 juin • Étape de Rapsecourt à Moiremont que nous atteignons à 9 heures. Vers 22h30 nous rejoignons notre nouveau secteur de St-Thomas où nous installons notre poste de secours. Passé par Vienne-la-Ville et Vienne-le-Château. Nous tenons ce secteur jusqu'au 21 septembre¹⁴¹. Secteur calme. Pas de blessés graves ni de morts au cours de notre séjour.

22 septembre • À minuit 15 le régiment est relevé¹⁴². Nous faisons étape jusqu'à Ste-Menehould. À midi nous embarquons en camions pour Lhuitre dans l'Aube (camp de Mailly¹⁴³) (Fig. 31). Nous restons dans ce village jusqu'au

140 Auguste Jean-Marie Lamarque né le 18 octobre 1884 à Mauvezin d'Armagnac (classe 1904 recrutement de Mont-de-Marsan) N° matricule 309. Il est prêtre, professeur au collège de Dax, ancien vicaire de Saint-Paul-lès-Dax. Appartient au 218^e RI. Caporal brancardier, il est tué à l'ennemi le 24 mai 1916 à Douaumont. Il est inscrit sur le Monument aux Morts de Mauvezin et sur une plaque commémorative dans l'église de Saint-Paul-lès-Dax. (*memorialgenweb.org*)

141 "... Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne, la Roumanie à L'Autriche Hongrie ; à 21h manifestation en l'honneur des deux pays..." (MDH JMO 26N718/2). Dospital n'en souffle mot.

142 "Dans la nuit du 21 au 22 Septembre, le régiment est relevé par le 413^e..." (MDH JMO 26N718/2)

143 Le camp de Mailly dans l'Aube a été créé en 1902 sur une superficie de plus de 11 000 ha. Il fut très utilisé pendant la guerre. Il accueille les troupes qui rejoignent le front. En 1916 y est entraîné le corps expéditionnaire russe, en 1917 y sont accueillis les soldats américains.

ÉTUDES ET RECHERCHES



Fig. 31
Camp de Mailly
Manœuvres (10).



Fig. 32
Camp de Mailly
Des soldats russes
(10).

26 novembre le régiment effectue sa réorganisation avec armes modernes. Nombreux exercices etc.¹⁴⁴ Vu un bataillon de Russes faisant comme nous¹⁴⁵ (Fig. 32).

27 novembre • Étape de Lhuitre à Charny-le-Bâchet¹⁴⁶.

29 novembre • Étape de Charny, à Thaas et Marigny.

144 "... 30 Septembre le régiment participe à une manœuvre de division avec des troupes au camp de Mailly..." (MDH JMO 27N718).

145 "Après les accords de décembre 1915 avec la France, le gouvernement impérial russe met sur pied 4 brigades d'infanterie fortes de 44 000 hommes. Les 1^{re} et 3^e brigades (20 000 hommes) sont rassemblées au camp de Mailly où ils reçoivent une instruction militaire et un armement moderne..." ("Les soldats russes en France", *Les chemins de la Mémoire* N° 211, Déc. 2010/Jan. 2011)

146 Charny-le-Bâchet est une commune du département de l'Aube.



Fig. 33
Survilliers – La gare (95).

30 novembre • Étape jusqu'à Les Toulons [Vert Toulon], Retourneloup¹⁴⁷ près Esternay.

2 décembre • Étape jusqu'à Saint-Martin-du-Boschet.

3 décembre • Étape jusqu'à Jouy-sur-Morin et La Ferté-Gaucher.

4 décembre • Étape jusqu'à Chaillie-en-Brie [Chailly].

5 décembre • Étape jusqu'à Tigeaux et Monthereau¹⁴⁸.

7 décembre • Étape jusqu'à Thorigny et Dampmart.

8 décembre • Étape jusqu'à Vemars et Choisy aux Bœufs¹⁴⁹.

9 décembre • Départ en permission. À 9 heures, parti en voiture avec le Sergent Brousset¹⁵⁰ de Pau pour la gare de Louvres, route de Paris à Chantilly. Nous restons jusqu'à midi avant de nous embarquer. Dîner au Foyer du soldat. Nous ne comprenons pas que notre train monte vers le nord. Quelques moments après on nous fait descendre à Survilliers qui est la gare régulatrice du secteur (Fig. 33). Nous devons attendre jusqu'à 21 heures l'arrivée du train de permissionnaires¹⁵¹. Nous passons par la Grande Ceinture de Paris pour atteindre Juvisy.

21 décembre • Retour de permission. Je rejoins le régiment à Balagny-sur-Thérain¹⁵². Passage à Beauvais, coucher à l'Hôtel Central sur le tapis du salon

¹⁴⁷ Thaas, Marigny, Vert-Toulon, Retourneloup sont des communes du département de la Marne.

¹⁴⁸ Saint-Martin-du-Boschet, Jouy-sur-Morin, La Ferté-Gaucher, Chaillie-en-Brie, Tigeaux, Monthereau, Thorigny sont des communes du département de la Seine-et-Marne.

¹⁴⁹ Dans l'actuel Val-d'Oise.

¹⁵⁰ Jean-Pierre Ernest Brousset, né le 9 novembre 1889 à Buzy, N° matricule 967 (Pau) (classe 1909). Coursier en épicerie à Pau. Sergent-major au 218^e RI. (ADPA 1R817)

¹⁵¹ "Le contexte ferroviaire est celui d'un transport de masse qui reste jusqu'à la fin de la guerre placé sous le signe de l'improvisation permanente. Les trains spéciaux de permissionnaires subissent plus que les autres convois militaires les effets de la crise des chemins de fer, dont ils cumulent tous les dysfonctionnements..." CRONIER Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Belin, coll. Histoire, Paris, 2013.

¹⁵² Dans le département de l'Oise.

ÉTUDES ET RECHERCHES

d'attente. Nous restons jusqu'au 23 inclus¹⁵³. Le 6^e Bataillon nous ayant quitté le 22 pour embarquement en camions. Nous ne connaissons pas la destination. Déc. 24 À 6h30 l'État-Major et le 5^e Bataillon s'embarquent également et nous débarquons vers 17 heures à Raincourt¹⁵⁴. Étape jusqu'à Harbonnières où nous arrivons à 21h couverts de boue jusqu'aux genoux, la route étant impraticable par suite des grosses pluies des jours précédents et du passage sans arrêt de gros camions, fourgons d'artillerie.

25 décembre • À 10h départ avec M. Fulcrand pour aller reconnaître notre nouveau secteur au nord d'Ablaincourt dans la Somme. Arrivée à 15 heures au poste de secours qui nous est assigné : fuseau A - Boyau du Valet¹⁵⁵. Le régiment nous rejoint dans la nuit et nous occupons ce secteur jusqu'au 6 janvier 1917. Tranchées reprises aux Allemands non aménagées, de la boue jusqu'au ventre¹⁵⁶. Poste de secours établi dans une sape à 15 mètres sous terre¹⁵⁷, escaliers dangereux, raides, glissants, la lumière toute la journée.

■ 1917

6 janvier • Nous quittons le secteur pour Le Rasino¹⁵⁸ [Le Casino] sur la route d'Estrées-Saint-Denis.

10 janvier • Descente du Rasino vers Rainecourt. Température très froide 22 degrés au-dessous de zéro. Pain glacé à couper à la hache, vin de même.

16 janvier • À 19 heures nous quittons Rainecourt pour Berny-en-Santerre où nous relevons le 18^e d'infanterie.

27 janvier • Départ du secteur pour Rainecourt.

12 février • Étape de Rainecourt pour le camp 102¹⁵⁹.

14 février • Étape du camp 102 pour Mailly - Rayneval.

15 février • Étape pour Fléchy. Départ de M. Fulcrand nommé à l'État-Major du Corps d'armée, adjoint au médecin général. Arrivée du médecin-chef Lafon¹⁶⁰ [?].

16 février • Étape de Fléchy à Blicourt où nous séjournons jusqu'au 3 mars.

4 mars • Étape de Blicourt à Aubeville St-Julien.

153 Laurence Dospital, petite-fille de Bernard Maurice est presque certaine que c'est lors de ce séjour qu'il a rencontré sa future épouse qui était de Beauvais et soignait aussi les blessés...

154 À l'est d'Amiens.

155 "Un boyau est une voie de communication entre deux lignes de tranchées. C'est par les boyaux que 'montent' et 'descendent' les unités lors des relèves, non sans problèmes, dus à l'étroitesse du boyau qui peut empêcher les files d'hommes de se croiser, et aux ramifications multiples qui font s'égarer les unités". (*cid1418.org*)

156 "... Il faut remarquer les mauvaises conditions dans lesquelles se trouvent les hommes surtout en 1^{re} ligne : peu ou pas de caillebotis, boyaux croulants à relever presque tous les jours, abris très insuffisants constitués pour la plupart par quelques marches d'escalier sur lesquelles les hommes très serrés ne peuvent même pas étendre leurs jambes..." (*MDH JMO 27N718*)

157 "Dans le vocabulaire de la guerre de siège, la sape est une tranchée profonde (parfois couverte, mais jamais souterraine) permettant la circulation à l'abri des vues." (*cid1418.org*)

158 Nous ignorons à quoi correspond ce nom d'autant qu'il est également cité dans les JMO.

159 Près de Wiencourt dans la Somme.

160 Il est originaire de Salies-de-Béarn.

- 5 mars** • Étape jusqu'à la Rue-Saint-Pierre où nous séjournons jusqu'au 23.
- 24 mars** • Étape de la Rue-Saint-Pierre à Verderonne.
- 25 mars** • Étape jusqu'à Borest.
- 27 mars** • Étape jusqu'à Chevreuille¹⁶¹.
- 28 mars** • Étape jusqu'à Puisieux (Seine-et-Marne) près de Lizy-sur-Ourcq où nous séjournons jusqu'au 3 avril.
- 4 avril** • Étape de Puisieux à Chamigny.
- 5 avril** • Étape de Chamigny à Essômes près de Château-Thierry.
- 8 avril** • Étape d'Essômes pour Jaulgonne.
- 10 avril** • Étape de Jaulgonne à Vezilly (Aisne).
- 12 avril** • Étape Vezilly à Villette¹⁶².
- 15 avril** • À 11 heures départ de Villette pour bivouac¹⁶³ près de la Vesle. À 14h, passage de la Vesle et bivouac entre Baslieux-les-Fismes et Romain jusqu'à 20h. Départ pour Maizy où arrivés le 16 à 2h.
- 16 avril** •¹⁶⁴ Départ de Maizy à 7 heures jusqu'à hauteur d'Oulches, bivouac dans le bois du Moulin Rouge où nous restons jusqu'à 22h30 (attaque Mangin non réalisée). Nous revenons sur Maizy où nous arrivons le 17 à 3 heures du matin.
- 18 avril** • Étape de Maizy à Unchair.
- 21 avril** • Départ à 3 heures pour bivouac dans le bois du château du Blanc Sablon.
- 22 avril** • À 16 heures retour sur Maizy.
- 5 mai** • À 2 heures montée au Champ d'Asile¹⁶⁵. À 14h30 l'État-Major monte au camp Broussilof¹⁶⁶ (Fig. 34). Le 5^e Bataillon monte en ligne aux tranchées de Craonne¹⁶⁷.

-
- 161 Fléchy, Blicourt, Aubeville, Saint-Julien, la Rue-Saint-Pierre, Borest, Chèvreville sont des communes du département de l'Oise dans la région de Senlis.
- 162 Contournement de Reims.
- 163 "Terme militaire qui désigne le fait d'établir un campement provisoire à l'extérieur, et, par extension, un repas ou une nuit passés dehors. Le terme tend à être davantage utilisé au début de la guerre, avant l'installation dans les tranchées, il s'applique ensuite lors des déplacements entre secteurs." (*crld1418.org*)
- 164 Ce devait être un nouvel Austerlitz, la "bataille de France". Ce fut le Chemin des Dames : plus de 100 000 hommes hors de combat en 15 jours, un échec sanglant à l'origine des mutineries. L'offensive qui commence le 16 avril 1917 à 6 heures du matin doit être la dernière de la guerre. Après les hécatombes de l'année 1914 (300 000 morts), après les offensives manquées d'Artois et de Champagne en 1915 (200 000 morts) et la bataille de Verdun (160 000 morts), le général Nivelle promet la victoire pour le début de l'année 1917. La percée du front allemand aurait lieu entre Soissons et Reims, sur les crêtes du Chemin des Dames. Il avait rassemblé entre l'Aisne et la Vesle plus d'un million d'hommes. Le coup de boutoir serait porté par la 5^e armée du général Mazel et la 6^e du général Mangin.
- 165 Lieu-dit du bois des Couleuvres (sud-ouest du bois de Beaumarais, au nord de Chaudardes), aujourd'hui appelé "Champ d'Astele". Situé entre septembre 1914 et novembre 1917 à proximité immédiate des premières lignes françaises, ce lieu sert de bivouac à de nombreuses troupes présentes dans les secteurs de Craonne et des plateaux à l'est d'Hurtelise. (*Dictionnaire du Chemin des Dames*).
- 166 Camp militaire français, nommé d'après le général russe Alexeï Broussilov (ou Broussilof) situé au nord-est du château du Blanc-Sablon. (*Dictionnaire du Chemin des Dames*).
- 167 L'offensive Nivelle entraîne la destruction totale du village. Les combats à proximité et les bombardements se poursuivent pendant plusieurs semaines. (*Dictionnaire du Chemin des Dames*).

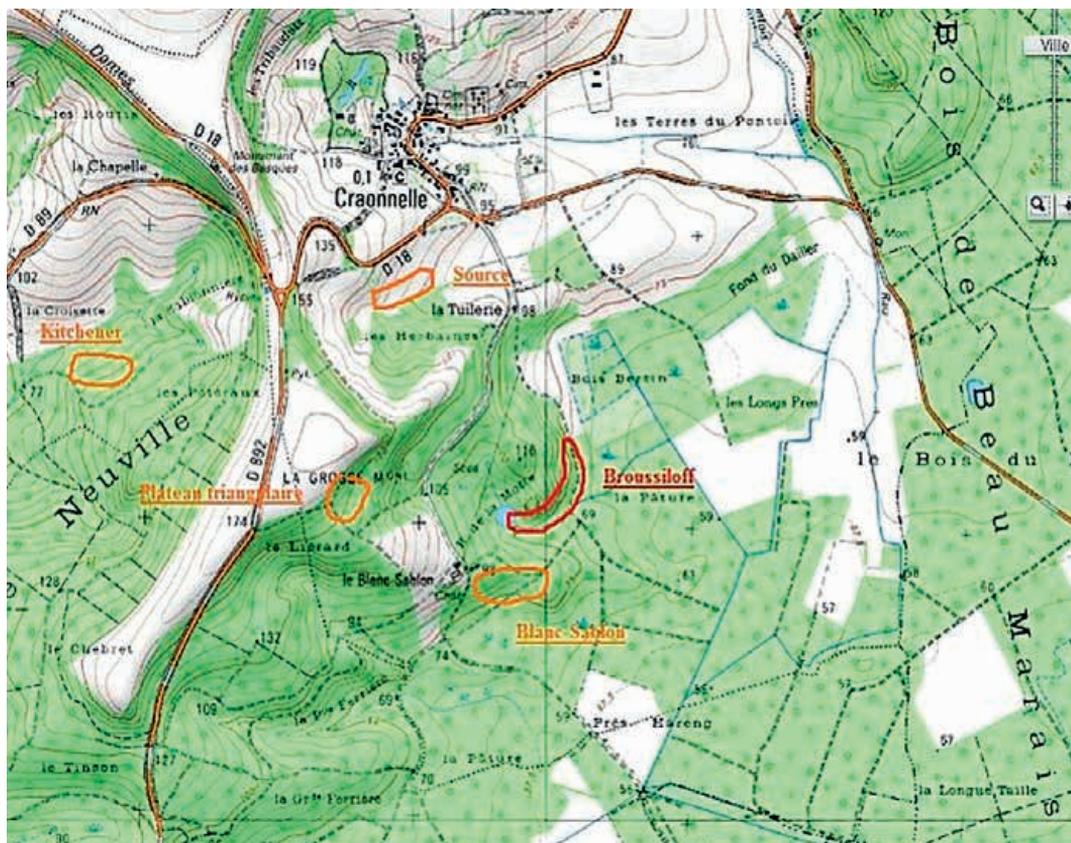


Fig. 34
Camp Broussiloff
Chemin des Dames
(02).

6 mai • Le 6^e Bataillon monte en ligne au même secteur que le 5^e. Le poste de secours s'installe à proximité du moulin du Pontoy près de Craonnelle¹⁶⁸.

8 mai • Relève du régiment et retour au Champ d'Asile.

10 mai • À 12 heures nous sommes relevés de ce point par le 49^e et nous rejoignons Maizy. À 15 heures nous embarquons en camions pour Mareuil-en-Dôle.

11 mai • Étape de Mareuil pour Saponay et Fère-en-Tardenois. Rencontre de Léon. Souper ensemble.

12 mai • Départ en permission.

¹⁶⁸ "6 mai à 10h50 le Bataillon reçoit l'ordre d'aller occuper les anciennes tranchées de 1^{re} ligne entre la côte 124.7 et le Mont Hermel de les aménager et d'être prêt à les occuper. À 15h le Bataillon reçoit l'ordre de se porter immédiatement dans la région de Jutland (ouest de Craonne). Ce mouvement s'exécute sous un violent bombardement et le Bataillon éprouve des pertes. Pendant toute la nuit du 6 au 7 mai, toute la journée du 7 le Bataillon reste dans cette position, travaille à l'aménagement d'abris le long du Chemin des Dames. Le travail s'exécute sous un bombardement incessant, par moments atteint une extrême violence..." (MDH JMO 26N718/3)

18 mai • Dissolution du régiment¹⁶⁹.

Le 5^e Bataillon est affecté au 34^e d'Infanterie, le 6^e au 18^e.

La C.H.R.¹⁷⁰ rejoint le dépôt divisionnaire.

C.I.D.

24 mai • Retour de permission. Arrivée au C.I.D.¹⁷¹ à Chéry-Chartreuve. Affecté à la 4^e C^{ie} du 18^e. Capitaine Lacabanne.

10 juin • Passé au service médical du C.I.D. en remplacement de l'adjudant Portères désirant reprendre du service au 34^e Rg^{nt} Inf^{ie}. Intervention du médecin chef Lafon. Visite au C.I.D. du médecin commandt Fulcrand et du directeur du Service de Santé du Corps d'Armée. Incident Capitaine Lacabanne avec Médecin Lieut^t Gaufroy et command^t du dépôt.

13 juin • Étape de Chery-Chartreuve à Jaulgonne.

14 juin • Étape de Jaulgonne à Passy-sur-Marne.

18 juin • Étape de Passy-sur-Marne à Beaulne.

19 juin • Étape de Beaulne à Artonges.

20 juin • Embarquement sur voie ferrée à Artonges¹⁷² et débarqués le 21 à 7 heures à Vesoul.

21 juin • Étape de Vesoul à Calmoutier où nous séjournons jusqu'au 8 juillet (nombreuses fabriques de fromage de Gruyères. Fait 3 sorties à Vesoul en bicyclette).

8 juillet • Étape de Calmoutier à Vy-les-Lure.

9 juillet • Étape de Vy-les-Lure à Clairegouttes [Clairegoutte].

10 juillet • Étape de Clairegouttes¹⁷³ à Essert près de Belfort.

12 juillet • Étape d'Essert à Petite Fontaine [Petitefontaine]¹⁷⁴.

18 juillet • Parti en permission de Petite Fontaine. Embarquement à Belfort. Passé par Dijon, Lyon, Tarascon, Toulouse.

169 La dissolution du 218^e RI n'est pas une conséquence des mutineries de mai 1917 mais d'une réorganisation de l'armée. En effet en avril 1917 la 36^e Division d'Infanterie à laquelle est rattaché le 218^e RI comprenait les 71^e brigade (34^e RI et 49^e RI) et la 72^e brigade (18^e RI et 218^e RI). Mi-avril 1917 toutes les divisions se transforment, passant de 4 régiments à 3 régiments et les brigades disparaissent. Ne subsistent de la 36^e DI que les 18^e RI, 49^e RI et 34^e RI. Elle s'appelle désormais ID 36 (Infanterie Divisionnaire). (www.chtimiste.com)

170 Compagnie hors rang : compagnie unique qui se trouve au niveau du régiment et regroupe ce qui touche au fonctionnement administratif, logistique et au commandement du régiment. On y trouve le secrétariat du colonel et de son petit État-Major, les cellules traitant de l'approvisionnement en matériel, habillement, nourriture, un peloton de pionniers pour les travaux de protection, la section de brancardiers qui est en même temps la musique du régiment. Pour commander, il faut assurer les liaisons vers les supérieurs et les subordonnés, et naturellement une équipe de téléphonistes y a sa place. (crid1418.org.)

171 Les Centres d'Instruction Divisionnaires étaient itinérants, en retrait de la ligne de front, et suivaient leur division. Ils étaient centres d'instruction en même temps qu'ils recevaient, en provenance des dépôts régimentaires, les contingents de renforts destinés au front.

172 Chéry-Chartreuve, Jaulgonne, Passy-sur-Marne, Beaulne et Artonges sont des communes du département de l'Aisne.

173 Vesoul, Calmoutier, Vy-les-Lure, Clairegoutte sont des communes du département de la Haute Saône.

174 Essert et Petitefontaine sont des communes du Territoire de Belfort.



Fig. 35
Oberbruck (68).



Fig. 36
Massevaux
Rue principale (68).

31 juillet • Rentré de permission. Rejoint le C.I.D à Oberbrucq [Oberbruck]¹⁷⁵ entre Massevaux et le Ballon d'Alsace. Nous séjournons à Oberbrucq jusqu'au 11 septembre (chambre chez des particuliers). Région très industrielle, de nombreuses usines de tissage sont échelonnées tout au long du cours d'eau¹⁷⁶ où des barrages sont établis pour provoquer des chutes d'eau. Fait plusieurs excursions à Masevaux (Fig. 35 et Fig. 36).

11 septembre • Départ d'Oberbruck pour la Chapelle-sous-Chaux où nous séjournons jusqu'au 3 octobre.

3 octobre • À 2h45 départ de la Chapelle-sous-Chaux pour la gare de Bas-Évette¹⁷⁷ où nous embarquons en chemin de fer pour St-Hilaire-le-Grand en

¹⁷⁵ Oberbruck est une commune du Haut-Rhin.

¹⁷⁶ Il s'agit de la Doller.

¹⁷⁷ Commune proche de Montbéliard.

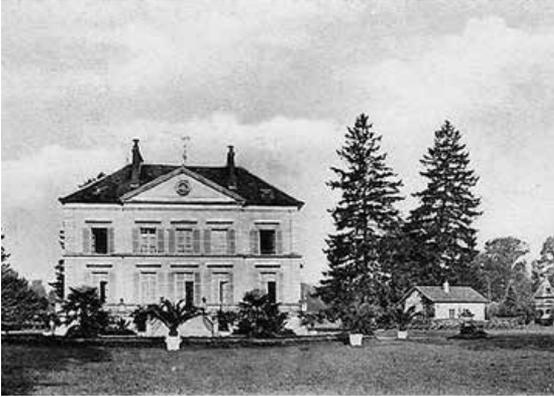


Fig. 37
Houdainville – Le château (60).



Fig. 39
*Verberie
Bombardement
allemand (60).*



Fig. 38
*Des soldats
américains.*

Champagne où nous arrivons à 23h. Étape jusqu'au camp de l'Ermitage sur la route de Bouy à la Veuve.

6 octobre • Étape du Camp de l'Ermitage au Camp de la Noblette¹⁷⁸ sur la route de Cuperly à la Cheppe. Nous séjournons à ce camp jusqu'au 3 mars 1918.

12 octobre • Parti à Châlons-sur-Marne. Conseil de Réforme (secrétaire du médecin divisionnaire Demert).

22 octobre • Incident Cassagne. Visite ordonnée par le G^{al} de division - Mⁱⁿ divisionnaire [Médecin].

12 novembre • Parti en permission.

27 novembre • Retour de permission.

¹⁷⁸ Le camp de la Noblette dans la Marne n'existe plus aujourd'hui. Il était situé à environ 3 km de La Cheppe. (Pages 14-18.mesdiscussions.net)

■ 1918

3 mars • Départ du Camp de la Noblette pour Courtissols [Courtisols].

4 mars • Étape de Courtissols pour Togny aux Bœufs¹⁷⁹.

6 mars • Départ en permission.

20 mars • Retour de permission à Chasserécourt¹⁸⁰ près de Chavanges.

26 mars • À 10h40 départ de Chasserécourt pour la gare de Chavanges, embarquement. Arrivé à Pont-Sainte-Maxence le 27 à 20h45.

27 mars • Étape de Pont-Sainte-Maxence à Arsy. Le C.I.D. reçoit l'ordre de se tenir prêt à intervenir, une partie du front ayant été abandonnée par les Anglais. (Rien à signaler).

2 avril • Étape d'Arsy à Valescourt.

8 avril • Étape de Valescourt à Saint-Martin-Longeau.

10 avril • Étape de Saint-Martin-Longeau à Bailleul-le-Soc.

15 avril • Étape de Bailleul-le-Soc à Valescourt.

18 mai • Étape de Valescourt pour Hondainville près de Mouy (Oise) où nous séjournons jusqu'au 22 juin (Fig. 37). Installation au château d'un dépôt d'éclopés¹⁸¹ où nous recevons tous les malades de la division ne justifiant pas de motifs suffisants pour évacuation. Visites tous les 8 jours par M. Gaufroy pour renvoi au front.

22 juin • Étape d'Houdainville pour Cauffry près de Liancourt.

24 juin • Étape de Cauffry pour Laigneville. À 10h embarquement en train pour Ippécourt dans la Meuse. Nous y débarquons le 25 au matin.

25 juin • Étape d'Ippécourt à Juvelcourt. Camp de baraquements. Nous rencontrons là des troupes américaines que nous voyons pour la première fois sur le front¹⁸². Les officiers du C.I.D. sont chargés de les instruire. Concert de musique militaire tous les soirs (Fig. 38).

14 août • Départ en permission.

27 août • Retour de permission, rejoint le C.I.D. à Contrisson près de Bar-le-Duc. Descente du train dans la nuit à une garde-barrière avant d'arriver à la gare régulatrice.

31 août • À 1h embarquement à la gare de Revigny pour Verberie¹⁸³ dans l'Oise où arrivés à 22h (Fig. 39). Bombardement de la gare par les avions au moment de la descente du train puis étape jusqu'à Bethisy [Bethisy] St-Martin où arrivés le 1^{er} septembre à 2h du matin.

26 septembre • Étape de Bethisy St-Martin à Chelles.

27 septembre • Étape de Chelles à Ambleny où nous séjournons jusqu'au 27 octobre.

¹⁷⁹ Courtisol et Togny-aux-Bœufs sont des communes du département de la Marne.

¹⁸⁰ Chasserécourt est une commune du département de l'Aube.

¹⁸¹ Les dépôts d'éclopés accueillent les soldats exténués ou les blessés légers venant du front, ils repartent au front après un court séjour (en général 15 jours), ils sont gérés par le Service de Santé militaire.

¹⁸² L'entrée en guerre des États-Unis date de janvier 1917.

¹⁸³ Commune située à 15 km de Compiègne.

27 octobre • Étape d'Ambleny à Pisseleux [Pisseloup]¹⁸⁴ près Villers-Cotterets. Nous restons au même point jusqu'au 1^{er} décembre. Le soir de l'armistice 11 Novembre souper à l'Hôtel du Grand Cerf¹⁸⁵.

1^{er} décembre • Étape de Pisseleux à Boursonne-Oise.

2 décembre • Étape de Boursonne à Beauval.

3 décembre • Étape de Beauval à Bézu-le-Guerry [Guéry] – Aisne.

5 décembre • Étape de Bézu-le-Guerry à Hondivilliers – Seine-et-Marne.

6 décembre • Étape d'Hondivilliers à L'Épine-aux-Bois – Aisne.

7 décembre • Étape de l'Épine-aux-Bois à Soigny – Marne.

9 décembre • Étape de Soigny à Péas.

10 décembre • Étape de Péas à Fresnay – Aube.

11 décembre • Étape de Fresnay à Allibaudières.

16 décembre • Étape d'Allibaudières à Vaucogne.

17 décembre • Étape de Vaucogne à Chavanges.

18 décembre • Étape de Chavanges à Voillecomte – Haute-Marne.

21 décembre • Étape de Voillecomte à Maizières.

22 décembre • Étape de Maizières à Pensey [Pansey].

23 décembre • Étape de Pensey à Germai.

26 décembre • Étape de Germai à Coussey – Vosges.

27 décembre • Étape de Coussey à Certilleux.

30 décembre • Étape de Certilleux à Suriauville.

31 décembre • Étape de Suriauville à Belrupt.

■ 1919

2 janvier • Étape de Belrupt à Bains-les-Bains.

3 janvier • Étape de Bains-les-Bains à La Vavre – H^e-Saône.

6 janvier • Étape de La Vavre à La Chapelle-lès-Luxeuil.

7 janvier • Étape de La Chapelle-lès-Luxeuil à Roye.

8 janvier • Étape de Roye à Champagny.

11 janvier • Étape de Champagny à Petit Magny [Petitmagny] – Territoire de Belfort.

12 janvier • Étape de Petit Magny à Larivière.

13 janvier • Étape de Larivière à Wittersdorf près d'Alkirch – H^e-Rhin.

17 janvier • Étape de Wittersdorf à Tagsdorf.

25 janvier • Étape Parti en permission.

9 février • Rentré de permission à Tagsdorf.

28 février • Étape de Tagsdorf à Rixheim près de Mulhouse.

2 mars • Étape de Rixheim à Petit-Landau – Bords du Rhin (Fig. 40).

¹⁸⁴ Pisseloup est un quartier de la commune de Montreuil-aux-Lions dans l'Aisne.

¹⁸⁵ Certes l'armistice signifie l'arrêt des combats mais pas la fin de la guerre. Les soldats ne sont pas rentrés. C'est le début des longues marches pour gagner l'Alsace et surveiller les bords du Rhin. Rien de joyeux en fait. Il faut noter le complet décalage entre le front et l'arrière où se déroulent les réjouissances. Seule concession de Dospital : un bon repas.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Fig. 40
Petit-Landau
Vue générale (68).



Fig. 41
Bayonne-La caserne
du Château Neuf (64)

24 mars • Souper d'adieu à la popote, menu :

Hors d'œuvre, Crabes mayonnaise, Omelette fines herbes, Gigot de mouton
Pommes soufflées, petits pois à la Française, Fromages, Confiture, Pâtisseries,

Vins fins, Café, Liqueurs, Champagne

25 mars • À 8 heures rassemblement des démobilisés¹⁸⁶. Départ de Petit-Landau pour Mulhouse. Embarquement à cette dernière ville après un plantureux déjeuner. Un seul plat : choucroute - jambon - saucisses fumées - cervelas - lard, etc., de quoi manger pour 4.

Nous atteignons Montreux-Vieux, gare régulatrice à 19 heures. Recherche de chambre, difficile à trouver. Nous couchons à deux dans le même lit.

26 mars • Nouveau rassemblement pour distribution de vivres pour le voyage. Nous quittons Montreux à 12h.

À 19h nous arrivons à Laferté-sous-Amance. Halte repas. Distribution de vin et de café. Départ à 20h15.

27 mars • Arrivés à Sens à 10h10. Nouvelle halte. Repas. Mêmes distributions par les services de la Croix-Rouge. À 16h15 nous atteignons Les Aubrais. Mêmes distributions. 23 heures Tours. *Dito*.

28 mars • À 8h Angoulême. *Dito*.

À 14h30 Bordeaux. *Dito*. Nous quit-

tons cette gare à 17 heures. Arrivée à Dax à 24 heures.

29 mars • Arrivée à Bayonne à 1h35. À 15 heures caserne du Château Neuf pour démobilisation définitive (Fig. 41). Versement des effets militaire. À 16 heures tout est terminé.

186 La démobilisation est difficile à organiser, il faut libérer 5 millions de soldats. Elle sera longue : elle durera presque deux ans. En effet le gouvernement français a fait le choix de libérer les hommes par classe d'âge. Les "vieux" partent les premiers et à chaque départ, il faut réorganiser les régiments. Les nécessités politiques ralentissent aussi la démobilisation : face à l'Allemagne, la France veut montrer que son armée est toujours sur le pied de guerre, la signature du Traité de Versailles n'intervient qu'en juin 1919. Les semaines vont se transformer en mois et pour certains en années.

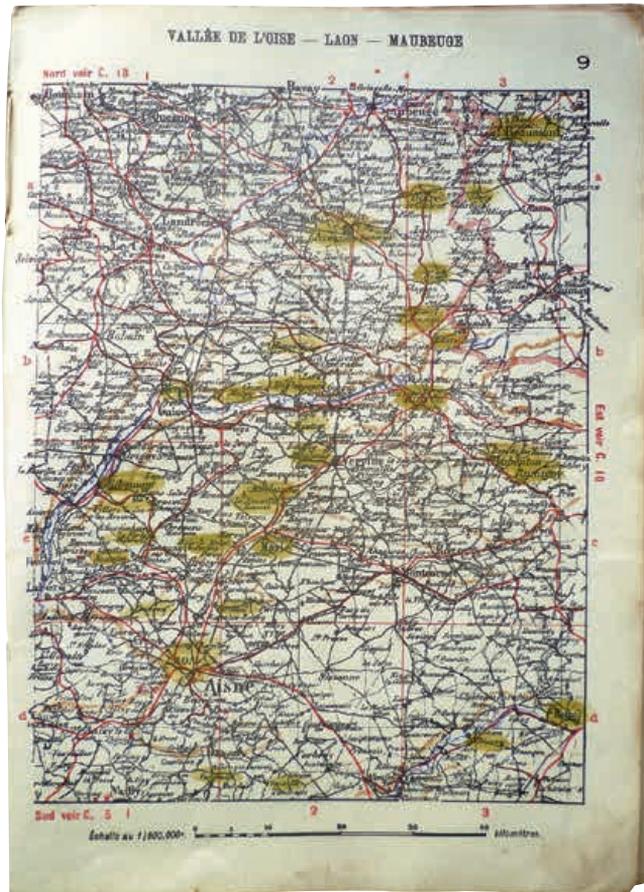


Fig. 42
Extrait de l'Atlas
de tous les théâtres
de la Guerre de 14-18,
colorisé par Maurice
Dospital.

(NB : l'ensemble
des clichés est issu
de collections
privées.)

(*) Texte transcrit et annoté par Anne Oukhemanou. Les mots entre crochets sont des corrections qui ne sont pas de l'auteur.

Sources

Mémoire des Hommes (MDH)
MemorialGenWeb
Grand Mémorial
Archives Départementales
Registres des fiches matricules : des Pyrénées Atlantiques (ADPA), des Landes (ADL), de la Gironde (ADG), de la Haute-Garonne (ADHG)
Registres d'état civil
Archives Nationales
Les livres d'or des communes
Mémorial Virtuel du Chemin des Dames

Bibliographie

BERNARD, Vincent, *Les Poilus du Sud-Ouest : le 18^e Corps dans la Grande Guerre*, Ed. Sud-Ouest, 2014.
ROCAFORT, Joël, *Avant oubli : soldats et civils de la Côte basque durant la Grande Guerre*, Atlantica, 1997.

ANCIENNES EXPLOITATIONS DES GÎTES AURIFÈRES DU NORD-EST BAZTAN

Jean LAFAURIE
et Gilles PARENT

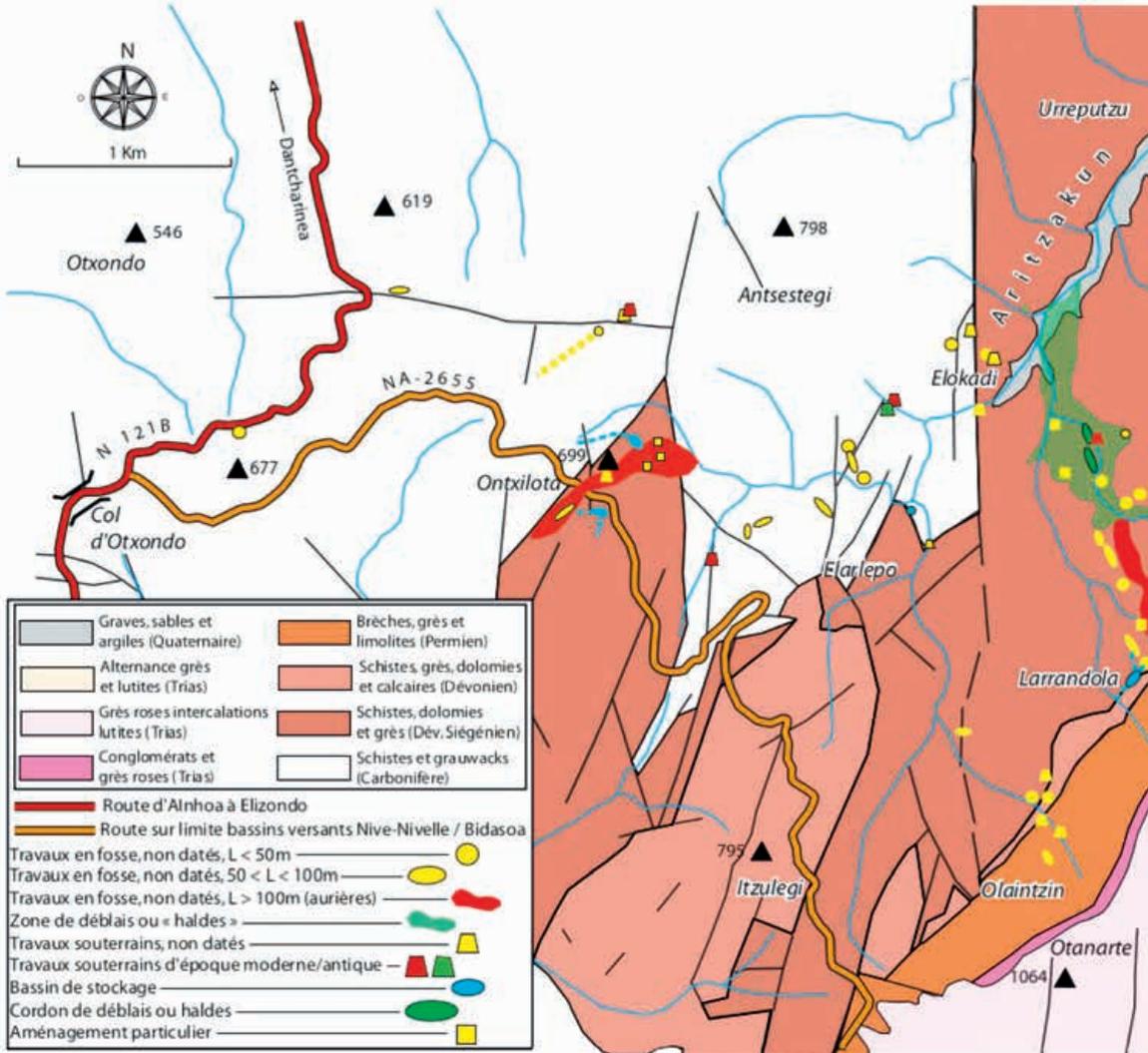
La petite vallée navarraise d'Aritzakun est depuis cinquante ans la source de nombreux écrits suscités par ses exploitations aurifères. Les volumineux déblais et de fortes teneurs en or observées en constituent les indices. Si des écrits du début du ^{xvi}^e siècle témoignent d'une exploitation paysanne, les interprétations de textes antiques attribuent ces travaux à différents peuples, Tarbelles, Carthaginois, puis Romains. Une cartographie de ces travaux miniers en dresse un premier inventaire et en souligne d'une part la complexité, puis révèle les installations hydrauliques liées à ces exploitations. Ces observations, confrontées aux études récentes menées dans la région et dans la péninsule ibérique, apportent un éclairage nouveau sur ces vestiges : elles les inscrivent dans une aire s'étendant en Labourd et relativisent les interprétations, parfois erronées, des textes antiques.

Nafarroako Aritzakun ibar ttipia idazlan askoren gaia da hango urre-guneen ustiapena dela-ta. Han dira lekuko ondarkin asko, eta egin diren azterketek frogatzen dute urre-harri aberatsa dela. XVI. mende hasteko idazki batzuren arabera, laborari ustiapen batzu egin izan dira. Antzinaroetako idazkiek diote lan horiek lehenagoko populu batzuek egin zituztela: Tarbeldar, Kartagotar eta Erromatar. Lan horien kartografiak erakusten du alde batetik arazo korapilatsua dela, eta bestetik ura baliatu izan dela ustiapen horietan. Ohar horiek lekuaren gainean eta España guzian egin izan diren berriketako azterketek hobeki argitan emaiten dituzte Aritzakuneko aztarnak, bai eta Lapurdirat ere zabaltzen direla.

Présenter un article sur les anciennes mines d'or du nord-est Baztan, en Navarre, semblerait superflu si l'on considère le nombre d'écrits parus sur le sujet. Ceux de l'ingénieur civil des mines Georges Vié, qui a mené les premières études, demeurent les plus connus parmi les plus érudits. La connaissance des anciennes mines s'est considérablement affinée en France depuis 30 ans, notamment grâce au développement de l'archéologie minière et à l'intérêt croissant porté à l'histoire industrielle. Le Pays Basque Nord bénéficie depuis 15 à 20 ans de cette évolution. Les investigations récentes ont été particulièrement

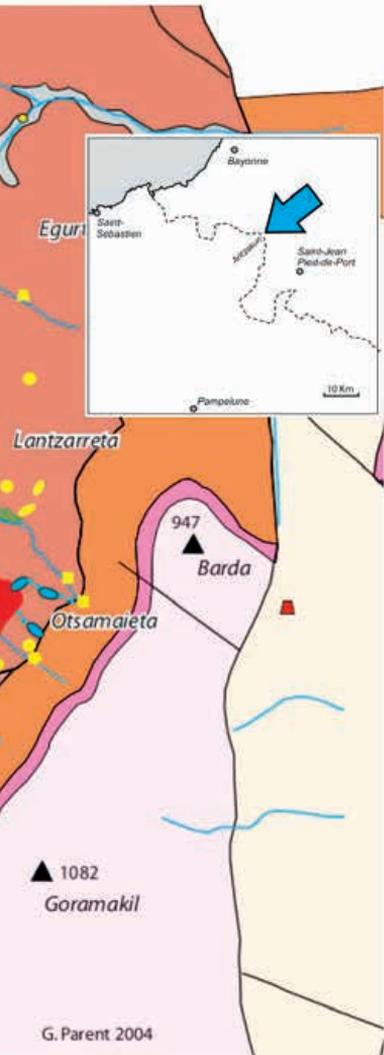
intéressantes lorsqu'elles ont intégré cet enrichissement des connaissances, par leur réalisation dans le cadre de travaux universitaires, ou encore lorsqu'elles ont été dirigées ou épaulées par des spécialistes. Si l'article qui suit présente l'extrême nord-est du Baztan, englobé dans une étude plus vaste s'étendant jusqu'en Aezkoa en passant par la vallée de Baïgorry et le Valcarlos, il ne rapporte pour ce premier secteur que des observations issues d'une prospection systématique, réalisée en 2003, en l'absence d'une recherche archéologique qui reste à mener.

Fig. 1
Carte des indices d'activité minière dans la région Otsondo, Aritzakun (Baztan, Navarre)



■ Localisation

Le territoire présenté se trouve en zone frontalière, au sud-ouest de Bidarray. Il est bordé à l'est par la ligne de crête bordant la vallée de Baïgorry. Nos recherches se sont concentrées sur la plus occidentale des deux petites vallées parallèles, plus précisément encore sur la partie amont du bassin versant du cours d'eau Aritzakun. Celui-ci reçoit, en aval et à proximité de la frontière, les eaux de l'Urrizate issues de la seconde vallée, pour former le Bastan, affluent de la Nive à Bidarray. Les sommets Goramendi, Goramakil, Otanarte, enfin l'éperon d'Irabelakaskoa, constituent la ligne de crête interfluve des deux cours d'eau. Le secteur est naturellement limité au sud-ouest, tout à fait à l'amont, par la ligne de partage des eaux avec le bassin versant d'un autre *rio* Baztan, navarrais celui-ci, cours supérieur de la Bidassoa. Cette ligne de crête est longée par la route NA-2655 menant depuis le col d'Otsondo aux anciennes installations américaines d'Itzulegi et Goramendi.



■ Aperçu géologique (Fig. 1)

D'un point de vue structural, la petite vallée d'Aritzakun constitue la terminaison nord-occidentale du massif des Aldudes. Elle se trouve en marge ouest d'un synclinal peu accentué dont la bordure opposée, en vallée de Baïgorry, voit s'envoyer les terrains primaires ordoviciens sous la couverture des grès roses triasiques armant les escarpements d'Iparla et de Buztanzelhay.

Les terrains primaires émergent discrètement des grès dans la vallée d'Aritzakun, dans les pentes occidentales du Goramakil, masqués par les grands éboulis issus des hauteurs de cette montagne. Ce sont d'abord, d'est en ouest, des brèches carbonatées et des grès du Permien, discordants sur les terrains du Dévonien qui affleurent ensuite. Ces derniers sont représentés par des schistes et plus particulièrement des grès de l'étage géologique du Siegénien, formation qui recèle les plus spectaculaires des travaux miniers que nous allons décrire. Plus à l'est encore, affleurent les terrains carbonifères, essentiellement des schistes, en contact anormal par des failles avec les formations du Siegénien. Celles-ci sont affectées de nombreux et longs accidents de directions *grosso modo* nord-sud et est-ouest.

■ Les sources écrites et leurs interprétations anciennes

Les sources écrites anciennes sont rares et posent souvent le problème de leur interprétation, concernant en particulier la localisation exacte de ce qu'elles évoquent. Deux textes, mentionnant la vallée du Baztan, paraissent les plus fiables. L'un d'eux est sans conteste relatif à la vallée de l'Aritzakun : daté de 1518, il évoque la fermeture d'un puits aurifère, due aux conflits qu'il occasionnait¹. L'autre

texte, conservé aux archives de Simancas, rappelle l'existence, au début du ^{xvi}^e siècle durant le règne de Jean d'Albret en Navarre, de ce qui pourrait être le même puits et dont l'eau qui en sortait charriait de l'or². Un dernier texte, de 1556, relatant que des habitants du Pays Basque portaient de l'or à la Monnaie de Bayonne, lequel provenait de "trois ou quatre lieues de Bayonne, près des montagnes, le long des ruisseaux de nostre país de basque"³.

C'est encore Georges Vié qui nous rapporte les faits les plus récents : selon des témoignages recueillis en 1939 auprès du géologue Pierre Lamare ainsi qu'auprès d'un natif d'Elizondo, des opérations d'orpaillage se déroulaient encore dans l'Aritzakun avant la Guerre d'Espagne⁴. Ces informations très lacunaires évoquent des activités sans doute occasionnelles et artisanales. On ne connaît en revanche aucune source d'archive médiévale ou moderne mentionnant une quelconque exploitation préindustrielle de l'or de l'Aritzakun.

Mais il existe, pour des temps bien plus anciens, des indices tangibles d'une exploitation organisée. Selon Christian Rico⁵, si les sources écrites gréco-romaines sur les mines pyrénéennes sont "discrètes", l'auteur évoque d'ailleurs "le silence des textes", il rappelle cependant que Strabon, se référant à un témoignage de Posidonius, insistait sur la richesse des gisements d'or exploités vers les II^e et I^{er} siècles av. J.-C. par les Tarbelles, peuple d'origine celtique dont le territoire aurait été borné par l'extrême ouest des Pyrénées, l'océan et l'Adour⁶. Bien que l'écrit du géographe grec soit fort connu, il nous semble opportun de le rappeler ici : "Les bords du golfe océanique sont occupés par les Tarbelles, qui possèdent les mines d'or les plus productives de toutes, car les fosses peu profondes qu'on y trouve livrent des lames d'or allant jusqu'à remplir la main. Certaines de ces lames ont parfois besoin d'un léger affinage, tandis que le reste du minerai se présente sous la forme de paillettes et de pépites qui ne demandent, elles aussi, qu'un traitement réduit"⁷.

Un paragraphe de *l'Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, produite au I^{er} siècle ap. J.-C., fut à l'origine de quelques hypothèses. L'absence de précision géographique et une certaine confusion quant au métal recherché ont laissé le champ libre à l'imagination. Voici l'extrait de ce texte, lui aussi abondamment cité, selon la traduction de Littré que Georges Vié présentait dans son article : "[...] Chose singulière ! Les puits ouverts en Espagne par Annibal sont encore exploités et conservent le nom de ceux qui ont découvert le gisement. Un de ces puits, nommé encore présentement Bebelo, fournissait à Annibal trois cents livres pesant par jour. La montagne est déjà excavée l'espace de 1 500 pieds, et dans tout cet espace, les Aquitains, debout jour et nuit, se relevant d'après la durée des lumières, épuisent les eaux et donnent naissance à un fleuve. La mine d'argent que l'on trouve la première se nomme Crudaria."

Écartons tout d'abord l'hypothèse des "mines d'or d'Isturie", née sans aucun doute de la lecture de ce texte et dont on ne sait exactement qui en fut à l'origine. Publiée par Hautin de Villars en 1730⁸, reprise et diffusée par d'autres auteurs faisant référence, comme Hellot⁹, elle ne résista pas à la visite en 1784 du baron de Dietrich¹⁰, qui mit un terme (presque) définitif à ces divagations dont voici la teneur :

“Le travail de la mine d’Isturie [sic] est un des plus grands travaux des Romains. Il a plus de douze cens piés [sic] de profondeur. Sa montagne est percée d’outre en outre pour l’écoulement des eaux, en sorte que le travail est toujours à sec. Il étoit autre fois flanqué de trois grosses tours, dont une existe encore...”

Une telle interprétation de la colline de Gaztelu et de ses grottes, en limite de Saint-Martin d’Arberoue et d’Isturitz, s’appuyait sans doute sur la résurgence karstique de la rivière Arberoue, “fleuve” que faisaient naître les Aquitains du texte de Pline. Ajoutons à cela que les trois tours érigées au sommet, en vérité trois tours et un donjon, ruines d’un château médiéval navarrais, pouvaient donner au site un air de ressemblance avec le Castel-Minier Ariégeois.

Auparavant, au ^{xvii}^e siècle, l’historien navarrais Joseph de Moret avait proposé une interprétation du texte de Pline qui passait pour plus sérieuse, en localisant dans la vallée du Baztan, désignant ainsi potentiellement la vallée d’Aritzakun, les activités décrites par l’encyclopédiste romain¹¹. Au moins, cet historien révélait ainsi une part de vérité, puisqu’il s’agit bien, comme nous le verrons, d’un site aurifère. Cette hypothèse était reprise par Georges Vié, qui cependant, et à l’instar de son prédécesseur, passait sous silence l’évocation par Pline de la mine d’argent, un détail qu’il est difficile, à première vue, d’articuler avec l’interprétation proposée.

Un autre auteur a plus récemment intégré à sa réflexion la mention de cette mine d’argent : Eric Dupré soutenait en effet l’hypothèse de travaux miniers pour or dans la commune d’Urepel, en vallée des Aldudes, supposition qui permettait d’associer la mine romaine de plomb/argent d’Hayra, dans le même territoire, à l’existence de ces recherches d’or¹². Alors que cette proposition était accompagnée d’interprétations toponymiques trop hasardeuses et qui finalement desservaient la démonstration, les indices mentionnés d’une vieille exploitation aurifère dans cette commune paraissent en revanche tangibles, à travers la géologie, par la présence de déblais et de vestiges possibles de galeries de sape.

■ De l’usage raisonné des textes et des résultats archéologiques récents

Les recherches menées depuis 25 ans dans la région apportent un nouvel éclairage sur les textes anciens. Elles relativisent les démarches des auteurs qui ont voulu, à la suite de Joseph de Moret, établir une relation exclusive entre le texte de Pline et un site en particulier. Les prospections aériennes réalisées par François Didierjean au début de la décennie 1990, en collaboration avec l’archéologue Béatrice Cauuet, ont révélé la présence de grands chantiers d’exploitation aurifère, répartis dans les territoires des communes de Larressore, Ustaritz, Cambo, Ixassou, Louhossoa, Espelette, Souraïde, et jusqu’à Saint-Pée-sur-Nivelle, où Jakes Casaubon nous avait d’ailleurs indiqué des travaux en *placer* près du pont de Lurberria dans la haute vallée de la Nivelle¹³. Il s’agit donc de prendre du recul et d’interpréter les textes par rapport à un territoire bien plus important que la petite vallée de l’Aritzakun, ou encore celle des

Aldudes, mais un territoire qui demeure tout de même confiné à l'extrémité des Pyrénées occidentales. Si l'on s'adonne à notre tour à des suppositions, pourquoi ne rapprocherait-on pas la mention de la mine d'argent, "que l'on trouve la première", avec les districts miniers d'Irun, l'antique Oiasso, et d'Arditurri, en Guipúzcoa, où Mercedes Urteaga mène des recherches depuis de nombreuses années ?¹⁴ On y rencontre des exploitations antiques, notamment pour plomb/argent parfois très développées, et ce sont les premières que l'on rencontre au départ du port d'Oiasso avant de remonter la vallée de la Bidasoa, situation qui concorderait avec le mode de présentation géographique ordinaire de Pline. Un ouvrage remarquable de drainage des travaux souterrains, une galerie creusée par la méthode du *cuniculus*, longue de 425 m et parcourue par un écoulement important, rappellerait l'évocation très exagérée du "fleuve" de Pline, que certains traducteurs rendent d'ailleurs par "rivière". Cette évocation des eaux pourrait cependant se rapporter aux techniques des mines à ciel ouvert pour l'or, comme nous le verrons plus loin. Que dire enfin de la mine Belbio, dans le territoire de la commune d'Irun, et dont il est tentant de rapprocher le nom avec le "Baebelo" du texte de Pline ? Mais la prudence s'impose dans le domaine de la toponymie, d'autant plus que selon Mercedes Urteaga, cette mine aurait été ouverte sur un filon de cuivre et non de plomb/argent¹⁵.

Comment interpréter finalement la mention d'Hannibal par Pline, dans un texte un peu embarrassant, rédigé ou compilé deux siècles après les faits ? Si l'alliance entre les Vascons et les Carthaginois est pourtant évoquée par l'auteur latin Silius Italicus dans ses poèmes relatant les guerres puniques, mais là aussi deux siècles plus tard¹⁶, la lecture de différentes traductions complètes de *l'Histoire Naturelle* sape l'hypothèse d'exploitations conjointes d'or et d'argent par les Carthaginois dans le territoire de l'actuel Pays Basque. Le texte en question est extrait du chapitre XXXI du livre XXXIII, qui porte exclusivement sur l'argent, et qui d'ailleurs débute ainsi, selon les traductions : "Parlons à présent des mines d'argent [...]"¹⁷ ou encore "Venons-en maintenant à l'extraction de l'argent [...]" ("*Ab his argenti metalla dicantur*")¹⁸. Il n'est donc nullement question d'or, et ce serait alors l'évocation des Aquitains, ainsi que celle du puits Baebelo, désignant pourtant clairement une mine d'argent mais assimilé par Joseph de Moret au puits aurifère Urreputzu d'Aritzakun, qui aurait conduit l'historien navarrais à ce rapprochement. Certains auteurs émettent d'ailleurs des réserves sur la fiabilité de la mention des Aquitains. Citons Stéphane Schmitt à ce sujet : "Le texte est peut-être corrompu, ou bien Pline a confondu plusieurs peuples. Par exemple, les Accitans, habitants d'Acci conviendraient mieux. Mais on ne peut exclure que des ouvriers aquitains soient venus travailler dans les mines du sud de l'Hispanie"¹⁹. Notons que cette dernière remarque s'accorderait avec la réputation de bons mineurs prêtée aux Aquitains²⁰, il est vrai 150 ans après les faits décrits par Pline. Des historiens, enfin, qui situent le puits Baebelo dans la région de Carthagène, font une tout autre interprétation de ce passage, en ne lisant pas "Aquitani" mais "aquarii", c'est-à-dire les préposés aux eaux²¹.

■ Les travaux d'Aritzakun

Les travaux forment une constellation s'étendant au nord-est de la ligne de partage des eaux, que longe plus ou moins la route NA-2655 depuis le col d'Otsondo. Ils se répartissent essentiellement sur les versants des thalwegs affluents de l'Aritzakun, ou sur leurs interfluves (Fig. 1). Une cinquantaine de travaux ont été recensés et positionnés avec une précision décimétrique. On distingue trois catégories d'ouvrages miniers ou supposés tels : tout d'abord, deux ensembles représentés par deux très grandes fosses environnées d'aménagements qui signent sans ambiguïté une exploitation aurifère antique. Vient ensuite un ensemble de fosses de tailles variables et plus réduites, dont l'époque de réalisation, ainsi que le métal recherché, ne peuvent être déterminés par une simple visite. On trouve enfin des orifices, ou vestiges d'orifices comblés de travaux souterrains accédés par des galeries. Parmi ceux qui sont pénétrables, certains correspondent à des recherches pour cuivre menées au XVIII^e siècle, poursuivant souvent des travaux romains.

Georges Vié émettait l'hypothèse d'une exploitation médiévale de minerai de fer pour la forge des moines prémontrés d'Urdax, dans cette région du Baztan. On comprend alors aisément que la complexité et la richesse potentielle de l'histoire minière locale peuvent induire des méprises entre recherches d'or, de cuivre ou de fer, et entre Antiquité, puis Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle pour les époques d'activité. L'identification précise et exhaustive des chantiers aurifères antiques d'Aritzakun se trouve brouillée par cette situation parfois confuse. L'observation de la répartition de ces travaux, à partir de leurs typologies mises en regard du contexte géologique, selon la remarquable carte au 1/25 000 navarraise²², semble néanmoins révéler un ordonnancement. Les indices sont répartis sur les affleurements de six, voire sept étages géologiques distincts, avec cependant une nette concentration sur deux d'entre eux : il s'agit d'une part des schistes, dolomies et grès du Siegenien-Emsien (Dévonien) et des schistes et grauwacks du Westfalien (Carbonifère).

À y regarder de plus près, et en considérant les travaux selon qu'il s'agit de fosses ou bien de travaux souterrains en galeries ou accédés potentiellement par des galeries, on voit que ces deux catégories dominent respectivement dans les deux affleurements : les fosses dans le Dévonien, et les autres travaux plutôt dans le Carbonifère. S'agit-il de recherches pour le même métal, et en l'occurrence l'or ? Cela n'est vraiment pas certain, compte tenu de la position des minéralisations dans des encaissants différents et de l'existence avérée de recherches de cuivre. Quoi qu'il en soit, les ouvrages souterrains que nous avons pu attribuer sans grand risque d'erreur à la recherche de ce dernier métal ont été foncés dans les séries du Carbonifère. Enfin, la typologie relative aux travaux pour l'extraction de l'or n'a été clairement reconnue que dans deux grands systèmes de fosses, ouvertes dans les terrains dévoniens. L'ingénieur Georges Vié rappelait d'ailleurs que des concentrations d'or allant jusqu'à 15 grammes par tonne avaient été décelées "à Arizacun" dans un banc de grès ou quartzites appartenant à cette période géologique²³.



Fig. 2
Grande fosse d'Ontxilota.
Vue des tas d'épierreage et d'une butte témoin.
(Cliché Gilles Parent)



Fig. 3
Système de fosses,
Ontxilota sud-ouest.
(Cliché Louis de Buffières)



Fig. 4
Grand bassin
d'Ontxilota
permettant
les lâchers
d'eau en amont
de la fosse.
(Cliché Gilles Parent)

Nous nous attarderons donc sur les deux ensembles principaux, constitués autour des deux grandes fosses, et nous écarterons d'emblée les galeries potentiellement ouvertes sur des filons de cuivre et auxquelles nous consacrerons un prochain article.

Le secteur Ontxilota-Antsestegi

Les travaux pour or du secteur que nous avons nommé Ontxilota-Antsestegi chevauchent la ligne de partage des eaux des bassins de la Nive et de la Bidasoa et sont traversés par la route NA-2655. Sur près de 800 m, les terrains ont été affouillés en un système de fosses, orienté du sud-ouest au nord-est. La plus grande de ces fosses se développe sur environ 120 m, pour une largeur de 60 m et environ une dizaine de mètres de profondeur. Des sortes de buttes témoins, vestiges de l'ancienne surface topographique, des blocs cyclopéens ainsi que des monticules de déblais, peuplent ces travaux chaotiques (Fig. 2 et 3).

Mais c'est surtout la présence d'un bassin de rétention, formant une dépression de 35 m de longueur pour 6 à 7 m de large, perpendiculaire à la pente, qui trahit les travaux pour or (Fig. 4). Son extrémité sud-est se déverse dans la partie supérieure de la fosse, tandis que l'on peut suivre, à partir de son extrémité opposée, la trace ténue du canal d'amenée qui rejoint à l'ouest l'amont d'un modeste ruisseau, Naasko *erreka* (Fig. 5). Il ne doit pas être confondu avec un chemin, partant lui aussi du bassin, mais qui descend dans le thalweg. Quelques mètres au-dessus du canal décelé, un autre tracé apparaît, vestige probable d'un canal supérieur alimentant un autre bassin disparu car sans doute "avalé" par l'évolution de la grande fosse au cours de sa genèse.

Ces vestiges correspondent à ce que décrit le professeur Claude Domergue dans son ouvrage consacré aux mines antiques, et qu'il nomme "chantiers-ravins"²⁴.



Fig. 5
Trace des vestiges des canaux d'alimentation du grand bassin d'Ontxilota, le tracé inférieur est un chemin. (Photo Gilles Parent)

Ils appartiennent à la famille des exploitations aurifères où l'on fait intervenir la force torrentielle de l'eau afin qu'elle emporte les terrains. Le courant d'eau est aussi utilisé pour provoquer un tri gravimétrique, en aval, grâce à divers aménagements. Mais il ne s'agirait pas ici à proprement parler de la fameuse technique de la *ruina montium*, qui provoque l'éboulement à grande échelle de terrains alluvionnaires de grande épaisseur, parfois jusqu'à 100 m, et dont le site de Las Médulas, dans la province de León en Espagne, en montre le plus bel exemple. Nous développerons un peu plus loin cette distinction qui d'ailleurs cache une réalité plus complexe.

Dans la fosse d'Ontxilota, en aval du déversoir du bassin, des aménagements ont été observés au fond de ramifications du système de fosses : il s'agit de quatre plateformes formées par l'édification d'une sorte de muret de soutènement, perpendiculaire à l'écoulement présumé et formant un gradin dans la pente du fond de la fosse (Fig. 6 et 7). Il est possible que nous ayons affaire, plutôt qu'à des aménagements pastoraux dont l'implantation serait bien curieusement choisie, à des structures en gradins jouant un rôle pour le

Fig. 6
Grand gradin d'Ontxilota. Ces aménagements ont-ils constitué des bassins de décantation ? (Cliché Louis de Buffières)



Fig. 7
Deux gradins
superposés,
au fond de l'une
des ramifications de
la fosse d'Ontxilota.
(Cliché Gilles Parent)



tri gravimétrique, sortes de bassins de décantation, ou encore biefs d'où partaient des *sluices*, canaux en bois où se déposait l'or. Mais cela reste à vérifier par l'archéologie.

En amont de la fosse, les grès dévoniens sont visibles par un abrupt peut-être artificiel. Au-dessus, entre cet abrupt et la route NA-2655, se trouve un secteur de travaux qui ressemblent à des grattages de surface allongés du nord-est au sud-ouest. En réalité, un certain nombre d'entre eux donnent accès à des prolongements souterrains de faible développement, une dizaine de mètres en moyenne, menés sur des fractures de même direction et sans typologie précise, et dont la forme paraît souvent imposée par la fracturation. Des colorations résultant de la rubéfaction, indices de l'emploi du feu pour l'abattage de la roche, ont été observées dans ces ouvrages souterrains.

Le secteur Otsamaieta-Lantzarreta

Les travaux d'Otsamaieta-Lantzarreta se trouvent à 2,5 km à l'est, à vol d'oiseau, de ceux d'Ontxilota. Ils se trouvent sur la rive opposée du cours d'eau Aritzakun, c'est-à-dire en rive droite. Il s'agit principalement d'un grand chantier ravin de près de 500 m de longueur, plus encaissé et à bords vifs. La partie amont de la fosse est évasée en une sorte de large ramification de près de 200 m de long, perpendiculaire au ravin principal, allongée selon une courbe de niveau du versant, et dont l'extrémité sud-ouest rejoint un thalweg. L'extrémité nord-est de cette ramification se termine quant à elle sous un bassin de dimensions assez modestes, d'environ 25 m de long. Si le tracé de son

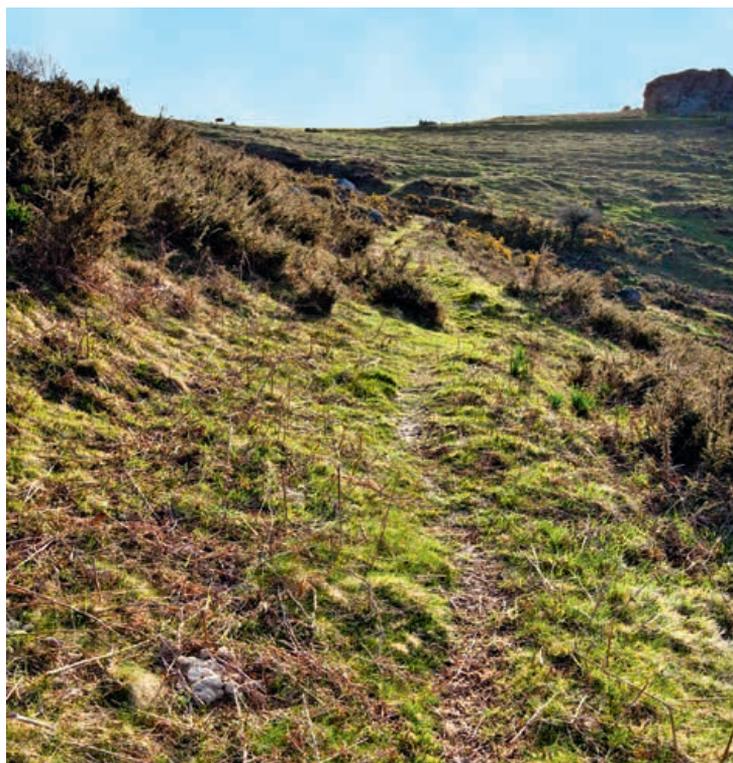


Fig. 8
Vue plongeante sur un grand bassin distributeur des eaux vers la grande fosse d'Otsamaïeta. (Cliché Louis de Buffières)

Fig. 9
Plate-forme d'un ancien canal d'alimentation du système de fosses Otsamaïeta, réutilisé comme chemin. (Cliché Louis de Buffières)

ÉTUDES ET RECHERCHES

canal d'alimentation n'a pu être suivi, celui d'un autre canal est particulièrement visible, formant une discrète mais incontestable plate-forme de 1,50 m de large : il reliait à la fosse un plus grand bassin situé plus haut que le précédent et à distance de celle-ci (Fig. 8 et 9). À un peu plus de 100 m au sud-est du bord amont de cette branche de la fosse, se trouve un autre bassin, sorte de dépression à fond plat de 50 m de long par 35 m de large, dont les rebords relevés en digue en révèlent la fonction.

Le caractère artificiel de la partie amont de la fosse est manifeste : des buttes résiduelles ou buttes témoins dominent un fond plat, tandis que le bord sud-ouest de la fosse montre un abrupt artificiel de près de 50 m. La partie aval des travaux, correspondant aux deux tiers de la longueur totale de ce chantier-ravin, descend selon la pente du versant, vers le nord-nord-ouest. Ce grand chantier-ravin est environné d'autres vestiges miniers moins importants, telle cette fosse de 60 à 100 m de long, située environ 200 m au sud-ouest, et dont les dépressions parallèles à la pente et qui dominent ces travaux évoquent des bassins.

À quelques centaines de mètres vers le nord-est, s'ouvre un autre complexe de fosses en chantiers-ravins. Sa zone de déblais, drainée par un cours d'eau, vient s'unir avec celle de la grande fosse précédente, alimentant un secteur ponctué d'amoncellements sur une superficie impressionnante. Nous avons tenté de le circonscrire, non sans difficulté à cause de la confusion possible entre formes d'amoncellement anthropiques et formes naturelles. Une double genèse étant d'ailleurs tout à fait possible, étant donné la violence des orages locaux et des crues qui ont pu remanier les vestiges, notamment celle de 1913. Les déblais ou *haldes* s'étendent sur un kilomètre de longueur, pour une largeur allant de 100 à 300 m.

Deux indices sont remarquables : il s'agit de deux "cordons" de déblais, quasiment positionnés bout à bout, avec un léger décrochement de leur alignement orienté dans le prolongement de la très grande fosse et à 200 m en aval de celle-ci. Ils s'allongent sur 240 m et leur hauteur moyenne est de 9 m. Ils sont constitués de petits blocs de grès dont le calibre en fait des éléments parfaitement transportables par l'homme (Fig. 10).

Fig. 10
Sommet d'un des deux cordons d'épierrage de la zone de haldes ou déblais. D'une hauteur moyenne de 9 m, ils forment un alignement de plus de 200 m.
(Cliché Louis de Buffières)



ÉTUDES ET RECHERCHES

Près de l'extrémité de l'un de ces cordons, se trouvent des vestiges d'une exploitation en souterrain, décelable par la présence d'une tranchée très étroite, envahie par les ronces et précédée d'un remblai formant voie de roulage. La tranchée, ponctuée d'effondrements, s'achève 180 m plus loin par une sorte d'effondrement ou entonnoir de soutirage dans les déblais (ou alluvions ?). Enfin, les ruines d'une petite construction de 2,50 m de côté se trouvent à quelques mètres du départ de la tranchée. Selon la tradition orale, ces vestiges résulteraient des tentatives de reprises relatées par Vidal Pérez de Villarreal, à une époque mal définie par des témoignages qui ne concordent guère²⁵. Les uns évoquent une reprise avant la première guerre mondiale par des étrangers, les autres après la première guerre mondiale. Ce type de relation orale nous rappelle celle recueillie par Georges Vié en 1950 en vallée de

Fig. 11
Canal maçonné d'un peu plus de 100 m de longueur, dans la grande zone de haldes de Minetako Zokoa. Sa relation avec l'exploitation aurifère demeure à démontrer par l'archéologie. (Cliché Louis de Buffières)



ÉTUDES ET RECHERCHES

Baïgorry, où l'on rapportait encore que certaines mines avaient été creusées par des ouvriers allemands avant la guerre de 1914. Il s'agissait en fait de travaux exécutés avant la Révolution par les mineurs germaniques de la fonderie de cuivre de Banca.

D'autres aménagements demeurent mystérieux et posent la question de leur usage, autant que celle de l'époque de leur réalisation. Nous ne prendrons comme exemple que le fameux canal d'une centaine de mètres, décrit par Vidal Perez de Villareal et interprété par cet auteur comme une sorte de *ground sluice* où le tri gravimétrique de l'or se réalisait (Fig. 11). Là encore, seule l'archéologie pourra, peut-être, apporter une réponse²⁶.

Pour clore cette rapide présentation non exhaustive des indices miniers pour or, il nous faut enfin évoquer le fameux "puits", objet des deux textes du XVII^e siècle cités en début d'article. Nommé Urreputzu, il se trouve à plus de 1500 m en aval des grands cordons de déblais, et donc hors de la zone de *haldes* que nous avons circonscrite. On peut encore observer, en rive droite de l'Aritzakun, dans un bras secondaire du cours d'eau et à l'extrémité d'un mur bien construit d'une dizaine de mètres de long, une sorte de trou d'eau dédoublé et de faible profondeur. Le fond de la vasque est encombré de gros blocs de grès.

De toute évidence nous avons affaire à une exploitation en *placer*, par orpailage, c'est-à-dire sur un gisement secondaire, alluvionnaire, où les particules d'or arrachées des filons sur les versants par l'érosion, autant que par les travaux des Antiques, sont venues se concentrer plus en aval dans les sédiments.

■ L'apport des publications récentes

Selon Claude Domergue, l'exploitation à ciel ouvert durant l'Antiquité des gîtes filoniens aurifères, donc les gîtes en roche, aurait été menée par des procédés nouveaux, plus particulièrement dans le nord-ouest de l'Espagne où ils auraient été mis en œuvre par les Romains²⁷. Ces exploitations sont, elles aussi, équipées de bassins étagés où convergent des canaux, comme pour la *ruina montium*, mais elles sont situées dans des pentes assez fortes et ouvertes dans des terrains aurifères en roche. Les gisements étudiés dans ces régions montrent cependant une altération superficielle, bien que parfois assez profonde, ce qui les aurait fragilisés et aurait libéré l'or des sulfures²⁸. Ces caractéristiques favorisaient l'affouillement de ces gisements par les lâchers d'eau puis le tri gravimétrique en aval.

Nous sommes donc en présence, à Aritzakun, d'une situation identique, au moins pour les deux grands chantiers d'Ontxilota et de Lanzarreta : les terrains sont des grès dévoniens - donc il ne s'agit pas d'alluvions tertiaires ou quaternaires - et dans lesquels des analyses citées par Georges Vié avaient montré des concentrations d'or. Les aménagements hydrauliques parachèvent la similitude. Des investigations plus récentes menés à Aritzakun au début de la décennie 1990 par des géologues et universitaires du *Departamento de Mineralogía y Petrología de la Universidad del País Vasco* (Bilbao) ont permis d'analyser à



nouveau les gisements aurifères²⁹. Elles confirment les deux aspects des ressources : d'une part des gisements primaires en roche dans des filons de quartz accompagné de goëthite (hydroxyde de fer), pyrite, or natif, et occasionnellement de sidérite (carbonate de fer), d'autre part en aval de ces filons, des gisements alluvionnaires d'or natif en *placer*.

Si les teneurs observées dans les filons sont un peu plus faibles bien que comparables à celles mentionnées 30 ans plus tôt (2 grammes d'or à la tonne comme valeur moyenne, contre 2 à 4 grammes à la tonne, et jusqu'à 15 grammes, ces dernières valeurs citées par Georges Vié), l'élément nouveau est la révélation de la présence d'argent mêlé à l'or, dans des proportions à peine plus faibles³⁰. Ces minerais contenant des sulfures (pyrites), et potentiellement de l'or "non visible", auraient sans doute nécessité un traitement métallurgique consistant en un simple grillage oxydant les sulfures, suivi d'un affinage tel que l'évoquait d'ailleurs Strabon³¹. Si les opérations de la séparation de l'or et de l'argent étaient connues, coupellation par ajout de plomb, puis cémentation, elles étaient loin d'être systématiquement pratiquées dans l'Antiquité : on obtenait ordinairement l'alliage des deux métaux précieux, appelé *electrum*³². Espérons que la présence d'argent, dans l'or d'Aritzakun, ne ravive la théorie basée sur l'interprétation peu convaincante du texte de Pline et concluant aux travaux d'Hannibal pour or et argent.

Une dernière étude récente révèle un peu plus encore la complexité des processus concernés dans ces exploitations à ciel ouvert : tout en évoquant les techniques d'abattage sans recours à l'eau, par galeries de sape (cas probable d'Urepel), elle expose aussi le phénomène de "laves torrentielles" mis en œuvre par les mineurs imitant la nature³³. Il est montré qu'il n'est pas toujours nécessaire d'apporter un flux violent et abondant d'eau : dans certaines conditions de saturation d'eau, les terrains sont susceptibles de mises en mouvement en masse sur des distances parfois de plusieurs kilomètres, avec une compétence de transport de blocs de 2 m, pour finalement être exploités comme des gisements secondaires et à distance des chantiers. Nous aurions là, sans doute, de quoi expliquer la genèse de la grande étendue des déblais d'Aritzakun.

Nous venons de survoler le thème de l'exploitation aurifère de la petite vallée navarraise d'Aritzakun, très connue des randonneurs et dont personne n'ignore aujourd'hui l'activité singulière dont elle fut le théâtre. Il nous paraissait cependant encore utile de présenter les textes et de souligner les incertitudes qui entourent ceux produits durant l'Antiquité, tout en les confrontant à un nouveau regard sur les vestiges. Ils sont concentrés dans une zone de gisements primaires sans doute pour partie à l'origine des dépôts en alluvions répartis beaucoup plus en aval, en Labourd, dans les bassins de la Nive et de la Nivelle où l'or fut aussi recherché. Sur le terrain, un parcours et un inventaire des indices miniers ont montré tout d'abord la présence de travaux non contemporains et menés sur des minéralisations différentes, notamment des filons cuprifères qui feront l'objet d'un prochain article. Nous avons

pu mettre ensuite en évidence les techniques particulières de la recherche de l'or par des ouvrages à ciel ouvert et lâchers hydrauliques, mais en soulignant le travail en roche et la diversité probable des procédés utilisés. L'or alluvionnaire est cependant présent et exploité aussi à Aritzakun, avec la particularité d'une grande proximité de ces gisements secondaires avec les gîtes primaires. L'ensemble de ces travaux demeure cependant à dater précisément et à attribuer à une ou des cultures au terme d'une recherche archéologique pluridisciplinaire qu'on ne peut que souhaiter. Si le seul texte antique fiable nous apprend que les Tarbelles exploitaient l'or au cours des derniers siècles précédant notre ère, le postulat de l'introduction plus tardive de la technique des grands chantiers-ravins en Espagne par les Romains semble plaider en faveur d'une reprise romaine, sans doute à plus grande échelle, de travaux réalisés par un peuple aquitain.

Notes

- 1 YANGÜAS Y MIRANDA José, 1840, *Diccionario de la antigüedad de Navarra*, Pamplona, tome II, p. 326 : "En 1518 se decía también, que en una fuente junto al rio que iba a Santa Maria de Vidaurra, en el valle de Baztan, legua y media de el, cabo la fortaleza de Maya, cabo la sierra aguas vertientes hacia la parte de Francia, se había hallado oro en tiempos antiguos entre la arena ; y que sobre sacarlo tuvieron debates los habitantes, por cuya razon cerraron la fuente."
- 2 PEREZ DE VILLARREAL, Vidal, 1981, "Minetako zokoa, el lugar de las minas, Baztán-Navarra", in *Cuadernos de Etnología y Etnografía de Navarra*, n° 37, Gobierno de Navarra, Pamplona.
- 3 FOLTZER Antoine, 1933, *Les Hôtels des Monnaies de Bayonne*, Éditions du Courrier de Bayonne. Il s'agit de lettres patentes d'Henri II relatives à la fermeture de la monnaie de Bayonne, avec la crainte que les paysans n'apportent leur or à celle de Pampelune.
- 4 VIÉ Georges, 1942, "Notes sur quelques gisements métallifères des Pyrénées basques", in *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, Vié Georges et Sément Émile, 1970, "Les anciennes exploitations d'or et d'argent en Navarre", in *Le Génie Civil*, n° 147, octobre 1970.
- 5 RICO Christian, 1997, *Pyrénées romaines*, Casa de Velazquez, Madrid.
- 6 BOST Jean-Pierre, 2001, "Dax et les Tarbelles", in *actes du 53^e congrès d'études régionales de la fédération historique du Sud-Ouest, Dax et Bayonne, 27 et 28 mai 2000*, M.S.H.A, Pessac.
- 7 STRABON, (IV, 2,1), géographe, fin de l'époque Augustéenne, traduction F. Lasserre, cité par J.P. Bost, 2001, op. cit.
- 8 HAUTIN DE VILLARS Charles, 1730, "Mémoire concernant les mines de France", in *Traité de l'Art Métallique*. Extrait des œuvres d'Alvaro-Alfonso Barba, Paris.
- 9 HELLOT Jean, 1750, "État des mines du royaume", in *De la fonte des mines, des fonderies*, trad. de l'allemand de Christophe-André Schlutter, Tome I, p. 55, Paris.
- 10 DIETRICH, 1786, *Description des gîtes de minerai des forges et des salines des Pyrénées*. Paris, Didot.
- 11 MORET Joseph de, 1665, *Investigaciones Históricas de las Antigüedades del Reyno de Navarra*.
- 12 DUPRÉ Éric, 1994, "À propos du toponyme Urepel et sa possible relation avec l'existence d'une mine d'or antique", in *IKUSKA nouvelle collection* n° 5, 1er trimestre.
- 13 CAJUET Béatrice, 2005, "Les mines d'or antiques d'Europe hors péninsule Ibérique", in *Pallas*, Presses Universitaires du Mirail.
- 14 URTEAGA Mercedes, 2012, "El acueducto subterráneo, cuniculus de Arditurri y otros modelos de drenaje y evacuación de aguas en el distrito minero romano de Oiasso (Gipuzkoa)", in *L'eau, usages, risques et représentations dans le sud-ouest de la Gaule et le nord de la Péninsule ibérique, de la fin de l'âge du fer à l'Antiquité tardive*, BOST (Dir.) Aquitania supplément 21.
- 15 URTEAGA Mercedes, communication orale.
- 16 GOYHENETCHE Manex, 1998, *Histoire générale du Pays basque*, tome 1, p. 48, Elkarlanean.
- 17 PLINE L'ANCIEN, *Histoires Naturelles*, livre XXXIII, nature des métaux, chapitre XXXI, traduction annotée de Stéphane SCHMITT, 2013, Gallimard.

- 18 PLINE L'ANCIEN, *Histoires Naturelles*, livre XXXIII, nature des métaux, chapitre XXXI, traduction de H. ZEHACKER, 1999. Cette édition présente le texte latin et sa traduction française en regard sur les deux pages opposées.
- 19 SCHMITT Stéphane, 2013, op. cit. note 145 et ESTORNES LASA Bernardo, 1978, *Historia general de Euskalerría*. Epoca Romana, San Sebastián, cité par PEREZ DE VILLAREAL, 1981, p. 174, qui évoque les Accitani de Acci (Guadix) mais aussi les Iacetani (Jaca).
- 20 CÉSAR Jules, *De Bello Gallico*, III, 21.
- 21 CONDE GUERRI Elena, 2003, *La ciudad de Cartago Nova : la documentación literaria. (Inicios Julioclaudios)*, Universidad de Murcia, servicios de publicaciones, p. 169.
- 22 Mapa géologique de Navarra, Gobierno de Navarra, Sección de Geología y Geotecnica, Hoja 66-III (Maya-Amaiur).
- 23 VIÉ Georges et SÉMENT Émile, 1970, "Les anciennes exploitations d'or et d'argent en Navarre", in *Le Génie Civil*, n° 147, octobre.
- 24 DOMERGUE Claude, 2008, *Les mines antiques. La production des métaux aux époques grecques et romaines*, Antiqua-Picard.
- 25 PEREZ DE VILLARREAL, Vidal, 1981, op. cit. p.181-182.
- 26 PEREZ DE VILLARREAL, Vidal, 1981, op. cit.
- 27 DOMERGUE Claude, 2008, op. cit., p. 82 et p. 141-142.
- 28 DOMERGUE Claude, 2008, op. cit., p. 139.
- 29 VELASCO F., YUSTA I., RODRIGUEZ-ALLER J., PEÑA A., 1996, "Exploración geoquímica multimedia para el oro en el área del *Aritzakun erreka*, Baztan (Navarra, España)", in *Geogaceta*, 20 (3).
- 30 Notons que la présence d'argent avait été aussi détectée en 1966 dans la pyrite aurifère des mines du Laxia à Itxassou, ouvertes dans le prolongement vers le nord des affleurements des terrains dévonien. VELASCO F., *et al.*, 1996, op. cit. Quant à la présence d'or dans la pyrite du Laxia, elle avait été signalée par Georges Vié dès 1937. VIÉ Georges, 1970, op. cit.
- 31 CAUJET Béatrice, 1999, "L'exploitation de l'or en Gaule à l'âge du fer" in *L'or dans l'Antiquité*, Aquitania supplément 9, CAUJET (Dir.), pp 56-57.
- 32 DOMERGUE Claude, 2008, op. cit. pp 168-169.
- 33 BORDES Jean-Louis, 2012, "De l'utilisation de l'eau pour le transport des matériaux. Le cas des mines romaines de la Médulas (province de León)", in *L'eau, usages, risques et représentations dans le sud-ouest de la Gaule et le nord de la Péninsule ibérique, de la fin de l'âge du fer à l'Antiquité tardive*, BOST (Dir.), Aquitania supplément 21.

UNE SI LONGUE AMITIÉ : XIMUN HARAN ET JEAN FAGOAGA

Emmanuel
PLANES

Grand champion de pelote basque à main nue, pionnier de l'abertzalisme en Pays Basque Nord, Ximun Haran s'est éteint en décembre 2013 dans sa maison de Louhossoa à l'âge de 85 ans. Le docteur Jean Fagoaga, médecin généraliste à Saint-Jean-de-Luz de 1958 à 1993, maire de Sare de 1971 à 1977, et ancien champion de joko garbi, était son ami depuis plus de soixante-dix ans. Il évoque pour le *Bulletin du Musée Basque* la figure de Ximun Haran et les liens indéfectibles qui les unissaient.

95

Xapeldun handia esku huskako pilotan, hastapenetako abertzalea Ipar Euskal Herrian, Ximun Haran 2013ko abendoan hil zen Luhosoko bere etxean, 85 urtetan. Jean Fagoaga Donibane Lohizunen mediku 1958 eta 1993 artean, Sarako auzapez 1971-tik 1977-ra, joko garbiko xapeldun ohia, Ximun Haran-en adiskidea izan da 70 urtez goiti. Euskal Museoko boletinarentzat Ximun Haran bera eta harekin izan zituen lokarri ezin urratuak gogoratzen ditu.

Dans quelles circonstances vous êtes-vous rencontrés ?

Nous avions 12 ans. Ximun était élève de 6^e au collège Saint-Louis-de-Gonzague, et moi au lycée de Bayonne. C'est la pelote qui nous a réunis. Comme nous ne jouions pas mal, l'un et l'autre, on se retrouvait toujours en finale des championnats interscolaires, au Trinquet moderne ou au Rail bayonnais. En 1948, l'année de nos 20 ans, nous avons fait équipe ensemble et nous sommes devenus champions de France juniors en trinquet. La même année, nous avons été également champions de France en rebot à la Grande semaine des sports basques à Saint-Jean-de-Luz, toujours sous les couleurs d'Ikasleak, une association d'étudiants. Ximun faisait, à Bordeaux, des études de pharmacie, et moi de médecine. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de pelotaris qui soient aussi étudiants. Au chistera, Pie Aguirre, de Sare, faisait exception.

Et c'est aussi en 1948 que nous sommes, tous deux, devenus professionnels, mais lui à main nue, moi à chistera : c'était ma spécialité depuis l'époque où, gamin, je jouais au fronton de Sare, devant l'hôtel Arraya qui appartenait à ma famille.

Ximun Haran appartenait-il à une famille de bons joueurs de pelote ?

Son père, Paul, qu'on appelait Xubero, était un très bon amateur. Pour Ximun, natif d'Arcangues, le fronton du village était son lieu de prédilection. Il a d'abord été un joueur de place libre. Il s'est mis au trinquet après notre titre de champions. Et il est devenu, très vite, parmi les meilleurs.

Combien de temps ont duré vos carrières respectives de joueurs professionnels ?

Pour Ximun, elle a duré de 1948 à 1967-1968. Sa profession de pharmacien lui laissait quand même plus de temps libre que la mienne ! À partir du moment où j'ai été interne à l'hôpital, je ne pouvais plus m'entraîner. J'ai donc demandé à la Fédération française de pelote basque d'être reclassé amateur, comme mon frère. Ou, plus exactement, amateur pour le rebot, et professionnel pour le joko garbi. Mon dernier titre de champion de France, je l'ai obtenu en 1971. J'avais 42 ans.

96

Parmi les nombreuses parties qu'a disputées Ximun Haran quelle est celle qui vous a particulièrement marqué ?

C'est une partie qui, en février 1960, a opposé, au Trinquet Maïtena de Saint-Jean-de-Luz, Ogueta, champion d'Espagne en mur à gauche, et Ximun, numéro 1 du trinquet en France. Un événement dans le monde de la pelote. Le défi avait été lancé par Roberto Emparan. Il avait pris avec lui Ogueta durant un mois pour l'entraîner au trinquet. Cet Ogueta, c'était un colosse qu'on surnommait le Cyclone. Il butait deux fois plus fort que Waltari. Un vrai coup de



Fig. 1
Saint-Jean-de-Luz,
25^e anniversaire
de la mort de José
Antonio de Aguirre
y Lecube,
23 mars 1985.
Ximun Haran,
Joseba Aguirre,
Jean Etcheverry-
Ainchart et Beñat
Larroulet.
Cliché Clothilde
Bordenave.
Musée Basque
et de l'histoire
de Bayonne,
Inv. n° PH.85.16.11.

TÉMOIGNAGES

fusil. Quand il est allé le voir s'entraîner, Ximun a été impressionné. Je lui ai dit : "Ne t'inquiète pas, je vais t'entraîner. Je vais buter plus fort que lui, mais avec mon chistera." Cet entraînement a été efficace, car Ximun a appris à anticiper la vitesse de la pelote. Patatras, deux ou trois jours avant la partie, mon ami avait 40° de fièvre. Mais il n'était pas question d'annuler, tous les billets avaient été payés. Le jour J, Ximun est arrivé méconnaissable. Quand la partie a débuté, le Cyclone tapait tellement fort qu'il le malmenait. Les paris allaient bon train. Mais, finalement, comme Ogueta n'était pas encore suffisamment expert en trinquet, Ximun a gagné d'un point. Ouf ! La revanche a eu lieu quinze jours plus tard avec un Ximun cette fois très en forme qui a largement battu Ogueta.

Quelles étaient les qualités spécifiques de Ximun Haran, comme pelotari ?

C'était un joueur très complet, le plus athlétique dans le circuit professionnel. Et il avait une façon de s'entraîner nouvelle : il courait, il faisait de la culture physique, il buvait de l'eau durant les parties, ce qui était, à l'époque, déconseillé. Et il avait du caractère !

97

Quelles idées nouvelles souhaitait-il insuffler au monde de la pelote ?

Familiers du mur à gauche, les habitants du Pays Basque Sud n'avaient pas l'habitude de jouer en trinquet. Il y en avait eu un construit à Saint-Sébastien en 1952, mais qui n'avait pas pris. Ximun souhaitait qu'un championnat puisse réunir l'ensemble du Pays Basque. Aussi a-t-il songé à un équipement hybride, une synthèse entre le trinquet et le mur à gauche : le joko berri. Il en a été l'inventeur. Démontable, on pouvait l'installer facilement dans tous les villages du Pays Basque Sud où il y avait des murs à gauche. Cette initiative n'a pas eu trop de succès sur le moment, mais elle connaît un regain d'intérêt depuis une dizaine d'années en Pays Basque Nord. Les différences entre les pratiques, d'un côté à l'autre de la frontière, touchaient aussi les pelotes elles-mêmes. D'où la création d'une pelote intermédiaire qu'utilisaient les pelotaris français quand ils allaient jouer en Espagne. Cela a duré quelques saisons, puis les choses ont repris leur cours.

Quelles résistances a rencontrées le joko berri ?

La Fédération française de pelote basque n'a pas soutenu cette initiative, parce qu'elle pensait que le joko berri allait faire concurrence aux trinquets. Et elle ne jugeait pas utile une spécialité de plus. Maurice Abeberry, alors président de la Fédération, ne souhaitait conserver que peu de spécialités, de façon à mondialiser la pelote. Les spécialités traditionnelles de pelote en place libre ont alors souffert d'avoir été oubliées dans ces choix.

Ximun Haran était très critique vis-à-vis de la Fédération.

Que lui reprochait-il essentiellement ?

Il disait qu'elle ne faisait rien pour les professionnels, qu'elle n'organisait que des championnats amateurs. C'était vrai pour la main nue, mais pour

Fig. 2

Jean Fagoaga, Ximun Haran, Jean Larregain, Jean-Claude Larronde, Raoul Simpson, Roland Machenaud, Paul Badiola, une bande de copains à Etxalar.



le chistera, c'était pareil. On avait d'ailleurs créé, à l'époque, Pilotarien Biltzarra pour, éventuellement, organiser ces championnats qui faisaient défaut. J'ajouterai quand même que les pros étaient mal vus, à l'époque, dans tous les sports. C'est très différent aujourd'hui.

La défense de la langue et de la culture basque vous a-t-elle également réunis ?

98

Incontestablement. Dans les années 50, nous avons créé Embata (sic) avec le docteur Laurent Darraidou, d'Espelette, Michel Burucoa, Marcel Monlong, et quelques autres amis. Nous jouions à la pelote deux fois par semaine au fronton de la Cité universitaire de Bordeaux où nous résidions. J'ai toujours le souvenir de Marcel Monlong qui chicanait, menaçait de quitter la partie, et revenait... Le professeur Bergouignan nous a, un jour, prêté une salle pour qu'on puisse tenir des réunions. Ce qui nous animait, c'était la prise de conscience du manque de pratique de la langue basque chez les habitants de la Côte, alors qu'à Sare, où j'allais à l'école, les élèves ne savaient pas un mot de français. Prise de conscience aussi de la forte identité du Pays Basque alors que, côté français, l'assimilation à la France, consécutive aux deux guerres, était totale. À l'origine, Embata était surtout une revendication culturelle, mais le mouvement, devenant Enbata, a, très vite débouché sur un engagement politique avec la charte d'Ixassou dont Ximun a été un des promoteurs.

Quel a été le rôle de la pelote basque dans la naissance de son engagement politique ?

La pelote, en le faisant connaître, l'a amené dans tous les villages. Il a découvert, avec stupéfaction, cette perte d'identité. D'où un engagement culturel qui s'est prolongé, comme je le disais, par un engagement politique. Dans la genèse de cet engagement, il ne faut pas oublier non plus son patient travail de collecte et d'enregistrement de tant de chants basques qui, sans lui, seraient tombés dans l'oubli.



TÉMOIGNAGES

Fig. 3
Moulage de la main de Ximun Haran réalisé par Lamothe en 1958. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° PH 58.13.1

Sur le plan politique, justement, étiez-vous, également, en parfaite osmose ?

Sur l'essentiel, oui. Quand nous étions étudiants, Ximun était très pieux, il allait à l'église tous les matins. Nous étions, ses autres amis basques et moi, moins dévots, mais nous éprouvions la même reconnaissance envers l'Église pour le rôle fondamental qu'elle a joué sur le plan culturel, en particulier dans le maintien de la langue basque. Bien des années plus tard, après sa rupture avec Enbata, Ximun s'est tourné vers le Parti nationaliste basque, créant l'antenne du PNB au Pays Basque Nord, et devenant le président d'Ipar Buru Batzar. À Saint-Jean-de-Luz, où j'étais médecin, j'ai eu l'occasion de soigner beaucoup de réfugiés, et l'on m'a proposé de devenir président d'Anai Artea. Notre engagement a pris des formes différentes, mais sur le fond, nous avons toujours été d'accord.

Sur quoi reposait une si longue et si forte amitié ?

Depuis l'enfance nous avons une estime réciproque et une admiration mutuelle. Nous étions vraiment des amis intimes. Ximun a même été, avec le docteur Darraïdou, mon témoin de mariage. On ne s'est jamais engueulés. Il n'y a jamais eu, entre nous, un mot plus haut que l'autre. Jusqu'à peu de temps avant sa mort, on se retrouvait tous les lundis. C'était vraiment fusionnel.



REGARD SUR LE PATRIMOINE MARITIME BASQUE

Dans une librairie, la consultation de la première et de la quatrième de couverture suffit généralement au futur lecteur pour se faire une opinion sur l'ouvrage. Pour *Regard sur le Patrimoine Maritime Basque*, attiré par les nombreuses photos et illustrations d'extrême qualité, on feuillète aussitôt le livre qui suscite une adhésion immédiate.

Jean-Louis
HIRIBARREN

100

En fait, on se trouve ici face à plusieurs défis parfaitement réussis. D'abord pour la toute jeune maison d'édition Kilika, son premier ouvrage, celui de présenter un très bel objet, bilingue, basque/français, jamais déroutant car disposé clairement sans contrarier la lecture. Ensuite de prendre le pari de valoriser le remarquable travail de l'association Itsas Begia (L'œil de la Mer), à Ciboure. Cette association – auteur de cet ouvrage qui accompagne l'exposition présentée dernièrement aux Archives de Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz – s'est lancée depuis près de cinq ans dans une vaste recherche iconographique concernant la Côte Basque. Les collections privées ont été sollicitées à côté de celle du Musée d'Aquitaine de Bordeaux. Restaurés, car certains datent de 1865, ces clichés en majorité inédits, bénéficient tous d'informations significatives, contextualisées, situées, datées... Livre d'images qui fourmille de réflexions, de commentaires formulés par les divers membres d'Itsas Begia. Regroupés en trois thèmes ceux-ci renforcent la réflexion d'une lecture plus approfondie. Des seniors parmi les plus anciens seront émus par le souvenir du petit train qui rejoignait le col de Saint-Ignace à Saint-Jean, ou par d'autres évocations. D'autres plus jeunes découvriront ce qu'étaient Ciboure, Guéthary, Hendaye, Biarritz, la barre de Bayonne, soumis aux effets de la mer. Des plus curieux les techniques de construction maritime : voile ou diésel. Les descendants de pêcheurs, de marins, les histoires familiales...



Regard sur
le Patrimoine
Maritime Basque,
Association
Itsas Begia,
Kilika éditions
132 pages, n° ISBN :
979-10-94405-01-7

Mais quel lecteur de la région peut-il être insensible à la façon dont ont été construites les digues de l'Artha et de Sainte Barbe ? Ces regards sur l'histoire, sur l'évolution des métiers dont la pêche, sur l'évolution de l'environnement urbain et rural, de la vie sociale sont à mon avis un pari totalement réussi par l'association Itsas Begia et bien mis en valeur par leur éditeur. Il s'agit ici du plaisir de lire certes, mais aussi de s'approprier aisément et avec gourmandise, le patrimoine maritime de la Côte Basque. Je souhaite à chacun tout le plaisir que j'en ai tiré.

IL ÉTAIT UNE FOIS UN JAÏ-ALAI À MILAN...

Frédéric
BAUDUER^(*)



Fig. 1
Vue extérieure
du 10 via Palermo
en juin 2014.
(Cliché de l'auteur.)

Fig. 2
L'intérieur de l'édifice
en juin 2014.
(Cliché de l'auteur.)



En me promenant il y a quelque temps dans les rues de la grande ville italienne de Milan, je suis tombé nez à nez au 10 *via* Palermo, en plein cœur du quartier de Brera, sur cette indication *jaï-alaï* (Fig. 1). J'ai voulu en savoir plus sur cette découverte inattendue et effectué quelques recherches à cet effet.

Située au fond d'une cour, cette installation a ouvert en 1946. Il y avait déjà à cette époque à Milan le centre Kurstal Diana, *viale* Padova, qui accueillait des parties de pelote depuis 1907 (aujourd'hui un hôtel). Le *jaï-alaï* du 10 *via* Palermo a connu son apogée dans la fin des années 1970 et toute la décennie suivante. Sous l'impulsion d'un Napolitain nommé Salvatore Laino et du pelotari basque Sabino Elizburu, de nombreuses parties de *cesta punta* y furent organisées mettant aux prises en soirée et le week-end des joueurs professionnels du circuit américain. Les tribunes accueillait régulièrement plus de 1 000 spectateurs et les paris y florissaient. Malheureusement, ce petit îlot de culture basque en Italie n'a pas résisté à l'évolution des mœurs et a succombé, entre autres, à la concurrence des matches de football du championnat italien désormais télévisés en soirée, à la multiplication des "jeux à gratter", et aux scandales politico-financiers milanais des années 1990 mettant à l'index les activités de paris. Ainsi, on n'y joue plus à la pelote basque depuis 1997. Menacé un temps de devenir un garage et après plusieurs années de travaux, le bâtiment a rouvert ses portes en 2001 en tant qu'espace multifonctions pour divers événements : expositions, spectacles, colloques... Le jour où j'ai pris ces clichés, la salle était en préparation pour accueillir un des nombreux défilés de mode qu'offre régulièrement la capitale de la Lombardie. Sur la fig. 2, malgré les nombreuses modifications effectuées, on devine encore la configuration typique d'un *jaï-alaï* et

l'ancien emplacement des tribunes... Appelé initialement *lo Sferisterio* ce lieu s'appelle maintenant la Pelota Jaï-alaï. Il n'y a plus à ce jour de *jaï-alaï* en fonction en Italie mais le Pays Basque est toujours représenté à Milan car trois anciens pelotaris, Elizburu, Echaniz et Torres, y tiennent un restaurant, La Taberna Vasca.

^(*) Haizepian, Avenue des Russes, 64210 Bidart

ARGazki Gitaratu

ATZOKO IRUDI / GAURKO IDURI¹

VUE DE L'EMBOUCHURE DE L'ADOUR AU XIX^e SIÈCLE

102

Ce tirage au collodion de Paul Frois, datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, représente une vue de l'embouchure de l'Adour, située à Anglet, sous le titre singulier : "Biarritz, la Barre, l'Adour" (Fig. 1). Les seules informations présentes sont l'inscription manuscrite du titre de la photographie et le tampon du photographe "P. Frois / Peintre Photographe / A Biarritz" (Fig. 2).

Paul Frois (1834-1894) fils des Bayonnais Moïse Frois (marchand) et Sara Élisabeth Silva, était un peintre-photographe. Marié à Eléonore Alexandre Marcqfoy également bayonnaise, il s'installa rue du Port-Vieux à Biarritz dans les années 1850 pour exercer son art². Il contribua ainsi à la gloire de Biarritz en donnant ces premières images à la ville.

Dans les années 1855-1860, le titre de peintre-photographe était répandu à cette époque propice à la photographie qui se développait depuis la fin des années 1840. Intimement liée à l'histoire de la peinture, la photographie fut inventée par les peintres afin d'apporter des solutions aux problèmes qu'ils rencontraient lors de la représentation du monde réel. Baudelaire parlait de la photographie comme la servante idéale de la peinture destinée à lui faciliter l'approche du réel.

La particularité de cette image est la présence d'un homme portant un chapeau haut-de-forme, assis près de la berge. Les représentations humaines étaient rares dans les photographies. Le temps de pose étant long pour capturer l'image, la réalisation de portraits ou la représentation de la vie ne pouvait se faire hors des studios de photographie. La prise de vue en extérieur était donc essentiellement utilisée afin d'étudier l'architecture des villes.

Anaiz
APHAULE^(*)

Cette vue de la barre d'Anglet immortalise un aspect de l'embouchure de l'Adour qui a tant changé au cours des années. Nous observons une petite tour de guidage en arrière-plan ainsi que des estacades en bois.

La tour de guidage, présente sur l'image, est la seconde de l'histoire de l'embouchure de l'Adour. La première tour de signaux fut construite en 1734, derrière la capitainerie (bâtiment blanc présent au second plan de l'image), pour aider les navires à franchir la barre. Ce ne fut que cent trente-deux ans plus tard, dans les années 1860, qu'apparut la tour de guidage que nous apercevons ici et que nous connaissons encore aujourd'hui. Elle fut construite plus à l'ouest, suite à l'avancée de la terre sur la mer, afin d'offrir une meilleure visibilité aux navires en approche de la barre tant redoutée par les marins. La barre évoque le sable qui s'accumule à l'embouchure, fixée définitivement en 1578.

Les travaux menés au ^{xvi}e siècle par Louis de Foix permettent de dompter ce fleuve capricieux qui, au cours des siècles, a changé maintes fois de sorties vers l'océan (les deux principales étant au niveau de Capbreton et Vieux-Boucau). Depuis cette époque, cet estuaire artificiel est l'objet de nombreux travaux dont celui d'un entretien régulier pour éviter l'ensablement du chenal et de l'embouchure. Afin de protéger l'accès au port de Bayonne, les hommes ont construit des digues à différentes époques. En 1854 (époque supposée de notre image), Napoléon III, préoccupé par la question de l'aménagement de l'embouchure de l'Adour, ordonna la mise en place d'enrochements et la construction de jetées

Fig. 1
 "Biarritz, la Barre,
 l'Adour", Paul Frois,
 deuxième moitié
 du ^{xix}e siècle.
 Collection Yanick
 Renaud, Don de
 la Société des Amis
 du Musée Basque
 en 2013.
 Musée Basque
 et de l'histoire
 de Bayonne,
 Inv. n° 2013.2.14.



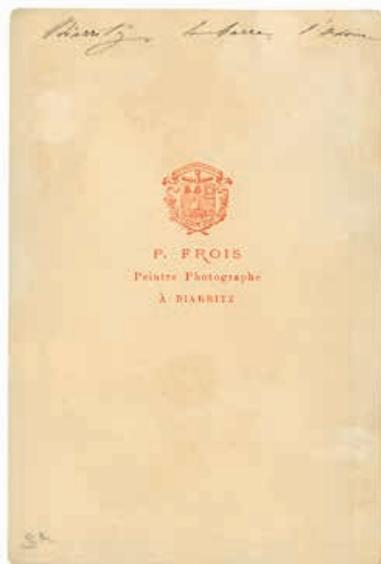


Fig. 2
 "Biarritz, la Barre,
 l'Adour" (verso).

pleines et de jetées à claire-voie³ sur les deux rives du fleuve. Nous pouvons le constater sur la photographie de Paul Frois où sont présentes les jetées en bois, de la capitainerie jusqu'à la barre et sur la rive droite du Boucau. Au fil du temps, les nombreuses tempêtes hivernales eurent raison des jetées à claire-voie en bois nécessitant des modifications des digues et des jetées. Puis au xx^e siècle, les digues nord, sud et sud intérieure ont été construites en béton avec enrochement, respectivement en 1966, 1977 et 2000. De nos jours, la question de la barre reste toujours une préoccupation majeure pour le port de Bayonne ; draguer le fleuve, chenal et embouchure, au moins deux fois par an est une priorité pour les gestionnaires et les utilisateurs du port. L'achat de la drague "Hondarra", inaugurée le 31 octobre 2015, en est la preuve vivante.

(*) Chargée des collections – Bildumen arduraduna,
 Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne

Notes

- 1 Ce proverbe joue sur les mots *atzoko / gaurko* (d'hier/d'aujourd'hui) et la métathèse *irudi / iduri* (image/ ressemblance), banalement exprimé par ce qui était hier ressemble fort à ce que l'on voit aujourd'hui, l'être humain reste le même, seul le cadre (habits, lieux, etc.) a changé.
- 2 Oukhemanou, Anne, 2008, *Salomon, Rebecca, Numa, Chevalier et autres Bayonnais*, Éditions Atlantica, Biarritz 2008, p 607.
- 3 Jetée à claire voie : construction avancée dans la mer formant barrage et constituée d'un assemblage ajouré de pieux, de pilotis et de chaînes.